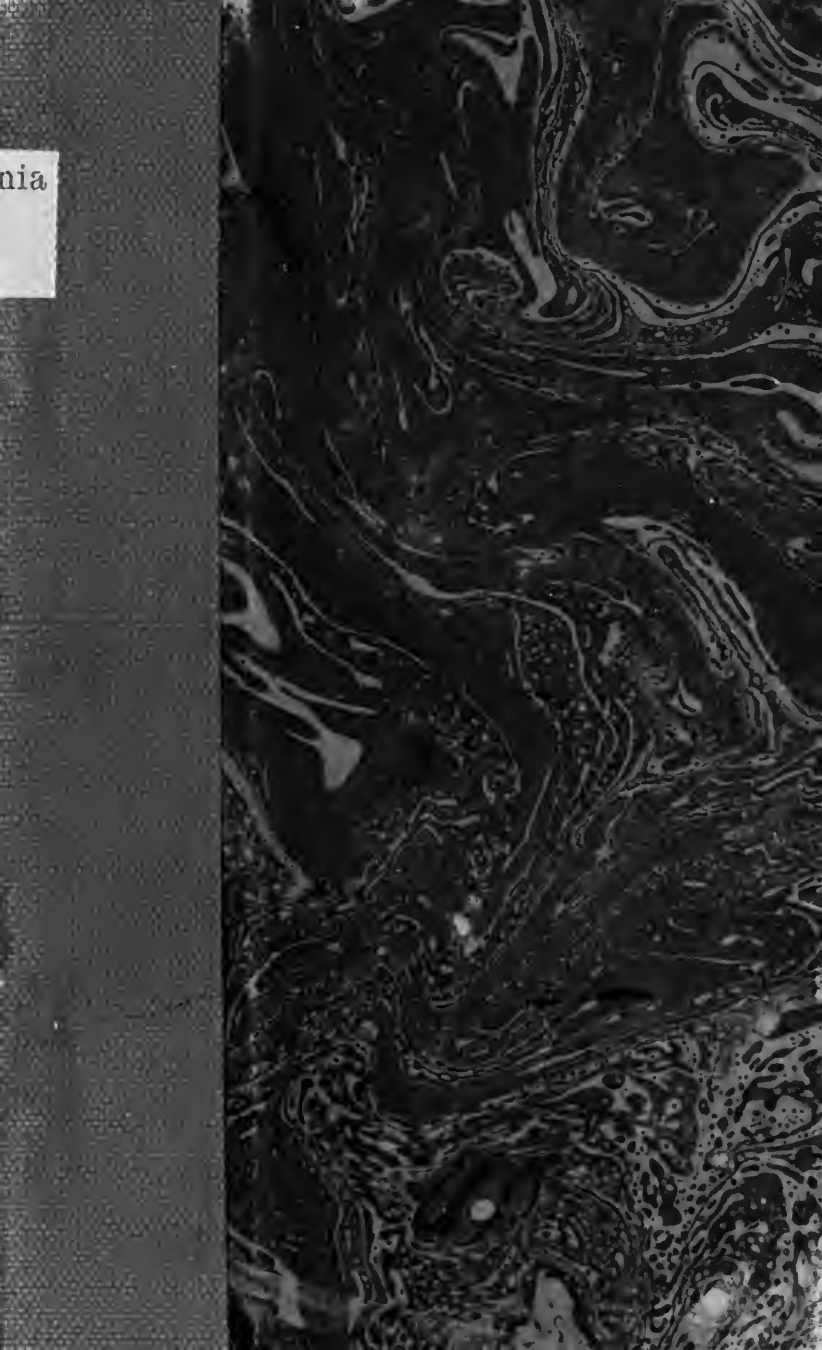


DT 188.4 B46J
CALL NUMBER SER VOL

PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

University Research Library

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
form L3052 02

This book is DUE on the l
date stamped below

NOV 2 1 1928

C 6

REC'D LD-URL

LD
URL AUG 31 1970

JAN 8 1971

UNIVERS

I

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/lejardindelamort00bertiala

LOUIS BERTRAND

LE
JARDIN DE LA MORT

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905
Tous droits réservés.

LE
JARDIN DE LA MORT

DU MÊME AUTEUR

LES ROMANS AFRICAINS

Le Sang des races.

La Cina.

Pépète-le-bien-aimé.

LES ROMANS FRANÇAIS

Le Rival de Don Juan.

L'Invasion (*pour paraître prochainement*).

LES ROMANS PHILOSOPHIQUES

La Vie intérieure (*en préparation*).

CRITIQUE

La Fin du classicisme et le retour à l'antique.

La Renaissance classique.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

LOUIS BERTRAND

LE
JARDIN DE LA MORT

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905
Tous droits réservés.

98162

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

UNIV. OF CALIFORNIA
LOS ANGELES LIBRARY

DT
188
B46j

A MON AMI

JOACHIM GASQUET

PRÉFACE

Le titre de ce livre étonnera peut-être ceux qui ont bien voulu suivre la pensée de l'auteur, depuis ses débuts. Lui qui n'a cessé de glorifier la Vie, dans ses écrits antérieurs, va-t-il s'en repentir maintenant et retomber au culte romantique de la Mort et des Ruines?... On s'étonnera davantage encore, si l'on songe qu'il s'agit, dans ces pages, de notre Afrique française, — terre rajeunie, où se développe une humanité vigoureuse et qui donne déjà les plus belles promesses. Cette terre si vivante, convenait-il bien de ne l'envisager que sous ses aspects de stérilité et de désolation, — de ne la représenter enfin que dans ses steppes, ses déserts et ses villes mortes?

Il serait facile à l'auteur de répondre qu'il a suffisamment exalté ailleurs les juvéniles énergies de notre grande colonie africaine, pour

qu'il lui soit permis de se retourner un instant vers les féeriques spectacles de ses solitudes, qu'il s'est assez préoccupé du présent, pour qu'on lui pardonne d'accorder au passé un peu d'attention et quelques regrets mélancoliques. Mais ces excuses trahiraient sa pensée. En réalité, ce n'est pas un simple caprice d'imagination qui l'a poussé vers les régions arides du Sud algérien et les débris des antiques cités romaines. L'idée même qui soutient ses romans africains l'a guidé encore parmi les oasis et les ruines. Cette Afrique française qu'il essaya jadis de raconter avec la ferveur d'un fils adoptif, il a voulu tout à la fois la montrer dans sa rudesse native et lui restituer, en quelque sorte, ses titres de noblesse, en renouant, à travers les siècles, sa descendance et ses traditions latines.

Sans doute cette idée ne s'est pas présentée à lui du premier coup. Ceux qui savent comment naît un livre comprendront aisément la genèse de celui-ci et de ceux qui l'ont précédé. On ne s'est pas mis en route un beau matin pour découvrir une contrée inconnue. On a regardé d'abord autour de soi avec des yeux si peu prévenus

qu'on a commencé par voir l'Algérie comme tout le monde, — c'est-à-dire à travers les lieux communs officiels et les descriptions de romanciers en quête de couleur locale. Puis, à force de vivre dans ce pays, on a corrigé petit à petit les écarts de la première vision. Des impressions directes se sont substituées aux réminiscences littéraires apportées d'ailleurs, aux idées toutes faites que la presse lance dans la circulation sans les contrôler.

On a été frappé, avant toutes choses, de la similitude parfaite qui existe entre l'Afrique du Nord et les autres régions méditerranéennes : même flore, même faune, même climat, même configuration des côtes, mêmes paysages, pour ainsi dire. Les hommes d'après 1870 répétaient volontiers que l'Algérie n'est qu'un prolongement de la France. Politiquement, cette formule est une absurdité; mais géographiquement, elle est d'une rigoureuse exactitude. C'est la France du Midi, mais c'est bien plus encore l'Espagne et l'Italie méridionales qui se retrouvent dans le Sahel et dans le Tell algériens ou tunisiens. On ne sera donc point surpris que

les Languedociens et les Provençaux, les Espagnols et les Italiens, les Mahonnais, les Corses, les Siciliens et les Maltais, y soient revenus en grand nombre et s'y soient installés comme chez eux.

En ce moment, l'Algérie et la Tunisie renferment une population européenne qui est presque exclusivement latine. Les mœurs d'Alger sont à peu près celles de Marseille, de Barcelone ou de Valence, de même que les mœurs de la Tunis nouvelle sont à peu près celles de Naples, de Messine ou de Palerme. Cette ressemblance a été pour l'auteur de ce livre un véritable trait de lumière. Désormais sa voie était toute tracée : il s'est proposé d'écrire et de célébrer la renaissance des races latines dans l'Afrique française.

En effet, il croit être le premier, — du moins parmi nos littérateurs, — qui ait vu l'Algérie moderne comme un pays latin. Ceux qui l'ont précédé, — romanciers ou voyageurs, imbus de préjugés romantiques, affolés d'exotisme, ou uniquement épris de notations pittoresques, — tous n'ont daigné apercevoir de cette Algérie que le peuple vaincu par nous; ils

se sont précipités vers le tire-l'œil du costume indigène, vers le fragile décor d'une civilisation misérable et agonisante. On a pensé qu'il y avait là, non seulement un enfantillage, une erreur de goût, mais encore une criante injustice. C'était méconnaître tout l'énorme labeur des nôtres qui, en moins de soixante ans, au prix des plus pénibles efforts, sont arrivés à changer presque complètement la face du pays; qui l'ont couvert de cultures immenses, sillonné de routes et de chemins de fer, peuplé de fermes, d'usines, de villes et de villages. C'était préférer le pailletage et le clinquant des mœurs arabes superficiellement connues au spectacle si passionnant d'un peuple nouveau qui se cherche encore, qui s'organise et qui s'arme pour la vie. Mais c'était surtout, — aveuglement plus grave chez des littérateurs, — c'était détourner les yeux de la riche matière psychologique que leur offrait ce terroir africain, où se mêlent tous les types des races latines, où les différences d'origine et de tempérament s'exagèrent si fortement par le contraste et se développent par les nécessités de la concurrence, où les caractères s'af-

firment avec une vigueur souvent extrême sous l'action d'un climat prodigieusement instable et violent!

Cette vivante psychologie devint bientôt pour l'auteur le sujet d'étude le plus captivant qu'il pût découvrir dans notre Algérie. Non seulement cette rencontre et cette fusion lente des peuples méditerranéens sur le sol d'Afrique lui apparurent comme des faits capitaux devant l'importance desquels toute autre question reculait au dernier plan, mais il s'accoutuma bien vite à les considérer comme les phénomènes les plus naturels du monde. S'il entendait autour de lui parler tous les dialectes du midi de la France, de l'Espagne et de l'Italie, si la manière de vivre, de se loger et de s'habiller se révélait la même que dans ces contrées, ce n'était point là le résultat fortuit d'une conquête brutale autant qu'éphémère. Il y avait entre le peuple nouveau de l'Afrique du Nord et la terre qu'il habitait une conformité si parfaite qu'ils semblaient faits l'un pour l'autre et que l'adaptation était pour ainsi dire immédiate. Cette sorte d'harmonie préétablie s'expliquait en réalité par

des causes plus ou moins lointaines, dont l'auteur eut soudain comme la vision palpable, lorsqu'il parcourut les ruines que la civilisation romaine a laissées d'un bout à l'autre de l'Afrique française, depuis les frontières du Maroc jusqu'aux Syrtes de la Tripolitaine.

Devant ces monuments toujours debout, malgré le fardeau de tant de siècles, il comprit de quelle empreinte profonde le génie de Rome avait marqué ces provinces qui furent parmi les plus actives, les plus riches et les plus lettrées de l'Empire. Cette empreinte fut telle que, pour des yeux exercés, les vestiges en sont encore manifestes dans les mœurs des indigènes. D'ailleurs les conquérants arabes n'ont rien ajouté à l'héritage de Rome ; ils se sont même employés à détruire tout ce qui ne s'imposait point à eux par la force de l'habitude ou du climat. Après avoir tout saccagé, ils n'ont rien su reconstruire; et ainsi ce pays conquis, où ils n'ont jamais fait que camper, est pour le touriste d'aujourd'hui comme un vaste musée, où tout est demeuré intact, depuis le jour, où les temples et les arcs de triomphe élevés par les architectes de Thé-

veste ou de Madaure ont dressé leurs murs solitaires au milieu des villes incendiées. De là vient que ces ruines sont plus saisissantes que partout ailleurs. Le caractère antique n'en est point altéré par le voisinage de constructions modernes; et même les êtres misérables qui rôdent aux alentours, sous leurs manteaux de laine blanche, semblent des ombres contemporaines de ces édifices, tellement leurs mœurs, comme leur costume, ont peu changé, alors que tout se transformait dans le monde latin. Ils ont l'air d'être des témoins millénaires de la catastrophe qui a brusquement tari l'abondance et la vie dans cette Afrique jadis si industrieuse et si féconde.

Si l'on se rappelle en outre que, même durant les pires jours du moyen âge, les relations n'ont jamais complètement cessé entre les ports africains et ceux des anciens pays d'Empire; si l'on songe enfin qu'à partir du XVIe siècle, l'influence latine n'a fait que grandir dans les villes barbaresques jusqu'au temps de la conquête française, on sera peut-être tenté de croire qu'il n'y a pas eu d'interruption dans l'histoire de

l'Afrique, province latine. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que l'antique prestige de la civilisation romaine n'y a point souffert d'éclipse. Les arts de l'Europe méridionale s'imposèrent à l'admiration des Turcs et des Arabes, comme à celle des autochtones oublieux de la splendeur de leur patrie sous la domination de Rome. Ce sont des architectes chrétiens qui construisirent la plupart des mosquées, souvent même en leur donnant la forme de nos basiliques. Les faïences italiennes lambrissèrent les murs des palais et des villas mauresques. Des colonnes venues toutes faites de Carrare s'alignèrent autour des patios. A l'exemple des maisons patriciennes de Gênes, celles des riches corsaires africains se décorèrent de portails en marbre blanc sculptés par des captifs ou par des artistes amenés du dehors. Ainsi s'est entretenue la tradition séculaire qui faisait de l'Afrique la tributaire de l'Empire. Mais, plus que tout le reste, les ruines romaines qui l'enserrent comme d'un réseau ininterrompu perpétuaient la mémoire obscure de cette tradition. Le sceau de Rome y demeurait partout visible.

C'est pourquoi, lorsque les Français, les Espagnols et les Italiens s'y précipitèrent de nouveau au lendemain de 1830, ils purent avoir l'illusion de rentrer dans leur domaine abandonné et de reprendre leur bien.

Il y a tout lieu de supposer que cette reprise de possession est définitive. Quoi qu'il advienne d'ailleurs, il faut nous le persuader de plus en plus. L'avenir des peuples latins de la Méditerranée est intimement lié à leur suprématie africaine. Les politiques les plus clairvoyants en conviennent. Mais, sans toucher aux questions d'ordre matériel qui ne sont ni de notre sujet, ni de notre compétence, et à ne juger les choses que du point de vue psychologique et moral, est-ce qu'il n'est pas évident, dès aujourd'hui, que l'Afrique du Nord est devenue pour l'énergie de ces peuples un milieu de culture exceptionnel ? Quiconque a traversé notre Algérie et l'a su voir dans ses réalités essentielles, est étonné des ressources d'activité qu'y déploient des immigrants débarqués la veille, des provinces les plus somnolentes de la France, de l'Espagne ou de l'Italie. Les rigueurs de la lutte vitale

particulièrement âpre en pays colonial ne suffisent point pour expliquer un aussi soudain épanouissement d'aptitudes. C'est l'atmosphère morale du pays, c'est le climat, c'est l'ardeur de ce soleil africain qui hâtent chez le colon latin l'éclosion de facultés qui restaient embryonnaires dans sa patrie d'origine. Cette atmosphère, ce climat, ce soleil, ce sont bien ceux de son village natal, mais élevés à un degré d'intensité qui décuple en lui la puissance d'agir.

A ces résultats pratiques, il s'en ajoutera, peut-être aussi, d'intellectuels. Si nous savons nous maintenir en Afrique et nous y montrer dignes des ancêtres qui la transformèrent, il y a dix-neuf siècles, en un immense grenier d'abondance, il dépend peut-être de nous d'en faire encore ce qu'elle fut dans l'antiquité : le carrefour où aboutissent les chemins d'Orient et d'Occident, le caravansérail où la pensée de Rome se rencontra avec celle d'Alexandrie et de Jérusalem. Ce commerce intelligent s'est vu dans Carthage, au temps d'Apulée, de Tertullien et de saint Augustin. C'est aussi le meilleur moyen de s'entendre. Pour que l'échange des

idées ne soit pas une stérile dialectique qui s'agite entre dilettantes ou érudits, il est nécessaire que cet échange s'accomplisse sur les lieux mêmes où les idées peuvent jeter des racines populaires. Autrement elles n'arrivent dans les cerveaux que vidées de leur sève et privées de leur bienfaisance. Nous devons donc souhaiter que l'Afrique redevienne le grand jardin intellectuel où l'Orient et l'Occident semèrent les germes de leurs religions et de leurs sciences. L'esprit latin y trouverait sans nul doute l'occasion unique d'un renouvellement et d'un rajeunissement.

Tel est le vœu qui est comme sous-entendu d'un bout à l'autre des pages qu'on va lire; telles sont les idées qui les nourrissent et qui les soutiennent, quand elles n'y sont pas directement exprimées.

Ainsi, qu'on ne se trompe point aux apparences et qu'on veuille bien voir dans les descriptions de l'auteur quelque chose de plus que de la couleur et des effets pittoresques. Qu'on essaie de suivre la voie tout instinctive que lui-même a suivie. Encore une fois, la pensée

de ce livre est, comme il arrive toujours, née du hasard. On s'est laissé séduire tout d'abord par la liberté de la vie nomade, par la beauté de la lumière et par tous les mirages des horizons désertiques. On est parti des simples spectacles qui tombent sous les yeux de chacun; puis, peu à peu, à force d'errer à travers les solitudes et les ruines de l'Algérie, on a fini par découvrir dans ces vestiges du passé, dans ces aspects éternels du sol, les causes primitives qui agissent encore derrière les événements contemporains. L'enchaînement une fois rétabli, on tenait les deux bouts de l'histoire. Les personnages qu'on avait décrits, les aventures qu'on avait contées ailleurs prenaient une signification plus profonde par la série infinie des faits dont ils étaient les aboutissants momentanés, et ils se haussaient jusqu'au symbole, grâce à toutes les idées historiques, sociales, philosophiques ou religieuses dont ils devenaient comme les masques dramatiques. La dureté des steppes africaines, le flamboiement de leur soleil, l'haleine dévoratrice des sables, et, d'autre part, l'influence mystérieuse du vieil impérialisme

latin, avec son goût de la pompe et de la vie décorative, avec ses habitudes d'autorité, son culte de l'individu et de la famille, tout cela se retrouvait pour l'auteur aussi bien dans les plus humbles héros que dans les protagonistes les plus ambitieux de ses romans, — aussi bien dans le roulier Rafael, dans Pepete, le pêcheur de sardines, que dans l'archevêque Puig, ou le tribun Carmelo. Décrire, en sa magnificence, le cadre immuable où se déroule tout drame africain, ranimer les débris de cette civilisation romaine dont le souvenir agit encore obscurément dans la conscience des peuples, en un mot illuminer le présent de toutes les gloires du passé, voilà donc ce qu'il a tenté. Derrière la scène où s'agitent les acteurs de ses récits, il a voulu brosser la toile de fond qui en augmentera la perspective et qui lui donnera tout son prestige de noblesse et de poésie.

L. B.

PREMIÈRE PARTIE

VERS LE SUD

Amictus lumine sicut vestimento.
(Psalm. C. III.*)*

I

LES PORTES-DE-FER

Il est un peu plus de sept heures du matin, lorsque le train s'ébranle. Alger fuit derrière nous. La baie de l'Agha, arrondie comme le bassin d'un port antique, réfléchit, sur ses eaux tranquilles, la grâce candide de cette aube de mai.

Le ciel est tout blanc, — d'une blancheur de gaze, où scintillent des gouttelettes nacrées, pluie d'atomes lumineux dont la chute emplit l'éther d'une immense vibration qu'on dirait musicale. Le golfe, presque tout entier, semble une grande étoffe de soie blanche lamée d'or roux, qu'une faible brise gonfle par places. Les petites ailes triangulaires des voiles latines flottent, à demi renversées sur l'eau molle, comme des plumes de cygnes. Mousselines éparses, les traînées des vapeurs s'échevèlent tout le long des plages, s'amoncellent en bosquets d'arbustes neigeux, s'étalent en parterres de fleurs printanières : grappes d'aubépines et de lilas blancs, corolles d'orangers et d'amandiers à peine rosées par les teintes purpurines de la plaine et des montagnes. Au loin,

vers le promontoire de Matifou, une bande légère de moire bleue cerne l'horizon d'un trait si fin qu'il s'évanouit dans la limpidité du ciel pâle ; et, à travers tout cet espace livré aux jeux brillants des reflets, on sent, plus encore qu'on ne le voit, un épanchement continu de splendeur qui revêt d'une mobile dorure jusqu'aux stores poussiéreux du wagon et qui fait reluire les sémaphores de la voie comme des disques de pierreries.

Les aspects de la vision instable et multiforme se succèdent vertigineusement avec la vitesse qui nous emporte. Mais, sur toute la courbe du lac illusoire, persiste la même apparence de neige virginale, frêle tissu de candeurs dont s'enveloppe la saison et que transpercent déjà les rayons du brûlant été.

Brusquement, la féerie s'éclipse. Les eucalyptus de Maison-Carrée s'abattent l'un sur l'autre dans le vent de la course. Voici commencer la vaste région agricole de la Mitidja, avec ses fermes, ses plantations de vignes à perte de vue. L'Afrique est oubliée : on croirait une monotone campagne de France, sans les haies de cactus et les bouquets de palmes qui, de loin en loin, s'élèvent, solitaires, au-dessus des arbres fruitiers.

Je me rassieds dans l'angle de mon compartiment et je ferme les paupières, essayant de retenir les chatoyantes images qui viennent de courir devant moi. Un flot de chaleur aride m'engourdit le cer-

veau. Je songe au but de mon voyage et je me dis que la figure des pays et des villes ne m'intéresse plus. Je suis rassasié de tout cela. Si je me retrouve encore une fois sur les routes d'Afrique, ce n'est plus pour l'émerveillement de mes yeux. Ce pays est le mien. Je sais la nuance de toutes ses heures. Si je suis revenu à lui, c'est pour revivre de sa vie, pour sentir mon âme plus près de la sienne, pour rapprendre la liberté du nomade, pour boire à pleine gorge l'air sauvage des régions désertiques, et, en traversant ces terres sans maître, pour savoir un peu l'orgueil du conquérant. Je me dirige vers Tunis et Carthage, en poussant une pointe jusqu'au pays des Ouled-Nayls par les steppes du Hodna et, par les monts du Zab, jusqu'au désert des Zibans, pour remonter ensuite vers le Nord par Biskra, El-Kantara et Thimgad. Mon imagination s'émeut, tandis que je relis ces noms sur la carte. Et cependant je voudrais m'en aller là-bas avec la même tranquillité d'esprit et la même simplicité d'âme qu'un marchand de moutons du Sud qui s'en retourne dans sa tribu, après avoir vendu ses troupeaux aux gens des villes!

* * *

L'air se fait toujours plus lourd. Je me penche au dehors. Un souffle tiède passe sur ma bouche, ondu-

lation affaiblie propagée à travers des plaines et des plaines par la respiration torride de ce Désert où je vais. C'est le sirocco qui se lève. Le soleil s'est voilé. Une lumière trouble, où nage une poussière impalpable, un éclairage de limbes et tel qu'on se figure la pénombre éternelle des étendues sous-marines a rendu le ciel opaque et embué les contours des objets.

Le paysage n'est plus le même. Maintenant la ligne escalade les rampes montagneuses de la Kabylie. Nous longeons le massif du Djurjurra. Les vallées défilent après les vallées ; et, dans ces solitudes d'une verdoyance alpestre, j'ai la vision soudaine d'une Algérie pastorale dont je ne me souvenais plus : j'admire des pâturages où broutent des troupeaux de vaches sous la garde d'un bouvier en burnous. Ce sont de vraies prairies, — comme celles d'Europe, — à l'herbe haute en ce moment de l'année, et toutes pleines d'ombelles, de graminées blanches, de digitales pourprées. Par intervalles, sur le vert sombre des prés, éclatent des myriades de coquelicots, si épanouis, si serrés les uns contre les autres et d'une chair tellement ardente qu'on dirait des mares de sang au milieu d'un champ de bataille. Le regard s'accoutume peu à peu à cette intensité de rouge : sous la lumière terne, sans éclat ni profondeur, où s'amortissent les teintes, dans l'illusion fuyante de la course, les zones de

terres qui tournoient sans cesse, avec la diaprure de leurs floraisons vernales, semblent de grands tapis d'Orient, somptueux et bourrus, qui se déroulent à l'infini.

La poussière moite du sirocco m'englue les mains et le visage ; mais, lorsque nous entrons dans les gorges, des bouffées d'air frais qui glissent très vite paraissent plus délicieuses, par contraste avec cette atmosphère brûlante. La trompeuse sensation de fraîcheur se prolonge quelques instants. Voici les noirs sapins du Nord, les verdures luisantes des chênes-liège. Mais presque aussitôt la misère du sol redevient plus âpre. De maigres pins en parasol, dont les racines déterrées se recourbent comme les pattes de gigantesques araignées, tendent au-dessus de la voie leurs branchages tordus et déjetés par les bourrasques d'hiver. Un palmier rabougri, poussé là par hasard, annonce le voisinage des plateaux stériles. De grands ronds de sable fin, — et si brillant qu'on dirait de la poudre de verre, — étincellent parmi les herbages malingres. Les plaques jaunâtres se multiplient, telle une lèpre qui rongerait le sol appauvri : au milieu, vivaces, résistant à la morsure des sables, — des buissons de lentisques, de cistes et de genévriers se gonflent en grosses boules vertes qui font songer à des cabochons de jade bosselant un plateau de cuivre.

Les roches sombres s'étagent maintenant par-

dessus les tranchées, en de tels entassements de murs cyclopéens que le ciel se dérobe et que le jour baisse subitement. La terre est toute noire, comme aux abords d'un puits de houillère. La figure des lieux a quelque chose de sinistre et de menaçant ; et, dans ces longs couloirs de pierre qui vous écrasent, on croit cheminer à travers les casemates et les retranchements d'une forteresse colossale. Tout le pays semble hérissé de défenses formidables, semé de pièges cachés : il sent la guerre et l'embuscade...

Des lignes de remparts se déroulent à la crête des montagnes, des bastions se dessinent, des créneaux ébréchés se découpent sur l'horizon livide. Je me rappelle Sagonte sur sa colline couronnée de tours et de murailles à demi démantelées, — effrayant trophée qui perpétue le souvenir des grands massacres antiques et des atroces perfidies carthaginoises. C'est étrange comme cette sauvage nature des monts Kabyles rivalise d'horreur avec la vieille citadelle ibérique et comme le lent travail du temps et des forces élémentaires imite l'œuvre de la main humaine.

La voie s'enfonce davantage, Un roulement de tonnerre emplit la tranchée : nous franchissons les Portes-de-Fer. Lorsque je me penche pour les voir, je n'aperçois déjà plus l'étroite ouverture du célèbre défilé. Je ne distingue que deux hautes parois grani-

tiques en forme de herses triangulaires et terminées par une bordure de roches en dents de scie. Le spectacle est imposant. Les faits illustres de la conquête française qu'il évoque dans les mémoires le grandissent encore. Mais, aujourd'hui, l'éclairage manque. Avec cette plate lumière des jours de sirocco, les formes extérieures arrivent à l'œil, à travers une atmosphère aussi lourde et aussi morte que la pâle transparence d'une vitre dépolie. Je cherche en vain l'émotion que j'éprouvai là, quelques années auparavant...

C'était un soir de janvier. J'arrivais de Constantine et de Tunis. Le soleil se couchait derrière l'Atlas. Les hauteurs étaient couvertes de neige, et toute la campagne disparaissait sous un réseau de givre. Les glèbes luisaient dans les champs dévastés comme des lingots d'argent. Les moindres pierres se détachaient en valeur sur cette coulée de métal éblouissant, et les violets, les verts, les gris délicats dont elles se teignaient avaient le doux éclat des gemmes, où des feux semblent dormir. Mais le crépuscule d'hiver répandait sur cette magnificence une oppriment mélancolie. A la cime des montagnes, les neiges inaccessibles étaient glacées d'une couleur de mauve qui se fondait dans les rougeurs lugubres de l'Occident. Une pourpre violacée enveloppait les plaines frappées de mort. Le train s'était arrêté en face d'une petite station déserte, comme perdue dans

ces régions désolées. Sur le quai, des Arabes dormaient, empaquetés dans leurs burnous, — véritables cadavres raidis sous leurs linceuls. Aucun bruit. Personne ne descendait sur ce quai. Pas de voyageurs en partance. Un homme passa le long du train, en criant d'une voix machinale :

« Les Portes-de-Fer ! »

Son cri s'évanouit dans le silence et la détresse du paysage. Le sifflet de la locomotive déchira l'air d'une note stridente, — et le train se remit en marche. Devant nous, se dressaient les herses farouches du défilé : nous roulions à travers cette sanglante lueur qui se réfléchissait au front des montagnes toutes blanches de frimas ; et l'on avait l'appréhension confuse d'être emporté vers la gueule béante de quelque abîme infernal, — on ne sait quelle Cité de l'Érèbe ceinte de neiges et de flammes !...

*
* *

Nous sommes sortis des tunnels. Le changement est instantané et déconcertant. Plus de montagnes, plus de vallées abruptes, mais une immense plaine aux ondulations imperceptibles et d'une mortelle uniformité. Nous voici dans la Medjana, prolongement occidental du plateau sétifien. La médiocrité des horizons est désespérante. Rien que des terres à céréales où les blés déjà mûrs s'épanchent en larges

nappes d'un jaune sale, comme le lit débordé d'un fleuve boueux. De temps en temps, des étendues en friche émergent, — pareilles à des îlots, — dans cette mer végétale.

Le train ralentit encore sa course paresseuse. Là-bas, sur une faible éminence, s'élève un clocher au milieu de quelques toits rouges. On jurerait un gros bourg de France. C'est Bordj-bou-Arreridj, la station où je m'arrête pour prendre la diligence qui va me conduire à M'Sila.

La ville est tout entière clôturée de murs d'une faible épaisseur que percent à intervalles égaux d'étroites meurtrières, juste assez larges, semble-t-il, pour y passer le canon d'un fusil. Devant cet appareil de défense permanente, je constate en moi le petit mouvement de crainte irréfléchie éprouvé jadis en traversant d'autres bourgades africaines semblablement fortifiées. C'est le rappel du « garde à vous ! » si désagréable à l'oreille du civilisé. Pour la première fois, depuis mon retour en Afrique, j'ai le sentiment d'une hostilité latente qui m'entoure. Je ne suis plus chez moi, ou, si j'y suis, c'est comme un maître mal obéi et qui devine la révolte muette dans les yeux de ses esclaves. Impression salutaire pour un Français de France, en qui l'influence émolliente des doctrines altruistes et la bourgeoise quiétude engendrée par plusieurs siècles de protection administrative ont effacé jusqu'à la notion même de l'ennemi !

Je me remémore les périls et les obligations de la conquête, tandis qu'un omnibus d'hôtel m'emporte vers cette petite ville sans caractère, d'où partit, en 1871, à l'instigation du Bach'Agha Mokrani, le premier signal de cette formidable insurrection qui faillit nous rejeter de l'autre côté de la Méditerranée.

Rien ne bouge aux alentours. Tout est engourdi par la chaleur du sirocco. Dans le rai d'ombre formé par le mur d'enceinte, enfouis sous un amas de linges poussiéreux, immobiles comme la pierre nue et brûlante où ils sommeillent, des corps étendus sont alignés. Ce sont des indigènes qui font la sieste ou qui jouissent délicieusement de leur paresse. On dirait des tas de chiffons semés de distance en distance, sans la chair brune des pieds qui dépassent les burnous et qui étalent en plein soleil la corne terreuse de leurs larges plantes.

Nous entrons dans Bordj-bou-Arréridj. Il me semble que je parcours un chef-lieu de canton de France. Je reconnais les maisons des notables, avec leurs bancs vernis sur le seuil des portes, leurs boules de verre dans les jardinets, leurs fenêtres basses bordées de pots de fleurs et dont les rideaux de cotonnade imprimée se tirent discrètement au passage de la voiture. Et je reconnais aussi la promenade où sans doute on tourne, le dimanche, autour des cuivres de la fanfare municipale. Seul l'alignement géométrique des rues qui se coupent à angle droit rap-

pelle la ville coloniale improvisée d'un coup par le Génie militaire.

Quelques boutiques de Juifs et de M'zabites font à peu près tous les frais de la couleur locale. Des mouchoirs bariolés, des cierges jaunes pendent aux solives des échopes. Hérissés de clous de cuivre, des coffres peints de fleurs voyantes, comme les fonds de nos assiettes campagnardes, s'empilent dans la pénombre. Des odeurs de cannelle, de girofle et de safran s'exhalent des épiceries. Un marchand de tabac bourre dans de petits sacs de papier rouge des poignées de cet excellent chebli qui est fin et doux au toucher comme une chevelure et qui dégage un âcre parfum de miel sauvage.

Mais la rue n'est guère longue. J'arrive tout de suite à l'hôtel, et je retombe dans la banalité européenne. De la salle à manger où je dine, j'entends le nasillement d'un graphophone. L'instrument est installé dans le café de l'établissement. Lorsque j'entre dans le café, il moud à plein cornet le refrain rendu populaire en Afrique par le récent voyage présidentiel : « *Viens, Poupoule, viens !* » — ce qui réjouit extrêmement les trois uniques consommateurs, à savoir deux colons et un garde forestier qui se carre sur sa chaise, tout fier de son uniforme à galons jaunes et de ses bottes éperonnées.

*
* *

Je voulais passer la nuit à Bordj-bou-Arréridj, mais les médiocres spectacles qui me sont offerts me décident à prendre tout de suite la diligence de M'Sila. On m'assure à l'hôtel qu'une voiture qui part à quatre heures m'y déposera pour minuit au plus tard.

Je vais au bureau des messageries, où j'apprends qu'il n'y a pas de courrier régulier avant le lendemain matin. Cependant on peut m'accorder une place sur le devant d'un fourgon qui transporte à M'Sila une bande de moissonneurs kabyles. L'employé ne me cache pas l'horreur du supplice qui m'est réservé, si j'accepte : huit grandes heures d'immobilité sur le bout d'une planche et une société des moins délicates. Il m'exhorte même à attendre le courrier suivant où je jouirai de tout le confort d'un coupé et où j'aurai, pour me distraire, la compagnie d'un voyageur de commerce. Mais, plutôt que de subir l'ennui d'une soirée à Bordj-bou-Arréridj, je préfère tenter l'aventure.

Tandis qu'on attelle le fourgon, je fais les cent pas sur la place où se dresse une pauvre petite église décrépite, aux murs fendillés, aux vitres rafistolées de papier. Sous la lumière trouble du sirocco, ce délabrement s'étale plus lamentable. Le bon Dieu

des chrétiens a l'air d'être logé en camp-volant dans ce misérable pays, — un peu comme ses ouailles elles-mêmes. La mosquée que j'ai entrevue tout à l'heure paie autrement de mine que l'église; et j'avoue que la comparaison m'humilie dans mon amour-propre de *roumi*.

La chaleur est encore si accablante qu'il n'y a personne dehors. Aucun bruit, seulement par intervalles les tintements des grelots aux colliers des chevaux qu'on harnache dans la cour des diligences : ces préparatifs n'en finissent pas, — et, ce qui me surprend le plus, c'est que je n'aperçois à proximité aucun de ces terribles compagnons de route qui me sont annoncés, — ces moissonneurs kabyles avec qui je dois aller jusqu'à M'Sila.

Par hasard un enfant européen vient à traverser la place et, comme je songe à m'approvisionner pour mon voyage, je l'envoie m'acheter des cigarettes chez un M'zabite de la grand'rue. Un quart d'heure se passe, l'enfant ne revient pas. Perdant patience, je prends le parti d'aller le relancer, et, je le trouve en train de jouer au bouchon avec quelques camarades devant la boutique du marchand de tabac :

— Et mes cigarettes ?

— M'sieu, — répond effrontément le gamin, — c'est un Arabe qui m'a volé les dix sous !

Et il fait semblant de pleurnicher. Mais un autre, avec un bel accent d'honnêteté :

— C'est pas vrai, M'sieu !... C'est lui qui a volé les dix sous !...

La-dessus, le gamin se sauve à toutes jambes et la bande des petits Africains se met à rire aux éclats. La rapine est manifeste autant que ma naïveté. Pour cette fois, la leçon ne coûte pas cher. Mais je constate, à ma honte, que malgré ma vieille expérience, je me suis conduit comme un « nouveau débarqué ».

Lorsque je reparais sur la place, le fourgon attelé est enfin sorti de la remise. Cependant on ne part toujours pas. Pour tuer le temps, j'examine en détail le bizarre véhicule où je vais monter. Il ressemble assez bien à une voiture de marchand d'étoffes ambulant, sauf que la partie postérieure est entièrement couverte. C'est une étroite caisse juchée sur quatre roues, une boîte obscure, dont le fond est garni de paille et dont les parois longitudinales sont bordées chacune d'une planche, en guise de banquette. Un judas muni d'un châssis en guillotine s'ouvre dans la boiserie opposée à l'entrée et permet au cocher de surveiller ce qui se passe à l'intérieur. Le siège du cocher se compose d'une simple planche transversale posée sur les ridelles et protégée contre le soleil ou la pluie par une espèce d'auvent, mais si bas qu'il empêche le voyageur assis de faire le moindre mouvement, sous peine de se cogner la tête contre le bois. Tout le coffre du véhicule est blindé de plaques de tôle, rapiécé en cent endroits, comme

une baraque de chiffonnier. Quant à l'attelage, il se compose de cinq pauvres rosses arabes, effrayantes de maigreur, et presques toutes couronnées ou blessées au garot. Pourtant elles se dandinent d'un air fringant entre les cordes noueuses de leurs traits et elles rejettent en arrière, avec un mouvement belliqueux, leurs vieux colliers éventrés, d'où le crin fuit par les nombreuses déchirures. Nulle part, au cours de mes pérégrinations dans le Sud algérien, je n'avais encore rien vu d'aussi tristement grotesque que cet équipage.

Les chevaux dévorés par les mouches ont beau piaffer furieusement, personne ne semble songer au départ. Sur le seuil du bureau, l'employé des diligences, gros homme bedonnant, me regarde avec un sourire narquois, tout en enfonçant ses bras jusqu'au coude dans les poches de son pantalon. Le temps ne coûte rien dans ce nonchalant pays d'Afrique !

Enfin un garçon d'écurie se décide à emboucher la corne d'appel. Aussitôt, il se produit une véritable levée de burnous. Il en sort de tous les coins, il en surgit du pied des murs, du seuil des portes cochères. Les paquets de chiffons qui se confondaient, au soleil, avec la blancheur des crépis, recélaient des formes humaines. Ce sont mes moissonneurs kabyles. Hurlant et gesticulant, ils se précipitent vers le fourgon. Les premiers arrivés se disputent les ban-

quettes de l'intérieur, se bousculent, s'injurient et finalement se battent. L'employé des messageries flanqué du palefrenier et du cocher se fraie un passage dans la cohue, distribue au hasard les coups de manches de fouet et, avec des clameurs arabes et de grands gestes menaçants, il oblige à déguerpir les intrus qui se sont déjà installés aux meilleures places.

C'est un spectacle prodigieusement pittoresque que cette mêlée de corps agités par les mouvements de la passion la plus violente. Les énergies qui ont couvé et chauffé lentement pendant le sommeil de la sieste se détendent tout à coup. L'âme enfantine et barbare de l'Africain fait explosion dans les sursauts frénétiques des membres, dans les contractions féroces des visages. Entraînant des linges flottants qui amplifient la largeur du geste, les bras s'érigent, les mains se crispent; les cordes du cou se gonflent, les prunelles flamboient, les lèvres découvrant les dents serrées se retroussent et claquent sous les moustaches, comme des babines de chiens qui vont mordre. Puis brusquement, sur une injonction de l'employé, le tumulte s'apaise. Ces gens qui allaient s'entre-déchirer paraissent plus doux et plus tranquilles que des moutons. Le changement est tellement soudain, que, si je ne connaissais un peu la mobilité extraordinaire de la race, je soupçonnerais ces furieux de jouer la comédie...

Debout, au milieu des loques grouillantes, l'homme des messageries, ayant tiré un papier de sa poche, procède à l'appel nominal des voyageurs : les Mohamed, les Tayeb et les Kadour défilent interminablement, et chacun, sans trop grogner, escalade le marchepied du fourgon et gagne la place que l'individu lui assigne. On dirait un appel de condamnés qu'on entasse dans une voiture cellulaire.

J'observe le troupeau des misérables qui piétinent devant moi. La plupart sont aussi décharnés que les haridelles de l'attelage. Les jambes grêles flageolent sous la mince cotonnade des gandouras, et, par l'échancrure des aisselles, j'entrevois l'affreuse saillie des côtes qu'on croirait dépouillées comme celles d'un squelette. Ils n'ont pour toute coiffure qu'un mouchoir de couleur boudiné autour de la tête et noué sur le devant du front, de manière à former deux cornes. Quelques-uns portent des chéchias, mais si imbibées de sueur, si luisantes de crasse qu'on n'en voit plus la trame et qu'on les prendrait pour des calottes de caoutchouc. La faucille et l'étui qui contient la pierre à aiguiser luisent à leurs ceintures. Ces faucilles ont une figure étrange et archaïque. Crochues du bout, elles sont légèrement coudées en deux endroits, comme des tire-bottes de grande dimension. D'autres ressemblent à des triangles de musiciens, ou à des sistres antiques... Les fers s'entre-choquent, les linges flottants se balan-

cent, et, de tous ces pauvres burnous en laine de brebis, il monte une âcreté de suint qui est intolérable.

L'appel n'en finit pas, à cause des contestations continuelles des Kabyles. Ils sont là environ une trentaine, peut-être davantage. Je me demande, non sans inquiétude, comment toute la bande pourra tenir dans le fourgon; et suffoqué par l'écœurante odeur qu'ils dégagent, je tremble à l'idée d'en avoir un pour voisin. Mais ces craintes sont vaines. Avec force bourrades, l'employé des messageries vous les empile sur les banquettes, si étroitement qu'ils sont obligés de s'asseoir sur les genoux les uns des autres. Cinq ou six se couchent encore entre les banquettes, à même la paille qui jonche le caisson. Maintenant l'intérieur est tellement bondé que les malheureux peuvent à peine remuer la tête. Il en reste encore une douzaine à caser. Rudoyés par le cocher et le palefrenier, ils grimpent au plus vite sur le toit du fourgon chauffé à blanc par le sirocco et les voilà qui s'étendent, qui s'arrangent de leur mieux, qui cherchent la position la moins pénible et qui s'enlacent mutuellement pour ne pas choir aux cahots du véhicule. Cela fait sur la galerie un amoncellement de corps tellement compact qu'on ne sait plus où s'emmanchent tous ces bras et toutes ces jambes. Et cependant ils rient, ils sont heureux, ils interpellent avec mépris ceux de l'intérieur, se trou-

vant mieux partagés, ravis de rester à la lumière et au grand air, tandis que les autres étouffent dans l'horrible boîte de tôle.

Le chargement est terminé. L'employé nous convie à monter, moi et un propriétaire de M'Sila qui vient d'apparaître inopinément. En nous baissant beaucoup, nous réussissons à nous blottir dans la niche du cocher. Lui, il s'installe tout simplement sur le rebord de l'avant-train. C'est un Kabyle aussi, mais vêtu à l'européenne, sauf le turban et le cache-nuque; veste et pantalon de velours gris, grosses bottines de chasse fortement cloutées. Il assujettit sa sacoche sur son ventre, allume une cigarette, et, rassemblant les guides, il donne enfin le coup de fouet du départ.

La lourde machine s'ébranle avec des oscillations effroyables. Ceux d'en haut qui chavirent et glissent poussent des hurlements, auxquels répondent les rires et les quolibets de l'intérieur. La carcasse de tôle se met à grincer, tout le véhicule sonne comme un tonneau de ferrailles, une atroce puanteur nous enveloppe. Puis, peu à peu, le rythme de la course diminue les chocs et les sassements, le courant d'air emporte les odeurs. Nous filons au petit trot sur une route assez bonne qui atténue la dureté des réactions.

Je ne regarde rien autour de moi. Je suis hypnotisé par la vue d'un pied qui pend à ma droite et

qui, de temps en temps, effleure mon épaule. Le tibia auquel il s'adapte a l'air d'un morceau de bois mort. La peau est brune, desséchée, plissée de mille petites rides écailleuses, sillonnée de filaments de crasse blanchâtre. Il est hallucinant à voir, ce pied, comme celui d'une momie démaillottée de ses bandelettes!

Je me penche en dehors de l'auvent et j'aperçois, avec d'autres pieds tout semblables, des bras et des mains simiesques qui ballottent contre le fourgon. Le cœur affadi par les relents de viande crue qui nous poursuivent, j'ai la sensation d'être sur une voiture d'abattoir charriant de la chair humaine!...

II

CRÉPUSCULE SUR LES MONTAGNES

Mon compagnon, sitôt installé, a tiré de sa poche un journal de Constantine. Il s'absorbe dans sa lecture, tandis que j'examine le paysage. Bordj-bou-Arréridj, la ligne du chemin de fer, les constructions de la gare, tout a disparu derrière nous. La route serpente au milieu d'une vaste plaine déserte que borne, vers le Sud, la haute chaîne du Hodna.

Il est environ cinq heures du soir. Le sirocco vient de tomber. C'est une détente délicieuse. L'atmosphère subitement allégée est d'une limpidité inimaginable, — cette limpidité spéciale qui baigne les steppes d'Afrique et qui ne se rencontre, à un degré pareil, dans aucune région de l'Europe méridionale, même la plus ardente et la plus sèche. Tout le ciel est diaphane et brillant comme une coupe de cristal remplie d'eau pure jusqu'au bord.

Mais les grandes ombres du crépuscule qui envahissent les champs stériles et les flancs lisses des montagnes font paraître plus éclatante la belle couleur

d'or de la terre... La Terre d'or! Il n'y a pas d'autre nom à lui donner et il faut le répéter sans cesse, quand on parle de ce pays uniformément désolé et splendide. La végétation y est si peu de chose qu'elle se fond pour ainsi dire dans un rutilement perpétuel de métal. Le voyageur habitué aux horizons vivants et mouvementés du Nord trouvera sans doute celui-là mortellement vide et monotone. Qu'il se prête seulement au charme singulier de cette nudité géométrique, il n'imaginera pas de spectacle plus émouvant. Ici, le règne minéral triomphe dans toute son inflexible rigidité. Devant ces dures landes cuirassées de splendeur par les reflets de la lumière implacable, où rien ne se meut ni ne verdoie, devant ces coulées de roches gigantesques, luisantes et grises comme des murs d'ardoise, on a l'illusion de pénétrer dans un monde contemporain des grands bouleversements cosmiques, un monde naissant, encore chaud de l'incandescence stellaire, où il n'y a ni bêtes ni plantes et où le pied de l'homme ne s'est pas encore posé. Quel recul à travers les siècles ! et comme on se sent loin du monde habité ! Mais surtout quelle impression de pureté, lorsqu'on traverse ces étendues arides ! Pas d'humus, pas de terreau gras, pas de glèbes retournées par la charrue et qui évoquent des idées de fécondation et de pourriture. Rien que du sable étincelant sous le soleil ! On croit respirer un éther vierge de tout germe, où la

pensée seule peut s'épanouir dans le resplendissement de l'or et de la lumière !

La clarté trop vive s'apaise à mesure que nous escaladons les rampes du Djebel-Maadid. Nous nous engageons dans la vallée de l'Oued-Ksob, — la rivière qui arrose la petite oasis de M'Sila, — et la route s'étrangle de plus en plus entre des escarpements granitiques.

Plus nous montons, plus la température baisse. La fraîcheur du couchant est un peu tranchante sur les hauts plateaux. Aussi mon compagnon replie-t-il son journal, pour se réchauffer les mains sous sa couverture. Il paraît tout excité par sa lecture et je vois qu'il cherche à lier conversation, à se soulager de l'émoi qui l'oppresse. Nous causons. Il récrimine contre la politique du gouvernement français, il n'admet aucune reculade, aucune compromission, et à travers le flux de ses paroles, où des griefs personnels se mêlent aux réflexions qu'il vient de lire, je comprends que lui et ses voisins, cette poignée de colons isolés et perdus sur les confins des pays nomades, ils rêvent d'une France glorieuse, d'une France vraiment impériale, dont le prestige relève leur faiblesse et leur abandon.

Cet humble vœu m'exalte et m'attendrit par tout ce qu'il contient de vaillance et de foi, et je goûte une particulière douceur à sentir auprès de moi un homme de ma race et de mon sang, alors que je

subis la fascination de ces solitudes africaines et que le souvenir affaibli de la terre natale m'apparaît preque comme un mirage impossible...

Nous montons toujours. L'air semble se purifier encore, et chaque bouffée que je respire est une véritable jouissance.

Nous voici au sommet d'un plateau, d'où l'on découvre un immense horizon de montagnes et de vallées qui se ramifient en profondeur dans tous les sens. Je devine le voisinage de l'Oued dont les eaux torrentueuses murmurent au fond d'une gorge. Le lieu est pastoral et verdoyant. Des herbages se déroulent au bord du chemin, des arbustes s'accrochent aux interstices des pierres. Une pénombre discrète descend sur les choses et en veloute les contours. Le soleil vient de sombrer : heure suave entre toutes pour qui sait l'enchantement des crépuscules d'Afrique !

Légère et fine, comme un bracelet de nacre brisé, la lune de mai dessine son croissant sur un ciel d'un vert pâle aux transparences assombries et aux dorures apaisées de vitrail. L'or de la terre s'est rembruni jusqu'à la teinte du bronze, et les taches glauques des arbustes et des herbes y font comme une patine délicate. Sous les rayons de la lune nouvelle, toutes ces surfaces immobiles et figées s'enveloppent d'une pourpre bleuâtre qui se fonce peu à peu jusqu'au violet. Les lueurs et les ombres se

pénètrent, on perd le sentiment des formes précises, et, de cette hauteur où l'on ne voit plus à ses pieds qu'une couronne de reflets pâlissants et le vide du ciel au-dessus de sa tête, on se croit emporté, à travers l'espace, dans l'orbe lumineux d'une étoile !...

Une poussière ténue s'élève, un piétinement qui rappelle les premières gouttes d'une ondée se distingue à travers le tintement des grelots. C'est un troupeau qui passe. J'aperçois la silhouette noire du berger sur le fond livide du firmament. Le troupeau s'écoule lentement, s'évanouit dans les ténèbres. La campagne redevient silencieuse... puis tout à coup j'entends monter le chant de la flûte arabe !

... Oh ! qui dira la douceur et la mélancolie de ce chant ? Il me suffit de l'évoquer, un instant, pour qu'aussitôt se déroulent sous mes yeux les mornes étendues des steppes africaines, incendiées de soleil, écrasantes de tristesse dans leur immuable magnificence ! Ce petit bruit, faiblement modulé par la flûte de roseau, ce souffle ténu qui domine à peine, pendant le jour, la vibration stridente des sauterelles, qui se confond, la nuit, avec les murmures du vent, il résonne en moi comme la plainte étouffée de ma propre détresse, lorsque je suis perdu dans ces immensités et que j'appréhende la sourde menace des éléments, l'indifférence inexorable des formes pétrifiées et sans âme qui m'entourent. Il se prolonge douloureusement, comme le souvenir à

demi effacé des joies trop brèves de l'amour cueillies avec une hâte fiévreuse aux étapes de la route, — comme l'écho toujours diminué de mes soudaines émotions devant la beauté des lieux, — ces émotions si rapides, achetées souvent au prix d'un long ennui et de véritables souffrances, jouissances délicieuses déjà évanouies au tournant du chemin, voluptés qui nous ont pris tout le cœur et qu'on ne retrouvera jamais plus ! Mais elle suscite encore tout un monde de visions, cette mélodie bucolique qui berce les siestes et les rêves du nomade : c'est le Sud tout entier, non pas seulement avec ses montagnes et ses plaines, ses déserts semés d'ossements, ses lacs desséchés et couverts de sel, mais avec les habitants farouches et bariolés de la tente, les cavaliers aux draperies flottantes et les filles d'amour qui se tiennent, toutes resplendissantes sous leurs bracelets et leurs voiles, devant les murs blancs des ksars !... Et c'est pourquoi je ne puis entendre le chant de la flûte arabe sans que mon âme en soit bouleversée et que des larmes nostalgiques me montent aux paupières !...

Je n'entends plus le chant de la flûte arabe. La dernière note qui vient d'expirer rend le silence plus mystérieux et plus profond. La nuit est tout à fait tombée. J'ai les mains glacées : il fait vraiment froid dans ces régions montagneuses !

Le croissant de la lune de mai s'infléchit vers

l'horizon rétréci par les parois des roches à pic. Sa lumière est douce, mais pourtant si nette que les moindres accidents du sol se découpent en clair sur le fond des ténèbres. Les vallées et les ravins qui se creusent au bord de la route, les chaînes dentelées, les mamelons arrondis qui s'abaissent à perte de vue vers les plaines, — tout cela forme à l'œil les mêmes alternances de blancs et de noirs, sans éclat, ni profondeur, que dans une image photographique. On dirait un paysage lunaire, aux tons sinistres de laves, avec ses cratères éteints et ses lits de fleuves taris !

* * *

Maintenant nous descendons, par des pentes assez prononcées, vers le plateau du Hodna. Puis tout à coup la route fait un coude, pour traverser un pont qui enjambe l'Oued-Ksob ; et voici que de petites flammes scintillent devant nous. Des chiens aboient, un homme accourt, portant une lanterne : c'est le relai des diligences et la gargotte où nous allons souper.

L'auberge est des plus misérables, — très inférieure aux hôtelleries et aux caravansérails qu'on trouve dans le sud de la province d'Alger. Je soulève la moustiquaire qui masque l'entrée et je pénètre dans la salle du débit, où je reconnais l'ordinaire mobilier des cantines coloniales : le comptoir au

fond, les planches ornées de découpures en papier rouge, où s'alignent les bouteilles reluisantes que les Italiens ou les Maltais de Sétif ont remplies de leurs alcools ; quelques tables recouvertes d'une toile cirée pour les consommateurs ordinaires ; aux murs, des illustrations criardes maintenues par quatre clous de souliers, au-dessus de la cheminée, entre deux fusils de chasse, le calendrier à effeuiller qui s'épanouit dans la réclame coloriée d'un épicier de Bordj-bou-Arréridj... Et partout des mouches, — des mouches en grappes, qui s'attachent aux bouchons des carafes, en plaques noirâtres, qui grouillent sur les résidus de boissons, en essaims, en tourbillons qui s'enlèvent tout à coup avec un bourdonnement de fureur, chaque fois que la gargotière déplace la lampe à pétrole.

L'hôtesse veut me faire les honneurs du « salon », — la chambre réservée aux voyageurs de distinction, dont elle entre-bâille la porte devant moi ; mais il s'en exhale une odeur de vieux linge et de moisi tellement nauséabonde, que je recule épouvanté.

Je demande en grâce qu'on dresse le couvert dehors, sous ce qu'on appelle pompeusement « la tonnelle » — une espèce de véranda qui occupe tout le devant de la maison et qui est formée d'un treillage de roseaux. On a essayé inutilement d'y faire grimper des liserons : les tiges des plantes mortes sont collées aux

bâtons desséchés, comme des anneaux de ficelle pourrie.

A l'intérieur, la « tonnelle » est garnie d'une table ronde, d'un banc, de quelques chaises de paille, et enfin des habituels ustensiles qui se rencontrent en cet endroit : la gargoulette suspendue au mur par ses deux oreilles et dont le robinet de plomb distille un avare filet d'eau toujours tiède ; la peau de bouc suintante sous sa toison violette et qui, toute gonflée d'un gros vin rouge qui dégoutte, les quatre pattes roidies et nouées de cordes, a l'air d'une bête de boucherie récemment égorgée. Il n'y manque même pas le chien slougui, hargneux cerbère au poil jaune et rèche, au museau effilé de chacal, dont la colère gronde sans cesse et dont les crocs menaçants guettent les mollets des Arabes.

Je m'assieds là, avec mon compagnon, — le propriétaire de M'Sila, — autour de la table boiteuse, qu'une seule bougie éclaire chichement. Tandis que je débouche la bouteille cousue dans une gaine de drap mouillée, j'aperçois des prunelles qui luisent derrière la claire-voie de la tonnelle : ce sont les moissonneurs kabyles qui nous regardent manger. Quelques-uns s'enhardissent même jusqu'à franchir le treillage et se plantent tranquillement devant nous. Si faméliques qu'ils paraissent, les pauvres diables manifestent moins de convoitise que d'admiration pour notre festin.

Maigre repas pourtant ! — Un potage aux pâtes si épais que la cuiller y tient debout, un morceau de bouilli coriace et les reliefs d'un civet de lapin ! Aussi l'hôtesse s'excuse : « On n'est pas à la ville, bien sûr ! Il faut savoir se contenter de peu, dans ces pays de sauvages !... » Et, tout en parlant elle relève sur son front les mèches de ses cheveux dépeignés, d'un geste continuel et saccadé comme un tic. Je la regarde. Ses joues maigres et pâles sont anémiées par les fièvres ; elle est franchement laide, mais ses pupilles noires se dilatent et brillent d'un tel éclat, qu'à de certains moments, elle en paraît presque jolie. Nous causons. Je l'interroge : elle est fille de Mahonnais, née à Bab-el-Oued, l'un des faubourgs d'Alger. Je connais des oncles, des tantes, des beaux-frères à elle, des camarades de son mari, — maçons ou rouliers avec qui j'ai fait jadis le voyage de Laghouat...

Une sympathie s'établit entre nous. Je suis un ami, — autant dire un parent, puisque j'ai pour filleule une petite Espagnole de Bab-el-Oued, qui est l'arrière-cousine d'un de ses cousins. Et dans la joie qu'elle éprouve à pouvoir parler de sa famille, la voilà immédiatement qui s'agite, qui s'empresse autour de moi, tâchant à force de prévenances de me faire oublier son mauvais dîner. Elle m'apporte une boîte de *palmers*, qu'elle tenait en réserve pour les grandes occasions ; et elle m'annonce qu'elle va

me préparer « un bon petit café », qui me « soutiendra » jusqu'à l'arrivée à M'Sila.

Cependant les chevaux attelés s'impatientent. Le cocher grogne, me presse de remonter en voiture. L'offre d'un verre de rhum l'apaise un instant.

Tandis que l'eau du café bout sur le fourneau, la Mahonnaise m'accable de questions, elle est avide de nouvelles, comme s'il y avait des siècles qu'elle eût quitté les siens, ou comme si elle vivait exilée à l'autre bout du monde. Enfin elle me verse, dans une tasse, son « bon petit café » que je suis obligé d'avaler d'un trait ; car le cocher, décidément furieux, vient de s'élancer sur le siège, et il fait claquer son fouet, en criant qu'il va partir sans moi...

Je me précipite hors de la tonnelle. L'hôtesse me poursuit jusqu'au marchepied du fourgon. Elle me charge d'une infinité de compliments pour toutes ses connaissances et ses parents de Bab-el-Oued, me fait promettre de m'arrêter chez elle si, d'aventure, je reviens par cette route de M'Sila... Le véhicule se remet en marche avec sa cargaison humaine, et je songe, — vaguement attendri par l'accueil de cette brave femme, — je songe à tous ces amis d'un jour que j'ai rencontrés sur les chemins d'Algérie et que, sans doute, je n'aurai vus qu'une fois. Ce n'est point sentimentalité puérile de ma part. Ceux qui ont parcouru les postes de l'Extrême-Sud et qui savent l'accablement de la distance et l'horreur de la solitude

absolue, ceux-là comprendront l'espèce d'amertume que l'on ressent là-bas à se séparer d'un hôte ou d'un passant inconnu, — si humble soit-il, — avec qui, pendant quelques instants, on a évoqué le souvenir d'êtres vivants et chers, dans ces grands pays inhabités, où tout meurt et se consume sous l'ardeur homicide du soleil !...

III

LA VILLE DE BOUE

La lune est maintenant couchée. Nous allons, pendant trois longues heures, à travers des demi-ténèbres si confuses, qu'il m'est impossible de deviner la figure des lieux. Mais les roches se sont abaissées de chaque côté de la route. Nous avons descendu les derniers escarpements du Djebel-Maadid, et nous devons être enfin dans la plaine désertique du Hodna, si j'en juge par la profondeur nébuleuse de l'horizon et par les larges houles de vent qui déferlent soudain, comme en pleine mer.

Je m'assoupis peu à peu, malgré les secousses continuelles du fourgon, jusqu'au moment où la fraîcheur plus vive me réveille. Il me semble que notre attelage roule d'un pas plus allègre. La route mieux empierrée résonne plus sonore sous les sabots des chevaux. Je perçois un clapotis d'eaux courantes dans des rigoles toutes proches ; les verdures se multiplient. Une grande avenue plantée d'arbres se prolonge indéfiniment devant nous; et, à voir le brouillard qui fume de partout, je me persuade que

nous traversons des vergers ou des jardins remplis d'une végétation abondante. C'est l'oasis de M'Sila qui commence.

A la lueur fuyante des lanternes, je distingue les petites maisons basses des colons qui s'échelonnent, de distance en distance, le long de l'avenue. Les volets sont clos. Tout dort : il est minuit passé.

Le fourgon s'arrête devant le bureau de poste, où veille encore une lampe à pétrole que, par la porte ouverte, j'aperçois posée sur la planche du guichet.

Attiré par les claquements de fouet du postillon, le receveur se décide à sortir, pour recevoir le sac des dépêches. Il se traîne d'un pas somnolent et il répond à peine, en monosyllabes, aux questions du Kabyle, sur le ton maussade et avec l'air absent d'un dormeur mal éveillé. D'autres individus sont arrivés au bruit des grelots et aux claquements du fouet. Leurs silhouettes passent devant les lanternes. J'entends leurs voix qui montent dans le noir, avec ce son étrange qu'a la voix humaine à travers le silence nocturne. Les pieds nus des moissonneurs ébranlent, au-dessus de nos têtes, le toit de tôle du fourgon. De grands fantômes drapés de blanc dévalent sans cesse de la plate-forme, en crispant leurs orteils sur le rebord du siège où nous sommes assis ; et, en même temps, l'atmosphère d'étable, que dissipait un peu le vent de la course, nous environne de nouveau. Le cocher nous dérange pour chercher des paquets

dans le coffre du siège. La distribution est interminable, des discussions s'élèvent. Je suis tellement brisé de fatigue que je subis ces lenteurs sans impatience. Enfin la voiture se remet en marche, et, cinquante pas plus loin, nous débouchons sur une place assez vaste, dans la clarté brutale que projettent des becs d'acétylène accrochés à la façade de l'auberge.

Cette illumination tardive me surprend. Il vient de l'intérieur une ritournelle de violon, puis des rires, des battements de mains. J'emboîte le pas derrière le *chaouch* qui s'est emparé de ma valise et qui me conduit jusqu'à la cuisine de l'établissement. Personne autour des fourneaux. Mais, dans la salle voisine, il y a toute une rumeur de gens en liesse, et soudain, éclate, — aigrelet et strident, — le coup de gosier d'un cabotin qui râcle une chanson de café-concert.

— C'est les artistes ! — me dit mon *chaouch* avec un tremblement d'émotion dans la voix.

Je m'explique les illuminations, le crin-crin et les applaudissements. Cependant, comme je n'ai aucune envie de me mêler à la fête, je somme le *chaouch* d'aller me chercher le patron. L'Arabe qui a déjà déposé la valise à ses pieds, et qui, tout épanoui, tend l'oreille à la rengaine du cabotin, ne paraît pas comprendre combien je suis pressé de me mettre au lit. Lui, il resterait là indéfiniment, planté devant mes

98162

bagages, à écouter la musique des *roumis !* Je suis obligé de réitérer mon ordre. Il plonge dans la salle, d'où l'instant d'après, il me ramène une petite bonne effrontée au minois folâtre, émoustillée par les grivoiseries qu'elle vient d'entendre et qui d'ailleurs semble furieuse d'être arrachée à une telle partie de plaisir. Elle me déclare fort sèchement qu'il n'y a pas de place pour moi, et que toutes les chambres sont prises; et à la façon dont elle me rembarre, je sens perçer sa rancune d'être privée, par ma faute, de la fin du morceau.

Enfin la patronne elle-même se dérange pour me répondre. Le dernier couplet vient de s'achever dans un tonnerre d'applaudissements. L'aubergiste en rit encore à se tenir les côtes; elle est toute rouge, les cheveux dépeignés, les yeux aussi polissons que sa servante. Entre deux gloussements jubilatoires, elle confirme la triste nouvelle : « Il n'y a plus de place nulle part; pas un coin de chambre à me donner, pas même un matelas à étendre par terre ! » Tout en parlant, elle s'essuie les paupières avec le coin de son tablier, car elle vient de rire aux larmes. Elle se pâme de souvenir :

— Qu'est-ce que vous voulez, M'sieu ! C'est les artistes !...

Je vois qu'il n'y a rien à obtenir de ces gens, qui ont tous l'air de toqués, comme si les chansons des cabotins eussent déchaîné un vent de folie dans la

maison. Je me décide à m'adresser ailleurs et je m'en vais tout penaud, avec mon *chaouch* et ma valise, tandis que, dans la salle pleine de monde, au milieu des trépignements d'enthousiasme, on reprend en chœur le refrain présidentiel qui me poursuit depuis le début de mon voyage :

Viens, Poupoule, viens !...

J'erre tout désemparé, à travers la place, derrière mon Arabe qui charrie ma valise. Nous voici sur le seuil d'une masure hermétiquement close qui est, paraît-il, la seconde auberge du pays. Nous frappons aux volets. Rien ne remue. Je cogne plus fort, un grognement sourd parvient jusqu'à moi, et, comme je réclame énergiquement une chambre, on me crie encore une fois qu'il n'y a pas de place. Je n'ai plus d'autre ressource que de coucher à la belle étoile. Alors, affolé par cette perspective, je proteste avec une telle insistance, qu'un individu aux gestes incohérents d'alcoolique finit par entre-bâiller la porte. Il me dévisage prudemment. Ensuite il me déclare qu'il va disposer un matelas sur une table : c'est tout ce qu'il peut faire pour mon service !

Je ne regarde pas le local où il m'introduit et où je vais passer le reste de la nuit. Je dors debout. Mon hébétude est si grande que les objets m'arrivent aussi brouillés que dans un cauchemar. Mais je devine un taudis épouvantable. Un domestique ita-

lien d'une laideur horrifique, vient de se lever pour aider l'hôtelier à m'apprêter mon matelas. Ils n'en finissent pas, ne trouvent pas les draps, ne savent comment les arranger, et, quand ils ont terminé tant bien que mal, il faut encore un éclat de bois, pour caler la table !

Harassé, je me jette sur le grabat, où je perds immédiatement toute conscience. Mon sommeil, hélas ! est de courte durée. A la pointe de l'aube, un cocorico formidable et qui doit être tout proche me réveille en sursaut. Je m'obstine à dormir quand même. Impossible de fermer l'œil : des nuées de mouches me harcèlent, me chatouillent les mains et la figure. Dans mon exaspération, je saute à terre, et je vois se lever immédiatement des bandes de poules qui se mettent à glousser et à battre des ailes. C'est une panique dans toute la pièce. Des canards et des pintades se sauvent éperdus sous les chaises et sous les bancs. Un grand coq se dresse sur ses ergots, d'un air belliqueux, prêt à faire face à l'ennemi...

J'avais auprès de moi toute la basse-cour !

* * *

Afin de secouer la torpeur de l'insomnie et pour me fouetter le sang, je me plonge la tête et les bras dans la vasque de la fontaine qui se dresse au milieu du marché, en face de mon auberge. Ce bain matinal

est d'autant plus délicieux que le sirocco s'est remis à souffler dès le lever du soleil. J'ai la peau sèche et les lèvres gerçées et je me sens une soif inextinguible.

J'avance ma bouche sous le goulot d'où tombe un jet glacé. Par tout mon corps c'est un frisson voluptueux au contact de cette fraîcheur tranchante qui pénètre dans ma chair. Je ne puis me décider à retirer ma bouche du goulot : je bois à perdre haleine. A côté de moi, un beau cheval blanc, qu'un Arabe tient par la bride, s'abreuve, lui aussi, avec une lenteur de gourmet. Ses babines soyeuses clapotent à petits coups réguliers, les crins de son museau se hérissent de plaisir et il clôt doucement les paupières sur ses grands yeux candides où passe une expression de jouissance infinie. A regarder boire mon voisin, le cheval, j'apprécie davantage cette chose exquise et rare qu'est une gorgée d'eau pure dans l'aridité de ce pays brûlant.

Ma toilette terminée, j'estime qu'il est trop tôt pour aller faire ma visite à l'administrateur, à qui je suis recommandé par le Gouvernement général, — et je me dirige vers la ville indigène, qui se déploie presque tout entière devant moi, sur le bord opposé de l'Oued-Ksob.

C'est une brusque apparition saharienne.

Les maisons construites avec des cubes de boue durcie, et perçées çà et là de minuscules ouvertures,

semblent de grosses ruches abandonnées et dont les alvéoles desséchées vont tomber en poussière. La couleur terreuse des murs se confond avec celle de la berge, si bien que la ville et le monticule où elle est bâtie ne forment qu'une seule masse, d'une même teinte jaunâtre indistincte, et qu'on dirait un énorme gâteau d'argile cuit à la chaleur d'un four colossal et fendillé du haut en bas.

Pour mieux juger de l'ensemble, je descends dans le lit de l'Oued qui est large et profondément raviné.

Il n'est pas encore six heures du matin. L'espace, où flotte la buée poudreuse du sirocco a l'aspect terne et brumeux d'un carreau de verre brouillé. Les surfaces des objets émergent de cette plate lumière, comme des îlots à demi noyés sous les eaux pluvieuses d'une inondation, dans la tristesse d'un soir d'automne. L'atmosphère sans perspective pèse à l'œil qu'elle écrase ; et les contours trop rapprochés du regard se distribuent sur un même plan, avec l'apparence purement graphique de lignes ciselées en creux sur le fond d'un plat d'argent. Pas un reflet ne rompt la tonalité mate qui règne uniformément dans toute l'étendue. Les eaux mêmes de l'Oued paraissent opaques et solides, comme la croûte pétrifiée d'une mer morte, où les images se décomposent et s'éteignent.

J'embrasse maintenant tout le paysage qui se sim-

plifie jusqu'à l'abstraction rigide d'une épure. Sur un ciel, plus pâle qu'un globe de lampe, se dresse une colline d'argile sèche qu'on croirait aplatie par la main d'un potier et que surmontent les terrasses inégales des maisons boueuses. En bas, serpente la boucle d'une rivière étalée à fleur de sol, comme une coulée de plomb fondu, et dont le cours se perd dans un immense horizon sablonneux et trouble.

Le mouvement, aussi bien que la végétation, est banni de cette nature qu'on croirait désertée par la vie. Rien que des cailloux polis, en manière de galets. Les petites plantes rabougries qui poussent de loin en loin parmi les pierres y font l'effet de moisissures ou de taches de vert-de-gris. Nulle part, je n'ai mieux senti que sur cette rive la pesanteur et l'horreur de la matière inerte.

Soudain, je perçois un léger bruit de terre qui s'éboule... Une femme, vêtue d'une robe rouge et portant une amphore arabe sur son épaule, remonte silencieusement la berge. Elle gravit à pas lents un étroit sentier qui grimpe entre des touffes d'orties et des rigoles d'immondices, puis elle disparaît derrière une masure de boue... Le paysage a repris aussitôt son immobilité. Au milieu de toutes ces formes figées, la robe rouge a glissé et s'est évanouie de la même façon qu'un rai de lumière sur le crépi rugueux d'un vieux mur...

*
* *

Il n'y a pas grand'chose à voir à M'Sila. Me voici de retour dans le quartier européen.

L'administrateur a très aimablement consenti à me procurer un guide et un cheval pour la traversée du Hodna. Nous causons, assis sous la véranda d'un café, en attendant l'heure de mon départ,

Ce voyage de Bou-Saâda n'est, paraît-il, qu'une « simple promenade ! » Mais si je veux pousser plus loin, tenter de rejoindre Biskra par les monts du Zab, ce sera bien différent. Sans me déconseiller absolument l'entreprise, l'administrateur me donne à entendre que j'y rencontrerai des difficultés de toute sorte.

Pourtant « la simple promenade » annoncée ne va pas sans quelques préparatifs et sans un certain appareil dont je m'ébahis. D'abord il convient de prévenir le caïd de l'Oued-Chellal qui doit m'héberger la nuit prochaine. Une belle lettre d'introduction a été calligraphiée par l'interprète indigène, le *kodja*[1] de la commune mixte, — qui l'apporte lui-même à son supérieur hiérarchique et la lui fait lire. Tandis que celui-ci la parcourt des yeux, l'Arabe se recule à une distance respectueuse, dans une attitude qui exprime la plus passive subordination. Je

[1] *Kodja*, terme très élastique, signifie tantôt *maître d'école* ou *lettré* et tantôt *interprète* ou *secrétaire*.

l'observe à la dérobée, et je me souviens tout à coup que je suis chargé pour ce même *kodja* d'une commission assez délicate de la part d'un personnage du Gouvernement général.

Le *kodja* ambitionne, depuis de longues années, les palmes académiques. Il espérait fermement les obtenir à l'occasion du voyage présidentiel. Mais hélà ! son nom ne figure point sur la récente liste. Je lui apporte les consolations et les promesses du chef de bureau qui le protège. Je lui jure que c'est un oubli, qu'il sera compris sûrement dans la prochaine promotion. Le *kodja* ne veut pas y croire. Il a été leurré si souvent ! Et, sans même me répondre, il reste impassible, les yeux obstinément fixés à terre.

En vain l'administrateur lui répète mes paroles, l'Arabe ulcéré de l'injustice des *roumis* ne desserre pas les dents; il se borne à lever un bras en l'air, puis il le laisse retomber d'un geste résigné, en homme qui s'en remet totalement à la volonté d'Allah !

Il reprend sa lettre et la donne à un espèce de moricaud qui traîne, au bout d'une corde d'alfa, une mauvaise rosse couverte d'un sac, en guise de selle. Cet individu à la gandoura vermineuse, aux narines écrasées, à la bouche lippue et fendue jusqu'aux oreilles, c'est mon coureur. Muni de la lettre officielle, il va partir ventre à terre, pour avertir le caïd de mon arrivée. Derrière lui, un goujat est tout prêt

à se mettre en route avec un mulet qui porte mon bagage et les ustensiles nécessaires au campement : un lit de fer, un matelas, un traversin, des draps, et, — par mesure de précaution, — un coffre qui contient des eaux minérales et deux bouteilles de bordeaux.

Enfin on me présente mon guide, un grand escogriffe barbu qui s'appelle El-Haoussine, — ancien tirailleur devenu cavalier de commune mixte. C'est un Kabile des environs de Bougie. Il est beau parleur et il a conservé de sa vie militaire des expressions de loustic et des facéties de chambrée, dont il émaille son jargon franco-arabe et qui, passant par sa bouche de turco, se déforment de la façon la plus imprévue et la plus drôlatique. Il me paraît d'ailleurs d'une roublardise peu ordinaire : une coquinerie de vieux brisquard, mâtinée de toute l'astuce et de toute la duplicité africaines !

El-Haoussine s'applique à réfréner mes impatiences de départ : « il faut attendre que le sirocco soit tombé. D'ailleurs la route n'est pas trop mauvaise jusqu'à l'Oued-Chellal. En trois petites heures au plus, nous serons rendus chez le caïd !... » — Et le voilà qui s'en va, sous prétexte de harnacher les chevaux, mais en réalité pour achever sa sieste interrompue.

Nous musons interminablement, l'administrateur et moi, sous la véranda du café, en compagnie de

quelques colons qui discutent. La rue est presque déserte. Toute la ville est assoupie pendant cette heure chaude. Seul un enfant complètement nu nous épie de loin, le doigt pendu aux lèvres. Il rit, il tend la main, pour que nous lui donnions quelque chose. Dans sa maigreur dorée, il est joli comme une figurine d'ivoire. Je l'appelle en lui montrant un morceau de sucre. Il accourt bien vite, la poussière vole sous le trottinement de ses pieds menus, et il se campe gravement devant moi, une main appuyée sur la rondeur de son petit ventre. On l'attire aux tables voisines, où il récolte de nouveaux morceaux de sucre. Ses poings serrés en éclatent. Alors comme il n'a pas de poche pour y loger sa provision, il prend le parti de fourrer le tout dans sa bouche, puis il détale brusquement, en entendant nos cris de stupéfaction, éperdu sans doute à l'idée qu'on lui fasse recracher les friandises dont il s'étrangle !

IV

SOIR DANS LE VENT

Nous chevauchons, depuis une heure, à travers la plaine monotone du Hodna. La route vient de cesser tout à coup, comme un oued qui s'enlise et qui se perd dans les sables : il n'y a plus qu'une piste marquée par de profondes ornières et par des empreintes de sabots. Le sirocco, qui diminue d'intensité, entretient pourtant dans l'atmosphère une lourdeur pénible. L'horizon est toujours voilé d'une poussière fine qu'on prendrait pour un brouillard. C'est à peine si l'on aperçoit, très loin au fond de la perspective, les monts des Ouled-Naïls qui s'étendent sur le ciel gris, comme une traînée d'encre. Le paysage est aussi désolé que celui des steppes désertiques de Bougzoul, et l'aspect en est tout semblable : un sol presque entièrement dépourvu de végétation et sillonné de crevasses profondes qui le font ressembler, dans les endroits secs, à une aire de grange, et, dans les endroits humides, au lit vaseux d'un grand lac tari. De loin en loin, des champs de blé et d'orge où des équipes de moissonneurs sont éparpillées. La

tige des épis est tellement courte que les hommes doivent se baisser très fort, pour trancher les chaumes presque à ras de terre.

Ils redressent leurs maigres échines au bruit de notre cavalcade, et ils nous regardent passer. La serpe en forme de sistre isiaque reluit entre leurs mains. Ils ont aux poignets des brassards, et aux reins des espèces de tabliers de cuir qui les protègent contre les piqûres des barbes. Quelques-uns portent de grands chapeaux coniques, en pailles multicolores, comparables, pour la forme, aux pétases des vases grecs. Devant ces groupes de moissonneurs qui, d'un mouvement souple et gracieux, cueillent pour ainsi dire leurs petits bouquets d'épis, j'ai l'illusion d'assister à une scène très antique. En tout cas, je m'imagine que ni leurs gestes, ni leurs costumes n'ont dû changer beaucoup, depuis l'époque lointaine où, dans les champs de Cirta, les esclaves de Salluste coupaient les blés numides pour leur maître latin...

Les moissonneurs nous regardent, très intrigués : il est de fait que notre cortège est assez imposant pour des yeux arabes ! Nous venons de rejoindre le goujat, parti avant nous, avec mes bagages. Il est perché sur un fort mulet entre mon matelas roulé et mon lit de fer dont les pieds à roulettes menacent le ciel. En croupe derrière lui, se cramponne un adolescent guenilleux qu'il a emmené par pompe, et aussi pour le faire profiter de mes largesses. Dès qu'ils

m'aperçoivent, tous deux se mettent à gémir sur la longueur et la fatigue de la route. Les gros sous que leur jette El-Haoussine les apaisent jusqu'à nouvel ordre.

J'essaie vainement de lier conversation avec ce dernier. En homme qui a le sentiment de l'étiquette il s'obstine à rester en arrière, observant toujours un intervalle cérémonieux. Il tient à ce que les rangs soient gardés, comme dans l'escorte d'un personnage de marque. J'ouvre la marche, ainsi qu'il sied à ma qualité. Vingt pas plus loin, trotte El-Haoussine drapé dans le grand manteau bleu de cavalier indigène, — ce manteau, symbole de l'Empire et perpétuel épouvantail des douars; enfin, à une distance plus grande, arrive notre goujat qui dodeline du ventre sur son mulet, au milieu de tout l'appareil majestueux de mon campement. C'est dans ce bel ordre que nous défilons devant les moissonneurs éblouis.

La dignité d'El-Haoussine est parfaite. On sent qu'il représente l'autorité. Lorsqu'il se rapproche de moi pour une explication ou un renseignement, je le dévisage pendant qu'il cause. Il a tout à fait grand air avec son turban, son burnous à passe-poils rouges qui flotte relevé sur ses deux épaules, ses bottes écarlates toutes chamarrées de broderies en fils d'or. Les pieds chaussés à fond, dans les larges étriers de cuivre. les mollets collés aux flancs du

cheval, le torse légèrement incliné sur le pommeau de la haute selle arabe, il se laisse bercer à l'amble de sa monture, avec une grâce virile qui n'est point sans noblesse. Quand je fais un retour sur moi-même je suis humilié d'un tel voisinage; et, près de ce grand cavalier aux gestes élégants et sûrs, aux amples étoffes éclatantes, j'ai honte de ma tenue équestre, comme de mon costume européen, hélas! si complètement dénué de splendeur !...

Décidément, je renonce à l'entretien d'El-Haoussine, qui a repris sa place à vingt pas derrière moi; et, pour abréger l'ennui de la route, je lance ma bête au galop.

Les étendues fauves se succèdent, — d'une nudité et d'une platitude identiques. L'horizon, où roule une poussière dense, s'enfonce dans un lointain tellement inaccessible qu'à de certains moments il me semble que l'immobilité des choses me gagne, que le galop de mon cheval s'arrête et que je suis suspendu dans le vide. L'air est encore lourd à respirer, mais, par intermittence, il s'élève des coups de vent frais qui annoncent un retour offensif du mistral. Déjà le ciel est tout rouge du côté où le soleil se couche et de long nuages enflammés s'étirent sur les grands espaces clairs subitement balayés de leurs vapeurs.

Le crépuscule va tomber très vite. Tout un côté de la plaine ne reçoit plus qu'une lumière oblique.

Un peu à gauche de la piste, un renflement de terrain se couvre encore, à son sommet, d'une lueur vermeille. Il y a là toute une zone de couleurs légères, — de fraîches teintes d'aquarelles qui contrastent avec la dureté des tons environnants. J'y distingue des blancheurs de murailles, et tout autour une ligne mince de verdure, d'où émerge un rideau d'arbres très grêles qui se profilent sur un coin de ciel bleu.

El-Haoussine me crie que ce sont les bergeries du caïd et la maison cantonnière de l'Oued-Chellal.

* * *

Je rejoins un tronçon de route qui passe devant le petit groupe de bâtisses signalées par mon guide. Enfin nous voici à l'étape !

Lorsque je mets pied à terre, je suis immédiatement accueilli par le caïd entouré d'une dizaine d'individus qui lui font comme une cour. Il me touche la main, se baise l'index à la mode arabe, puis il me présente son fils, grand gaillard au nez fortement aquilin, aux grosses lèvres qui crèvent de sang et au teint gras de garçon boucher ; ensuite il me désigne son *kodja*, — lequel doit cumuler les fonctions de secrétaire et d'intendant, car il porte à sa ceinture un énorme trousseau de clefs à côté du mouchoir de soie rouge qui pend, par une corne, le long de sa *gandoura*.

On me conduit tout de suite à ce qu'on appelle « la maison de l'administration », — le local réservé aux fonctionnaires en tournée. C'est une simple cambuse éclairée d'une étroite fenêtre et défendue par une mauvaise couverture de tuiles. Le sol n'est même pas nivelé et l'on a dû caler la table avec des briques. Pourtant une cheminée grossièrement construite a été ménagée dans l'un des angles, — précaution utile en un pays où le froid des matins et des soirs égale presque l'ardeur diurne !

Tandis que je verse quelques gouttes d'absinthe dans le verre d'eau saumâtre qui m'est offert, El-Haoussine, très affairé et très important, m'interroge de la part du caïd : celui ne parle pas le français. Il voudrait savoir ce que je désire manger à souper.

— Le caïd demande combien il faut tuer de moutons pour toi ?

A cette proposition d'hécatombe, je me récrie bien fort. Je proteste que deux œufs à la coque et un peu de couscouss me suffiront. Ma phrase traduite par El-Haoussine fait rire le caïd, qui recommence à discuter avec mon guide.

— Alors tu n'auras qu'un seul mouton ! — reprend celui-ci, d'un air vexé.

— Je te dis que je ne veux pas de mouton !

Et, modestement, je répète mon menu :

— Deux œufs à la coque et un peu de couscouss !...

Je sais combien les touristes abusent de l'hospitalité indigène et je serais fâché de fournir à mon hôte un prétexte pour rançonner davantage sa tribu.

Mais on ne m'écoute pas : le « mouton » est obligatoire. Je devine même chez tous les assistants un mépris secret pour le piètre personnage que je dois être, puisque je me contente si petitement. On me dévisage en silence. Toute la séquelle du caïd a fait irruption dans la salle qui est pleine à ne plus pouvoir s'y retourner. Je suis gêné d'être seul à boire mon absinthe devant un public si nombreux et qui épie tous mes mouvements. Ma gêne se communique à mon entourage. Je sens d'ailleurs que cette corvée de réception, trop fréquente en pays d'administration civile et militaire, est un ennui pour eux tous...

Cependant le *kodja* s'agite. On entend cliqueter son trousseau de clefs. Il fait étendre des nattes, ouvrir des coffres dont on bouleverse le contenu. Le caïd lui-même, payant de sa personne, dirige le service, injurie les coquins en burnous qui s'arrachent des mains les objets.

Je profite de la bousculade pour m'échapper et reconnaître les alentours.

*
* *

Le soleil est tout à fait descendu derrière l'horizon. Le crépuscule est morne, sans un reflet, sans même la déprimante mélancolie des lieux complètement déserts. Une brise très âpre s'est mise à souffler : tout ce qui m'environne me paraît souffreteux et misérable.

Je longe un gourbi, où est installé un café maure, puis j'arrive à un large abreuvoir, qu'assiègent, en ce moment, des Arabes avec leurs chevaux. Je tends mes mains et j'approche ma bouche du goulot : l'eau est tiède, comme si elle sortait d'un conduit de plomb surchauffé, et le goût en est douçâtre jusqu'à la nausée.

A côté, il y a une mare vaseuse et frangée d'écume, où éclatent sans cesse des bulles d'air qui remontent du fond et où flottent de gros crapaud, pareils à des morceaux de bois pourris. Je recule, effrayé, en voyant d'énormes cailloux ronds qui se soulèvent à mon approche : ce sont des tortues. Elles grouillent tout au tour du bourbier et elles s'y précipitent lourdement, avec un bruit de pierres roulant dans un puits.

En avançant encore, je rencontre une rigole que borde une rangée de peupliers mal venus. Par derrière, quelques champs cultivés, des prés à l'herbe

rare qui font une ceinture verte à la bergerie ; puis plus rien, que des étendues en friches à perte de vue...

Quelle tristesse navrante ! Je me rappelle vaguement des lieux tout semblables où j'ai passé jadis, au temps de mon enfance. Il me semble que je suis dans un coin perdu de ma Lorraine natale, dans quelque bourgade de la Woëvre, pays de plaines grises et d'eaux stagnantes. Ces murs bas de la métairie, cette mare et cette rangée de peupliers, je les reconnais, pour avoir promené au milieu d'eux mes nostalgies d'adolescent épris de lumière et de couleur orientales. Seulement il n'y avait pas de tortues autour de la mare, mais des troupeaux d'oies qui, toutes ensemble, se mettaient à battre des ailes et poussaient une longue clameur lugubre dans la nuit tombante.

Je lève les yeux vers les profondeurs des steppes où l'ombre s'épaissit, et je frissonne d'angoisse devant le vide de ces espaces désolés, qu'emplit uniquement le fracas de la rafale prochaine, et qui fuient, sous le regard, vers des fantômes de montagnes si lointaines et si voilées de brume, qu'elles se confondent avec les nuées d'orage...

Mais un bruit de voix m'interrompt dans ma songerie. C'est celle du caïd flanqué d'un jeune homme à turban et d'El-Haoussine qui porte deux chaises, — les deux seules du local administratif. L'une de

ces chaises m'est destinée, l'autre est pour le caïd. On vient me tenir compagnie.

J'ai beau me défendre contre cet excès de politesse, ils ne veulent rien entendre : tels sont les devoirs de l'hospitalité ! On m'oblige à prendre ma chaise, le caïd s'installe sur la sienne, en face de moi, ainsi qu'il convient à sa dignité. El-Haoussine et le jeune homme au turban se couchent, à côté de nous, sur l'herbe maigre. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que mon hôte ne sait pas un mot de français : n'importe, il est persuadé qu'il me *doit* son entretien, et il a recours aux bons offices de mon guide qui, dans son langage de vieux turco, essaie de me traduire ses questions.

Je devine que le caïd est inquiet, qu'il tâche de savoir le but de mon voyage, qu'il me soupçonne d'espionnage ou d'inquisition officielle. Lorsque je lui déclare en riant que je n'ai pas d'autre objectif que de voir et d'admirer son pays, il accueille ma réponse avec une défiance mal déguisée. Alors, pour le flatter, je loue les cultures médiocres qui avoisinent sa bergerie : c'est bien pis ! Il prend fort mal mes éloges. Il se plaint de la mauvaise qualité des terres, de la disette en perspective, de l'insuffisance habituelle des récoltes. Enfin ce sont les jérémiades d'un fermier normand devant son propriétaire.

Là dessus, le jeune homme au turban juge à propos d'intervenir :

— Nous sommes bien pauvres, Monsieur !... Et c'est partout la même chose !

Il s'est exprimé dans un français si correct et avec une telle pureté d'accent, que je me retourne vers lui, tout étonné, tandis qu'El-Haoussine, faisant chorus, s'empresse d'ajouter :

— C'est vrai ce qu'il a dit, le jeune homme ! L'Arabe il est bien *meskine*[1] !

Je considère attentivement le « jeune homme » : il est mis avec un certain luxe ; il a les mains blanches et soignées, les ongles teints de henné. Sa physionomie est avenante : des yeux bleus très doux, une jolie barbe blonde. Lorsque je lui demande pourquoi il n'a pas parlé plus tôt, connaissant si bien notre langue, il prétexte, en rougissant, qu'il n'a pas osé. « Il a appris le français à l'école primaire de Bou-Saâda, où il est né ; son père est un ami du caïd. C'est ainsi que, lui, le fils, il est venu passer quelque temps à l'Oued-Chellal, — uniquement pour se distraire et prendre l'air de la campagne... »

Ces explications, un peu embarrassées, trahissent je ne sais quoi de suspect, et je finis par supposer que ce grand garçon, si timide d'apparence et qui parle si bien le français, doit rendre au caïd plus d'un service occulte, dans ses démêlés avec l'administration. Je me souviens des griefs souvent formulés

[1] *Meskine*, misérable.

devant moi par les fonctionnaires algériens contre ces produits des écoles indigènes qui ne savent, — disent-ils, — qu'exciter contre nous leurs compatriotes, fomenter un esprit de révolte, créer des difficultés perpétuelles.

Je tente vainement d'interroger celui-ci : il se répand en phrases molles et fuyantes qui ne m'apprennent rien du tout. A voir ses façons patelines et, si je puis dire, « cléricales » — tellement l'empreinte religieuse est la même en tout pays! — l'idée me vient subitement que peut-être il est affilié à quelque confrérie secrète, et je lui demande insidieusement s'il n'a point étudié dans une *médersa*. — « Non ! il n'a jamais quitté Bou-Saâda, si ce n'est une fois, pour aller à Sétif! » — Alors je l'entreprends sur la *zaouïa* d'El-Hamel, — établissement célèbre dans toute la région. Je lui parle de la fameuse maraboute, Lella Zineb, qui dirige cette école de théologie et qui est comme l'abbesse de cette communauté musulmane. Le « jeune homme » n'a vu qu'une seule fois Lella Zineb. « Elle est toute petite, un peu voûtée par l'âge, elle a, — me dit-il, — les mains fines comme de petites cafetières d'argent. » C'est tout ce que je puis tirer de lui. L'air grave et candide, il caresse sa belle barbe blonde avec une douceur de gestes toute pharisaïque. Chaque fois que mes yeux rencontrent les siens, il soutient un instant mon regard, et aussitôt ses pau-

pières s'abaissent et battent mollement, ses prunelles se dérobent sous les longs cils d'or. Et je lis clairement la pensée hostile qui se cache derrière ce front incliné, l'obstination invincible qui perce à travers les attitudes soumises et les paroles mielleuses : « Tu ne sauras rien de moi ! » — C'est le silence obstiné, la dissimulation impénétrable dont l'Arabe enveloppe sa haine et son mépris de l'envahisseur.

Nous nous taisons. Nous sentons trop que nous n'avons rien à nous dire. D'ailleurs l'obscurité est presque complète. Je distingue à peine les blanches silhouettes de mes compagnons. De temps en temps, de grands souffles d'air froid font un bruissement lamentable dans les petites feuilles dures des peupliers. Je grelotte et je demande à rentrer dans la cambuse.

On se lève immédiatement, comme si mon désir était un ordre. El-Haoussine, derrière nous, porte les chaises.

Nous longeons la mare ténébreuse. Au bruit de nos pas, les tortues surprises se précipitent dans l'eau trouble, où la chute des lourdes carapaces sonne encore une fois comme une grêle de pierres roulant au fond d'un puits...

* * *

Un terrible brouhaha remplit la « chambre de l'administration ». Ils sont au moins une douzaine d'individus occupés à mettre ma table. Bientôt la confusion devient telle que je suis obligé de sortir de nouveau, pour échapper au vacarme et à la cohue.

Instantanément, le vent du Nord s'est déchaîné dans toute sa violence. Soulevées par la tempête, des averses de cailloux aux arêtes tranchantes me cinglent les oreilles. J'entends au fond de la nuit des hurlements démoniaques qui s'évanouissent dans la rumeur exaspérée de l'ouragan, pour renaître durant les pauses très brèves. Les poivriers qui bordent le fossé de la route se courbent et se redressent sur le fond clair du ciel, avec des sifflements de rage, des fureurs et des soubresauts de révolte, des aplatissements soudains et des échevellements de panique. Une grande lueur intermittente, pareille à celle d'un éclair, illumine le sol tout autour de moi.

Je me retourne. Un brasier est allumé à l'angle de la bergerie. La flamme couchée par le vent rejaillit tout à coup. Une pluie d'étincelles crépite. J'aperçois, dans la lueur rougeoyante, une bande de grands diables qui gesticulent et qui poussent des cris. L'un d'eux brandit une longue perche au-dessus des

charbons. Les autres sont accroupis en cercle ; et les étoffes de leurs burnous agitées par la rafale s'envolent et retombent silencieusement comme les ailes de gigantesques chauves-souris. Transis par le mistral glacé, ils se réchauffent en regardant rôtir le mouton destiné au festin. Les prunelles luisent au fond des orbites creusés, les nez aquilins se recourbent sur les lèvres contractées par une grimace cruelle que déforme encore le jeu incessant des ombres et des lueurs brusques ; et, du trou noir des bouches, sortent ces hurlements démoniaques qui m'effrayaient tout à l'heure.

Je les examine un instant, la poitrine dilatée à se rompre par la respiration de la tempête. La flamme du brasier s'avive et s'élance en un jet d'incendie, les burnous tourbillonnent. Puis subitement tout s'éteint ; les tisons pétillent et fument dans le noir. Je chancelle, écrasé sous les masses d'air qui roulent ; et une détresse inexprimable m'envahit, à me sentir emporté par la force invisible du vent, perdu dans la nuit de ce désert sinistre, où l'ouragan mugit et se lamente avec l'accent d'une plainte surhumaine !

* * *

Lorsque, chassé par le mistral, je me décide enfin à venir me réfugier dans la cambuse, je trouve la table mise.

On a étendu des nattes par terre. La table est recouverte d'une nappe russe à bordure rouge qui a dû servir un nombre incalculable de fois, car elle est toute graisseuse et maculée de vin. Il s'y étale des assiettes en faïence à fleurs, des cuillers et des fourchettes de ruolz, des verres à pied ; il y a même, outre la salière, un petit moulin à poivre dont le nickel resplendit : le tout dans un assez beau désordre. Les serviteurs se pressent contre la table pour contempler de plus près ces merveilles. Mais, ce qui excite surtout l'étonnement, ce sont les bouteilles d'eaux minérales que l'administrateur de M'Sila m'a données. Ces liquides mystérieux intriguent la curiosité publique. Quand El-Haoussine, interrogé, en révèle le contenu, on sourit finement, comme à une plaisanterie. On ne peut pas croire qu'il faille tant de précautions pour l'estomac d'un *roumi !*

Enfin le caïd s'installe en face de moi. Ses gens, repoussés assez brutalement par lui, se décident à s'accroupir sur les nattes autour de nous. Le « jeune homme » blond est au milieu d'eux avec le fils du caïd. Quant au kodja, tout pénétré de l'importance de ses fonctions, il ne cesse d'aller et venir en remuant son trousseau de clefs et en se mouchant avec ostentation dans le carré de soie rouge qui pend à sa ceinture.

Dehors, le vent continue à faire rage ; à travers le

grésillement des cailloux qui rebondissent sur le toit, il arrive un bruit de dispute. On heurte la porte violemment : ce sont des affamés qui veulent forcer l'entrée. Le caïd, en colère, se met à crier des menaces contre eux. Le kodja, très émotionné, entre-bâille la porte, il lance une bordée d'injures, puis il reclaque la porte au nez des misérables et il donne un tour de clé à la serrure. Le vacarme ne se calme point. Ceux du dehors persistent à taper contre la porte, en vociférant de plus belle. Ceux du dedans répondent par des clameurs effroyables. Cela devient tout à fait sublime. Finalement, le caïd se lève et, derrière la porte close, il profère de telles menaces que, peu à peu, le charivari s'apaise. Il tend l'oreille un instant, tire une dernière injure du fond de sa gorge rauque, et, le silence s'étant rétabli, il revient s'asseoir avec sérénité.

Grâce à cette démonstration autoritaire, nous pouvons dîner à peu près tranquillement.

Le repas est presque somptueux : une soupe au beurre, tellement épaissie de vermicelle que la cuiller y tient debout, — des œufs frais, des galettes feuilletées dont la croûte légère se brise au contact des doigts, — un plat de couscouss arrosé d'une sauce délicatement parfumée. Cette sauce est une pure merveille culinaire, où il entre, avec toute sorte d'épices, des herbes aromatiques dont les femmes arabes se transmettent le secret. La chose

exquise que cette sauce de couscouss ! C'est un mélange de parfums arides, de saveurs rafraîchissantes et âpres, où mon imagination s'amuse à retrouver tous les violents contrastes du sol africain !

Je tente sans succès de faire accepter un peu de vin au caïd. Il s'en tient rigoureusement à la prohibition du prophète. D'ailleurs son médecin l'a mis au régime du lait de chamelle. Il en a, près de lui, toute une pleine bouteille dont il se verse continuellement et qu'il m'offre à son tour de partager avec moi. Notre conversation se fait par signes, puisque nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre. Autour de nous, les individus accroupis contemplent tous nos gestes dans un silence religieux...

Soudain le tintamarre recommence à la porte. Un appel guttural domine toutes les vociférations : le kodja se précipite, tourne la clé dans la serrure et un grand coquin d'Arabe, au profil mince et coupant comme une lame de sabre, se rue dans la cambuse, en brandissant au bout d'une longue fourche le « mouton » rôti et en criant à pleins poumons :

— Bonsoir la compagnie !

C'est un véritable coup de théâtre. Un souffle de tempête s'engouffre par l'ouverture de la porte qui bat furieusement contre le mur. La nappe se soulève, la flamme de la lampe plonge au fond du verre,

comme si elle allait s'éteindre. Sur le seuil, les affamés se bousculent, prêts à une nouvelle invasion. Il faut qu'El-Haoussine, aidé du kodja, les refoule dans la cour, avec force gourmades et des clameurs frénétiques, tandis que l'Arabe à profil de sabre désembroche le « mouton » et le fait glisser doucement dans un grand plat d'étain.

Sitôt l'opération terminée, on expulse lestement le coquin, on pousse la porte sur ses talons et on redonne un tour de clé à la serrure. Alors le caïd installe gravement le plat devant lui, puis, ayant tiré un petit couteau triangulaire d'une trousse en cuir rouge qui est attachée à sa ceinture, il se met à trancher dans les viandes avec une majesté pontificale. Un superbe manteau de drap couleur café au lait et tout galonné de soie bleue lui bride fortement les épaules, de sorte qu'il est un peu gêné pour découper, comme un prêtre engainé dans sa chape pesante, pour manœuvrer l'ostensoir des bénédictions. Cependant je n'ai jamais vu dépecer un morceau avec une adresse et une dignité plus parfaites. D'un léger coup de poignet, il fait tomber, l'une après l'autre, les côtelettes du mouton ; il en choisit deux des plus succulentes et des plus grasses et il me les tend au bout de son doigt, après quoi il se sert lui-même.

Il plante ses dents dans la noix de la côtelette, arrache la chair savoureuse, suce les peaux qui pen-

dillent et incontinent il passe l'os à demi-rongé à un pauvre idiot qui est assis par terre, à côté de lui, et qui guette tous ses mouvements avec un œil humide de convoitise et des flagorneries de bon chien assistant au repas du maître.

El-Haoussine, la serviette sous le bras, — telle une ordonnance bien stylée, — se tient derrière moi et débarrasse mon assiette. Je remarque son attitude diplomatique. Vis-à-vis des autres, il dissimule à peine son mépris pour moi sous des formes obséquieuses; et quand il sent que je l'observe, il affecte à l'égard de ses coreligionnaires et du caïd lui-même toute la raideur administrative d'un homme qui appartient au *beylick*.

Les autres, accroupis sur les nattes, nous regardent sans mot dire, comme ravis en admiration par la splendeur du festin. Et je devine chez ces hommes primitifs quelque chose qui ressemble beaucoup à de la vénération religieuse, — un sentiment très antique qui a complètement disparu chez nous : l'humble bonheur de s'associer à la joie des puissants !....

Je grignote une dernière galette feuilletée, tandis qu'El-Haoussine dépose les reliefs du mouton au milieu des accroupis. Ils se jettent sur le plat, se disputent les morceaux, finissent par en venir aux mains. C'est une mêlée générale, accompagnée de hurlements, de grognements de colère, de malédictions

et d'injures. Le caïd, impassible, ne paraît ni voir ni entendre. Cependant son fils et le kodja s'évertuent à calmer les fureurs. Dédaigneux de se mêler à la rixe, le jeune homme blond, toujours très digne sous ses voiles, me lance des clins d'yeux d'intelligence : il se souvient de son éducation française et il a l'air de me demander pardon pour ces malappris.

Subitement l'effervescence s'arrête. Chacun étant loti d'un os, il ne songe plus qu'à le ronger ; — et tous ces gens qui dévorent par terre font un bruit de chenil, à l'heure de la pâtée.

On heurte encore à la porte : c'est le kaouadji qui apporte le café sur un plateau de cuivre. Il entre sans encombre, les affamés qui assiégeaient le seuil sont partis, ayant perdu patience sans doute.

Mon hôte tient à me servir lui-même mon café. Il dose le sucre, puis il verse minutieusement, dans une petite tasse dorée, le contenu d'une cafetière en métal anglais, de façon à entraîner le moins de marc possible. Je regarde le caïd dans ces fonctions domestiques qui jurent un peu avec son masque de vieux forban, son grand nez de vautour, son haut turban rejeté en arrière du front, comme un diadème, son burnous chamarré et galonné de soie. Je m'émerveille de ce mélange de pompe et de familiarité.

Pour moi qui arrive de France et sur qui vient de peser, durant tout un hiver, la platitude déprimante

des mœurs occidentales, c'est une joie de me retrouver en compagnie d'êtres pompeux. J'estime la pompe, dans le costume et dans les attitudes, à l'égal de la poésie. C'est, à mon sens, presque toute la poésie de la vie ordinaire. Accomplir un acte pompeux, c'est figurer symboliquement la valeur qu'on s'attribue à de certaines minutes exceptionnelles; c'est faire se toucher un instant la Poésie et la Vie; c'est, durant une exaltation passagère, se proclamer supérieur à soi-même et aux autres, et, si je l'ose dire, participer à la gloire du monde. J'en veux au bas matérialisme de notre temps, à nos idées égalitaires, non pas seulement de ravaler l'individu à des préoccupations médiocres, mais de tuer dans le peuple et chez tous les êtres instinctifs la faculté qu'ils ont de se hausser parfois jusqu'à la poésie et de la réaliser en eux, ne fût-ce que par la couleur ou la coupe d'un costume, la solennité d'une formule ou d'un geste...

Combien, à cet égard, nous avons déchu, en comparaison des Orientaux ! Parmi nos souverains d'Europe, il n'y a plus que l'empereur Guillaume II qui se soucie de la pompe extérieure, — et encore avec quelle désagréable manie de cabotinage ! Seule, l'Église catholique, grâce à ses cérémonies et aux ornements de son culte, continue à entretenir parmi nous le sentiment de la pompe. Quant à moi, la notion ne m'en a guère été fournie, en dehors des

milieux arabes, que par quelques prêtres, des rouliers espagnols, des paysans de Valence ou de Séville...

J'oublie le savoureux café maure qui refroidit au fond de ma tasse, pour épier d'un œil complaisant les hommes élégants et rudes qui mangent et qui s'agitent autour de nous. Ils se doutent certainement de ma sympathie, car voici qu'ils essaient maintenant de lier conversation avec moi. Je suis tout fier de les avoir apprivoisés petit à petit et de finir par leur inspirer quelque confiance.

Le caïd surtout redouble de politesses et de prévenances, me pose des questions, avec une curiosité enfantine. C'est le « jeune homme » blond qui sert d'interprète. Nous parlons de Paris, des principales villes de France, de l'industrie, des inventions nouvelles, mais surtout du métropolitain, « le chemin de fer qui marche tout le temps sous la terre ». Cette merveille le passionne. Un cavalier du douar, qui, lors de la récente visite de Nicolas II, a fait partie de l'escorte officielle, leur a conté sur ce chemin de fer des choses surprenantes. Je confirme les dires du cavalier. Alors c'est, par toute la chambrée, des exclamations, des onomatopées singulières, où il y a tout ensemble de la moquerie et de la stupeur.

Mais El-Haoussine, jaloux de briller devant les autres, interrompt la conversation pour me deman-

der si je connais « le Brisedent public » : c'est ainsi que, dans son français de turco, il appelle le Président de la République. Là-dessus, le caïd commence à gémir. Il regrette « l'Emberour ». Les temps sont bien changés ! Autrefois, quand « l'Emberour » venait en Afrique, il offrait des présents aux chefs arabes. Aujourd'hui, hélas ! ce sont les chefs qui se cotisent, pour offrir un cadeau au « Brisedent public ! »

Tout en se lamentant, en se plaignant sans cesse de sa pauvreté, le vieux pirate me verse du thé dans un grand verre à pied. Le kaouadji vient d'en apporter une théière fumante. El-Haoussine ramasse vivement les petites tasses dorées qu'il empile sur le plateau de cuivre. Après une courte pause, l'entretien repart sur ce terrible « Brisedent » qui traverse en ce moment toute l'Algérie, au bruit du canon et dans tout l'éblouissement des fantasias. On est avide de détails, et, avec cette admirable patience des Arabes habitués aux récits des conteurs dans les cafés maures, ils m'écouteraient volontiers jusqu'à l'aube.

Cependant je suis recru de fatigue et je tombe de sommeil. Vers onze heures, je me décide à les mettre à la porte, autrement ils ne bougeraient pas. Après avoir échangé avec moi des saluts cérémonieux, le caïd se retire suivi de ses gens : ils vont faire plus d'une lieue pour regagner leur tente.

On a dressé mon lit dans un coin de la cambuse, sous une étroite meurtrière qui laisse passer des souffles glacés. Je me couche à demi vêtu. El-Haoussine, enveloppé de son burnous, s'allonge tout simplement sur les nattes, la tête appuyée contre sa selle, qui lui sert d'oreiller.

Au dehors, la tempête est dans toute sa fureur. Les tuiles bougent sur le toit. Des rafales, par instant, s'abattent sur la frêle masure, avec des grondements prolongés de trains en marche. Grelottant derrière mon abri de pierres sèches, les oreilles brisées par le fracas continuel de cette force sauvage qui accourt, en hurlant, des profondeurs de l'espace, j'ai la sensation d'être en mer, un soir de gros temps, lorsque, derrière la cloison mince de la cabine, dans le branle-bas de la bourrasque, on perçoit les frôlements tout proches, puis les heurts et les coups de bélier des grandes eaux qui s'écrasent sur la coque du navire...

V

L'EXALTATION DE LA LUMIÈRE

Après quelques heures d'un mauvais sommeil, je me réveille au petit jour. El-Haoussine, qui a déjà roulé sa couverture, est en train d'épousseter nos deux selles.

Je cours me tremper la tête sous le goulot de l'abreuvoir. A côté de moi, des chevaux, des vaches, des moutons piétinent tout autour des auges. Je prolonge le délice de l'ablution matinale, et, tout en m'essuyant la figure, je laisse errer mes yeux vers les lointains de la plaine. Le vent, qui diminue, souffle encore avec vigueur. L'atmosphère est débarrassée de ses brumes. D'un jaune boueux, sans végétation apparente, unie comme une aire à battre le blé, l'immense étendue désertique se déroule jusqu'à la ligne grisâtre des montagnes. Bien que les plans soient découpés avec une précision géométrique, le paysage a quelque chose d'infini et d'écrasant. Et j'éprouve une véritable inquiétude à l'idée du départ tout proche, une tristesse particulière que je ne ressens jamais en pays civilisé. C'est une sorte de

découragement devant l'inutilité de tout effort, — le sentiment confus d'une agitation sans but à travers le vide illimité !...

Dans la cour, où nos bêtes harnachées nous attendent, je retrouve le caïd, avec la même suite que la veille. Nous prenons ensemble le café des adieux sur la table de la cambuse, — et, après un grand nombre de saluts et de compliments, nous nous séparons, je crois, assez satisfaits l'un de l'autre.

Alors commence une chevauchée morne.

Durant plusieurs lieues, nous suivons les fils du télégraphe, jusqu'au bordj militaire de Baniou. La piste est tellement envahie de blocs de pierre, tellement hérissée de touffes d'alfa, qu'il est impossible de trotter. Nous allons au pas presque continuellement, dans le vent glacial qui nous coupe la figure.

Ces steppes incolores sont d'une monotonie si navrante que l'ennui me gagne. Je m'abandonne à des réflexions chagrines et je m'avoue honteusement une déception secrète. Bien que je sois parti sans autre ambition que de vivre au grand air, ce Hodna me désenchante tout à fait, et je m'afflige de lui voir un aspect si ingrat...

Maintenant le mistral est complètement tombé. Le soleil monte. Une chaleur accablante pèse bientôt dans l'air. Mes lèvres se gercent, et, lorsque je les humecte avec ma langue, je perçois un petit goût salé. Il me vient, à la longue, une soif intolérable.

El-Haoussine, découvrant à droite de la piste une masure en ruine, m'entraîne derrière lui, en me criant que c'est un café maure et que nous y trouverons sûrement à boire.

A notre approche, un grand chien slougui, les deux pattes de devant appuyées sur le rebord d'un mur à demi écroulé, se met à pousser des aboiements furieux, puis tout à coup il bondit, s'acharne après les jambes de nos chevaux. Mon cavalier, ayant mis pied à terre, le lapide à coups de gros cailloux qu'il ramasse entre les touffes d'alfa. La bête se sauve derrière le mur, mais ses grognements nous menacent toujours, tandis que nous pénétrons dans la masure.

C'est une désolation. Le toit est complètement effondré, le sol jonché de détritus de paille et de morceaux de bois carbonisés. Les nomades ont dû passer par là et mettre le feu au logis. Peut-être ont-ils tué le propriétaire par-dessus le marché. En tout cas, le café maure n'existe plus. Nous ne rencontrons là qu'un vieil homme et une vieille femme, accroupis autour d'un foyer, d'où sort une fumée âcre, et qui se lèvent craintivement en nous voyant entrer.

La femme m'apporte un peu d'eau saumâtre dans une casserole cabossée et toute rongée de rouille, dont le contenu s'échappe goutte à goutte. Elle me la tend d'un geste peureux, — et mes yeux tombent

sur sa main, — une pauvre main simiesque, toute plissée de rides, à la peau presque noire, aux ongles teints de henné et qui ressemblent à des griffes. La misérable n'a pour vêtement qu'une chemise de toile sans manches, serrée autour des reins par une corde. Le vieux, qui se tient debout à côté d'elle, est couvert d'une espèce de burnous, fait de loques grossièrement cousues, de chiffons de toute couleur et de toute provenance, et si ravaudé, si alourdi de rapiéçages qu'on dirait des feuilles de fer-blanc juxtaposées. Je n'ai jamais vu plus lamentable et plus extravagante guenille.

Avant de partir, j'essaie de glisser quelques sous dans la main de la vieille. Elle refuse, elle se recule épouvantée. Il faut qu'El-Haoussine se fâche et prenne sa grosse voix pour la décider à accepter la monnaie de l'hôte. Alors le vieux balbutie un remerciement, il lève vers moi un regard timide ; et voici que, tout à coup, je distingue dans ces pauvres yeux aux paupières saignantes, une flamme d'une douceur et d'une noblesse singulières. Cet être sordide a une âme. Elle l'illumine d'un tel éclat que j'en oublie ses haillons... Quelle différence entre cette tête de barbare et celles de nos paysans ou des ouvriers de nos grandes villes ! C'est un visage purifié par la contemplation. J'ai devant moi un homme qui, chaque jour, se prosterne trois fois et dit les cinq prières du Prophète, en inclinant son front vers l'Orient ! Hélas !

chez nous, cette beauté toute spirituelle du regard n'est plus dans les yeux des simples !

* * *

Poursuivis par le slougui qui recommence ses aboiements féroces, nous revenons sur la mauvaise piste sillonnée d'ornières profondes, coupée de blocs de pierre aussi hauts que des bornes. Rien ne bouge, l'air est d'un calme absolu. La chaleur monte toujours.

Soudain, le son aigre d'une flûte s'élève dans un grondement de tambour. Mon cheval fait un violent écart. Un Arabe et une femme en costume de danseuse viennent de surgir derrière un pistachier. A cause du manteau bleu de mon cavalier, ils me croient un personnage officiel et ils se livrent en mon honneur à un vacarme infernal. L'homme souffle à pleins poumons dans la dure *raïta* doublée de cuivre, et les poings de la femme roulent sur la peau du tambour qui rend un ronflement continu. El-Haoussine est obligé de les faire taire en leur lançant des injures et des gros sous.

Ils sont à l'avant-garde d'une caravane, dont j'aperçois, très loin, les premiers chameaux. Des étoffes rouges se balancent autour des *guitouns*[1] qui

[1] *Guitoun*, tente qui surmonte les cacolets des chameaux.

tanguent, sur le dos des bêtes, avec des mouvements de nacelles. Ces animaux en marche et qui viennent de si loin, c'est pour moi le symbole du désert tout entier... Le Désert ! A cette idée, mille sensations oubliées et lointaines s'évoquent dans ma mémoire. Je suis reconquis par mes instincts de nomade, envahi par la poésie sauvage de cette terre. Je sors de ma somnolence, et je regarde autour de moi.

Il est neuf heures. Le soleil pèse sur ma nuque comme une barre de fer. Tout l'espace est plein d'une accablante magnificence. La lumière déborde, les couleurs s'avivent et s'exaltent. Transporté par la splendeur unique du spectacle, je sens que c'est *pour cela* que je suis venu. A l'infini, la plaine flamboie sous un ruissellement d'or. Les moindres objets en sont nimbés. Les cailloux de la piste rutilent comme des pavés d'or. Je regarde avidement, je m'emplis les yeux, je ne songe plus aux fatigues, aux déceptions de toute sorte : la récompense les surpasse tellement !

En face, les monts des Ouleds-Naïls, à gauche les monts du Zab, à droite les derniers contreforts du Djebel-Amour se dressent comme des parois de cristal bleu. A leurs pieds, l'étendue est toute rose, — d'un rose qui se dégrade en une infinité de nuances ou qui s'embrase jusqu'aux tons les plus ardents, — depuis ce rose détrempé de blanc, ce rose aérien et, pour ainsi dire céleste, ce rose de nuée qui flotte

dans les ciels du Tiepolo, jusqu'à ces roses blonds, ces roses roux dont s'obombrent les duvets des chairs féminines, ces rougeurs de braise dont s'allument les visages fardés et comme incendiés de désir, dans les toiles mythologiques de Boucher. Cette opulence, cette joie des couleurs est un délice pour l'œil. La volupté en est si intense et si délicate que mes yeux eux-mêmes me semblent devenus des choses précieuses.

Je suis dans un monde de chimères où les formes inépuisables s'écroulent à peine ébauchées, un paradis plein d'enchantements et de miracles, tel qu'on se figure les fabuleuses contrées édéniques. Maintenant on dirait la mer, — une mer calme où se déroulent de longs courants lilas et mauves. Les montagnes se soulèvent comme des vagues, elles tremblent dans la mobilité continuelle des reflets. Des spires laiteuses serpentent aux flancs des roches, coulées de gemmes fondues qui se déversent dans des lacs illusoires. La courbe du ciel s'élance en une coupole de turquoise et d'opale tellement éblouissante que, même à travers les paupières closes, le rayonnement en est douloureux. Vers l'Est, des gris lumineux s'étendent, — et ce sont des entassements d'architectures babyloniennes, de hauts palais de perles qui se détachent sur une gloire orangée et violet sombre. Tout brûle, tout ondule et bouge, dans le furieux mouvement vibratoire de la chaleur.

Des mirages se lèvent. Au fond de l'espace, j'aperçois très nettement une ville blanche sous des palmes, et, soupçonnant que c'est Bou-Saâda, je cours interroger El-Haoussine.

Il est très loin en avant. Les pieds de mon cheval s'enfoncent dans le sable. De tous les côtés, les sables s'étalent, étouffant les derniers brins d'herbes. C'est un sable fin, moelleux comme celui d'une plage, et tout resplendissant de mica. Il est difficile de trotter sur ce terrain mouvant et il est encore plus insupportable d'aller au pas, avec cette brûlure perpétuelle de l'air qui vous aiguillonne. Voyant mon cavalier mettre son cheval au galop, j'éperonne le mien et je le lance pendant les douze kilomètres que dure cette traversée des sables. Cela devient du vertige. La plaine entière ondule, les roches se volatilisent et, dans cette vibration torride de l'atmosphère, parmi ces grandes ondes de lumière et de chaleur que se renvoient les montagnes et les étendues sablonneuses, j'étouffe et je défaille, comme si je marchais entre des bûchers en flammes.....

Les pays roses se rapprochent tellement que, — semble-t-il, — je vais toucher avec la main leurs collines en forme de carènes renversées. Je précipite ma course, ayant le poids du soleil sur la nuque, les yeux brûlés par la réverbération des sables qui miroitent immensément à la façon d'une lagune recouverte d'une croûte de sel. Le sol est si parfaite-

ment lisse qu'on y voit inscrites, comme avec le doigt, les empreintes laissées par les sabots des chevaux, les pieds fourchés des moutons, ou les spirales rampantes des cérastes. De loin en loin surgissent des tas d'ossements que les rouliers du Sud appellent en leur langage « des poulaillers » : ce sont des squelettes de chameaux dont les côtes formant claire-voie ressemblent aux barreaux d'une cage vide.

J'excite encore ma monture, emporté par une sorte de délire de l'espace et de la vitesse, et tellement assommé par la chaleur que je perds à peu près toute conscience de ce qui m'entoure. Enfin, je rejoins El-Haoussine à la lisière des sables, dans un bas-fond caillouteux... La ville blanche et les palmiers ont disparu à l'horizon. Les monts des Ouleds-Naÿls ont l'air toujours plus inaccessibles. Je ne vois devant nous que des monticules jaunes qui barrent complètement la vue. Pourtant, si j'en crois mon guide, nous sommes tout près de Bou-Saâda, mais on ne l'aperçoit pas encore, à cause des accidents du terrain.

Tout à coup, derrière une éminence, au sommet d'un mamelon grisâtre, émerge une citadelle dominée par une tour à horloge qui, à distance, prend l'aspect imposant d'un vieux palais florentin. Aussitôt El-Haoussine me crie, le doigt tendu vers le fort :

— C'est là qu'il demeure M'si le commandant s'périor !...

Rien ne saurait rendre l'intonation respectueuse avec laquelle il a prononcé ces mots : « M'si le commandant s'périor !... »

Dans le flux de ses explications, je comprends sans trop de peine que cette bâtisse militaire surplombe la ville indigène qui ne se découvre toujours pas.

Nous franchissons les dernières ondulations des sables : un couloir s'élargit, en manière de vallon arrosé par un oued et couvert de la végétation brillante des oasis. Comme nous prenons Bou-Saâda de flanc, nous ne pouvons embrasser l'amphithéâtre que forment les maisons. Cependant, nous voici à l'entrée de la ville, voici les murs en terre sèche qui enclosent les jardins. Nous sommes obligés de mettre pied à terre et d'entraîner nos chevaux par la bride pour traverser l'oued : car ils s'épouvantent et renâclent à la vue de cette grande surface claire dont le resplendissement les aveugle.

De l'autre côté de l'oued, nous nous engageons sur une piste qui longe les murs des jardins. Entre les verdures étagées, apparaissent les cubes boueux de la ville saharienne. Mais pas un être vivant ne se montre, si loin que fouille le regard. Rien ! Pas une clameur, pas une fuite de lézard entre les pierres, pas un cri d'oiseau ou un froissement d'ailes dans les branches ! Cette ville semble plus déserte et plus morte que le désert lui-même.

Il est midi. Le ciel se creuse au-dessus de nos têtes,

comme un gouffre blanc, d'où sort une haleine de fournaise. Sur ce fond embrasé, — telle une ligne de cyprès sur un mur de marbre, — se détache la végétation énorme et confuse de l'oasis, qui, — pour mes yeux habitués à la stérilité des steppes, — prend un aspect féerique de paradis terrestre. Les arbres fruitiers qui pullulent à l'abri des palmes, plient écrasés par la surabondance de la récolte. Les amandes, les abricots, les figues, les prunes, les grenades éclatent, dans les découpures des feuilles, comme de lourds joyaux barbares. Çà et là, les fûts des palmiers se dressent, pareils à des colonnes d'airain sous les guirlandes d'un péristyle. L'étrange paysage semble sculpté dans un métal éblouissant et dur. Aucun souffle n'en dérange l'immobilité. L'oued lui-même qui répand sa nappe liquide parmi les cailloux et les lauriers-roses a l'apparence vitrifiée d'une glace de cristal. L'heure est écrasante de splendeur. Dans l'air en feu plane on ne sait quel mystère. Ce lieu magnifique et morne, où tout reluit, où rien ne paraît vivre, on dirait qu'il se contracte, se recueille et se tait, dans l'épouvante d'un maître effrayant qui va venir !

Le sable s'éboule sous les pieds de nos chevaux, les murs de terre sèche se fendillent et s'effritent par la véhémence du soleil. L'atmosphère est si lourde qu'on la croirait imprégnée d'une cendre diaphane et corrosive qui s'insinue par tous les pores. Au milieu

de cette aridité implacable, de ce silence des choses qui pèse encore plus que l'accablement de midi, devant cette exubérance des verdures et des fruits, inertes comme des métaux ou des pendeloques de jade, de topaze et d'agate, sous les murs de cet enclos plein d'une ombre brûlante, et qui repose en un sommeil d'éternité, ma tête surchauffée s'hallucine et s'égare : je m'imagine entrer dans le Jardin de la Mort...

VI

LES GRENOUILLES DE BOU-SAADA

Nous pénétrâmes dans Bou-Saâda par une avenue plantée de petits arbres épineux, à la verdure malade et poussiéreuse. L'alignement des arbres et des maisons révèle tout de suite la présence du Génie militaire : ce pays sauvage a reçu l'empreinte de l'administration.

Les bâtisses très basses, perçées de rares ouvertures, aux murs blanchis à la chaux, renvoient des reflets tellement intenses qu'il faut fermer les yeux. La route elle-même est incandescente. On marche en aveugles dans cet enfer de blancheurs.

Le silence et la solitude sont aussi complets qu'aux bords de l'oued. Cependant deux enfants accroupis sur le seuil d'une écurie se lèvent paresseusement à notre approche. Ils interpellent El-Haoussine, lui demandent qui je suis. El-Haoussine, les repoussant du geste, répond négligemment :

— C'est un kodja[1] !

[1] *Kodja* : écrivain.

Sans doute, ce titre de « kodja » n'a aucun lustre pour eux, car ils me dévisagent à peine et ils vont se rasseoir à la même place, sans même me demander l'aumône : ce qui me paraît le comble du mépris.

A mesure que nous avançons vers le centre, l'animation grandit. Le fusil en bandoulière, un cavalier passe, légèrement courbé sur le pommeau de la selle. Des silhouettes de femmes se faufilent dans les ruelles voûtées. Sur la place du marché, il y a toute une foule mouvante, une mêlée de burnous et de chéchias.

La place, irrégulièrement découpée, est bordée de masures arabes et de maisons européennes à un seul étage et formant arcades. A l'extrémité, des plantations d'arbres escaladent une rampe assez forte, par où l'on accède à la citadelle. Les allées correctement tracées s'enfoncent sous la verdure ; de distance en distance, s'échelonnent les colonnes de fonte des réverbères ; il y a même des bancs pour les promeneurs, — et tout cela est si parfaitement aligné, si propre, si bien entretenu qu'on se croirait aux abords d'un square, dans une petite garnison de France.

Le cercle militaire, dont le jardin s'ouvre sur la route, contribue encore à l'illusion. En dolman de coutil blanc, où tranchent les ors des galons mobiles, les officiers prennent le café sur les petites tables de fer, à l'ombre des tonnelles. Les raquettes de tennis

sont déposées à l'angle des tables. On déplie les journaux qui viennent d'arriver, on feuillette l'*Illustration*. Les jeunes causent et rient bruyamment, les vieux sont plongés dans la manille méridienne, tandis que le sergent de semaine, arrêté à la distance convenable, les pieds en équerre, se tient très raide, avec le cahier de rapport sous le bras.

Ce petit coin de vie civilisée, ces silhouettes familières, ce rappel des habitudes françaises, — tout cela s'empare si bien de moi que j'en oublie les spectacles désertiques et les images violentes qui tout à l'heure s'imposaient à mon esprit excédé. Lorsque je descends devant l'*Hôtel du Sahara*, — la modeste auberge où je dois gîter, — j'éprouve un tel contentement que cette gargotte me paraît presque confortable, et que je goûte toute la douceur du home retrouvé.

Je stationne un instant dans la salle de débit, où sont attablés des sous-officiers, un bourrelier, un maréchal ferrant et un entrepreneur de roulage : personnages vraiment symboliques en pays colonial et qu'on est presque toujours sûr de rencontrer dans les estaminets et les caravansérails du Sud Algérien !... A côté des soldats qui défendent le pays conquis, les convoyeurs qui le ravitaillent et les artisans qui fabriquent les objets de première nécessité : les fers des chevaux, les selles et les harnais ! Ici, nous sommes dans une région déjà fortement entamée

par l'activité européenne, puisque deux voyageurs de commerce opèrent en ce moment à Bou-Saâda. Ils jouent aux cartes dans la salle de débit. L'un est un Maltais qui représente une grande maison d'épicerie d'Alger et qui essaie de couler ses denrées aux M'zabites ; l'autre est le représentant d'une maison d'horlogerie parisienne : il vend aux Arabes et aux colons des grosses montres en nickel.

Mais le chaouch de l'hôtel m'entraîne dans la salle à manger, — à peu près semblable à toutes celles que j'ai vues au cours de mes périgrinations africaines. Les volets sont clos. Des moustiquaires épaisses tendues devant les portes empêchent un peu la chaleur et les mouches. Aux murs sont suspendus des ouranes empaillés, — énormes lézards aux mâchoires en dents de scie, — et qui dardent une petite langue de drap rouge ; des cornes de gazelle, des éventails en alfa chamarrés de cuirs multicolores, des panoplies alternant avec des chromos. Le principal meuble est une bibliothèque en bois noir, d'aspect sévère et des plus imposants. Des dorures reluisent derrière les vitres : ce sont les livres de prix de la collection Mame ; — et çà et là, je reconnais, sous leurs couvertures roses, les célèbres récits de la comtesse de Ségur qui ont amusé nos enfances : Les *Deux Nigauds*, les *Mémoires d'un âne*, le *Général Dourakine*... Quelle surprise ! Retrouver ces souvenirs puérils à l'*Hôtel du Sahara*, — à

deux pas du Désert, — et quel drôle de contraste, mon Dieu ! que ces anodines et douçâtres histoires dans le pays des Ouleds-Naïls et des vipères à cornes ! J'ose croire que les petits Français d'Afrique ont des imaginations un peu plus exigeantes et des instincts un peu moins paisibles que les nôtres !

Pourtant, malgré les ouranes empaillés et les cornes de gazelles, je n'arrive pas à me persuader que je suis dans un milieu farouche. L'atmosphère qu'on respire ici est celle de nos sous-préfectures les plus assoupies. Toute la douceur française s'y trahit sous la forme de mille petits raffinements bourgeois : la propreté des nappes, le bel ordre des hors-d'œuvre, les couteaux soigneusement nettoyés, le timbre placé à côté de mon couvert. Chaque pensionnaire a son casier où brille, dans la pénombre, un rond de serviette numéroté. Les voici, l'un après l'autre, qui soulèvent la moustiquaire du fond : ils viennent de prendre l'absinthe de midi sur la terrasse contiguë à la salle à manger. Ce sont les fonctionnaires de l'endroit : M. l'instituteur et ses adjoints, M. le receveur des postes, M. le commissaire de police...

Tout en ouvrant les boîtes de conserves et en taillant des tranches dans les foies gras de Périgueux, ils me considèrent d'un air soupçonneux. Il paraît que les deux fils aînés du Kaiser ont récemment traversé Bou-Saâda sous des noms d'emprunt ;

et perpétuellement des officiers anglais ou allemands parcourent les régions du Sud-Algérien, en trompant la surveillance des autorités. Aussi les gens du pays ont-ils la phobie de l'espionnage et voient-ils dans tout étranger un individu suspect. Mais le manteau bleu d'El-Haoussine, qui vient cérémonieusement prendre mes ordres rassure aussitôt ces messieurs.

J'achève tranquillement mon repas, servi par la fille de la maison, une grande perche d'adolescente, en sarreau d'écolière, au teint chlorotique, aux longues mains pâles et fluettes, au maintien gauche et pudibond de religieuse. On voit trop qu'elle a lu *Les deux nigauds* et *Les mémoires d'un âne*. A tout instant, elle s'assied, l'air épuisé, le front moite de sueur ; elle semble minée par la fièvre.

Sa mère, qui la relaie, l'oblige à se reposer :

— Ne te fatigue pas, mon trésor ! — répète l'hôtesse, en lui tendant une chaise.

Elle approche ses doigts des tempes de la grande fille ; elle l'embrasse, lui parle sur un ton câlin, comme à une enfant malade.

— Excusez-la, Monsieur ! — me dit la mère, en changeant mon assiette, — cette petite, les chaleurs me la tuent !...

Puis, d'une voix qui s'altère subitement :

— Tout tourne mal pour nous, depuis la mort de mon mari !

Et elle me conte que, sur le conseil du médecin,

ils ont dû quitter Boghari, où ils étaient établis depuis trente ans, pour venir s'installer à Bou-Saâda, dont le climat passe pour être plus salubre.

Tandis que nous causons, une vieille ratatinée et quelque peu barbue, qui porte sur ses cheveux blancs la coiffe des Arlésiennes, se glisse silencieusement dans la salle à manger. C'est l'aïeule. J'apprends qu'elle est provençale, originaire de Salon, dans les Bouches-du-Rhône. Elle est venue en Afrique, en 1850, avec son mari qui a tenu un des premiers caravansérails militaires sur la route d'Alger à Laghouat.

Elle me parle longuement de Boghari que je connais, où elle a vécu presque toute sa vie. On devine qu'elle ne se résigne pas à cet exil de Bou-Saâda. Mais, depuis ce matin, elle est particulièrement désolée. Le courrier lui a apporté une attristante nouvelle, — l'expulsion des bonnes sœurs de Boghari :

— Pensez, Monsieur ! *Ils* ont chassé sœur Rosalie, une pauvre vieille de mon âge qui avait élevé ma fille et ma petite-fille... Ah ! Monsieur, ça n'est pas bien ! Ah ! non ! Ça n'est pas bien, ce qu'*ils* ont fait là !...

Et l'aïeule, les larmes aux yeux, laisse retomber le long de son tablier sa main noueuse, où l'anneau de mariage, usé et aminci comme un fil, brille encore entre les rides...

Lorsque je me lève de table, un bruit de dispute emplit la salle de débit. C'est le fils de l'hôtesse qui se querelle avec deux coquins d'Arabes aux figures patibulaires. Il est tout le portrait de sa sœur, — la jeune fille chlorotique, — ce grand garçon blême et décharné, à la pomme d'Adam monstrueuse. Il a beau se retrancher derrière son comptoir, crier plus fort que les deux bandits et faire des gestes de menace, je sens, à la façon dont il écoute leurs objections, qu'il finira par leur céder et qu'il sera roulé par eux.

Je songe de nouveau à l'adolescente pâlotte et grelottante de fièvre, aux deux mères apitoyées et gémissantes ; et je me dis que ces braves gens sont trop braves, trop doux, trop humains, trop *français* en un mot pour se mesurer avec la sauvagerie africaine. C'est l'histoire de beaucoup de nos compatriotes transplantés en Algérie. Hélas ! le civilisé sera vaincu par le barbare. Celui-ci tuera celui-là !

* * *

Après une sieste pénible, la tête encore lourde et les membres brisés, je descends, vers six heures, sur les bords de l'oued. D'étroites ruelles en pente y conduisent. Le sol est profondément raviné, comme sur le passage d'un torrent. On chemine dans une pénombre perpétuelle, entre les petits murs en terre sèche, sous le couvert des palmes et

des arbres fruitiers. A tout instant, il faut enjamber des rigoles coupées d'enfantins barrages, minuscules canaux qui vont porter à la végétation de l'oasis l'humidité nourricière.

Sur de gros cailloux semés de distance en distance, je traverse une nappe d'eau peu profonde et je m'arrête dans le lit même de l'oued, dont tout le milieu envahi par des amas de sable et par d'énormes pierres, est presque complètement à sec.

Je ne reconnais plus « Le Jardin de la Mort ». Ce n'est plus l'enclos torride qui se consume et flamboie, dans le silence terrifiant de midi. A cette heure crépusculaire, il m'apparaît comme un lieu riant, — un lieu de fraîcheur et de rêve. Le ciel léger, à peine teinté de rose, se déploie par-dessus les sveltes colonnes des palmiers. Un semblant de vie anime, çà et là, les berges et les vergers tout brillants de fruits aux couleurs vives. Avec des trottinements de souris, des enfants se poursuivent dans les sentiers qui bordent les deux côtés de la rivière, ou bien, par jeu, ils glissent sur leur derrière, le long des pentes ravinées. Des hommes grimpés dans les branchages émondent et taillent les dattiers, ou cueillent les abricots. D'autres foulent le linge, au creux des trous d'eau. Ils sautent en cadence, et, à des intervalles rythmiques, ils entre-choquent leurs deux pieds, d'un mouvement leste et gracieux, tandis que le savon mousse en grosses bulles bleuâtres

sous leurs talons luisants. Plus loin, à un endroit où l'oued forme une cuvette naturelle, des femmes agenouillées en cercle lavent les étoffes voyantes dont elles s'enveloppent. De temps en temps, l'une d'elles se lève, en simple tunique de cotonnade serrée aux reins par un cordon rouge, le visage pâle et comme aminci entre des torsades de cheveux noirs, plaqués de chaque côté des tempes en manière de roues, que dépassent les énormes anneaux d'argent des boucles d'oreille; — et, grave, la démarche lente, elle étend sur le sable des carrés de laine rouge, dont la teinte encore avivée par le lavage, tranche sur la blondeur du sol, avec une crudité tellement acide, que le tissu paraît trempé dans du jus de groseille.

Cette pourpre intense, les tons fauves de la terre, la patine verte des feuillages, les reflets cristallins de la rivière, le ciel rose et diaphane qui flotte mollement par-dessus les bouquets rigides des palmes, — tout cela forme à l'œil une harmonie éclatante et légère, d'une noblesse vraiment antique. Le paysage est d'une simplicité et d'une grandeur admirables. Un rayonnement, une joie continuelle l'environnent. Nul mouvement brusque n'en dérange les lignes. Les êtres humains qui sont là glissent au bord de l'eau, avec des gestes silencieux et mesurés, — tels des figurants qui évoluent entre les toiles peintes d'un décor.

Assis sur une pierre, au faible murmure de l'oued qui coule à mes pieds, dans ce recueillement et cette atmosphère indécise du soir, je me laisse aller au mirage d'une vision antique ressuscitée...

Je ne me trompe pas : voici venir, trottant sous leurs couffes, les jolis ânes lascifs des fables milésiennes ; voici les foulons des comédies grecques et latines ; — et, drapées dans leurs linges aux plis nombreux, la cruche sur la tête, voici les spondophores qui défilaient jadis sur les frises des temples. J'aperçois aussi, tout près de moi, les grenouilles « à la voix de cygnes » que chanta le bon Aristophane.

Attirées par le calme et la douceur de l'air, elles s'enhardissent à sortir leur petit museau triangulaire d'entre les herbages ; elles sautent sur les cailloux des mares. Elles tournent peureusement le cercle d'or de leurs gros yeux ; puis elles se décident, elles s'installent. On dirait des boules d'émeraude fraîchement taillées qui se posent sur les pierres. Elles se multiplient. Peu à peu, les chanteuses aquatiques sont toutes à leur poste. Alors, comme à un signal donné, elles lancent tout à coup, sur un mode triomphal, leur immortel *Brékékékex, coax, coax!*

Elles s'excitent, elles s'égosillent, se grisent de leur musique. Elles y mettent une âme incroyable, ces petites grenouilles de Bou-Saâda, comme si elles étaient les grenouilles mêmes de l'Achéron, « délices

du dieu de la Cithare », — et comme si elles avaient nourri dans leurs marécages « le roseau qui sert de chevalet à la Lyre »...

— *Brékékékex, coax, coax!*

Toute l'oasis retentit de leur clameur. Bientôt celles qui sommeillaient là-haut, tout au fond de la palmeraie, dans les flaques de la rivière tarie, se réveillent à leur tour ; et celles qui flottaient, comme des débris de bois mort, dans les canaux vaseux des vergers ; et les reinettes des jardins qui se tapissent entre les dards des grands aloès... A l'envi, elles donnent de la voix. Les crotales de leurs gosiers battent l'air qu'elles déchirent et râclent. Cela devient un vacarme infernal, qui s'amplifie sans cesse à mesure que l'ombre s'épaissit : tel résonnait sans doute le coassement éternel des grenouilles de l'Érèbe, qui, sur la rive du Styx, épouvantaient les pauvres morts!... Puis on croit entendre la rumeur d'une foule lâchée à travers les gradins d'un cirque ou d'un amphithéâtre. Cela monte et descend ; cela s'exaspère jusqu'à l'injure, cela nasille et chevrotte comme la parodie d'un imbécile, cela grince et mord et déchire comme un rire satirique, cela s'enfle et crève en une huée formidable...

— *Brékékékex, coax, coax !...*

Le tympan brisé par ces milliers de cris rauques, je sens vivre d'une vie fantastique le mythe baroque du poète athénien qui, sous le travestissement de

grenouilles monstrueuses, osa mettre en scène la charge de ses spectateurs et leur offrit leur propre image dans la caricature de ces bêtes insupportables « qui ne savent que crier : coax ! coax !... »

Brusquement, la clameur s'arrête. Il y a une minute de silence écrasant, où mes oreilles qui bourdonnent encore ne distinguent plus que la plainte isolée d'un crapaud, — petite cloche de verre à la vibration ténue d'harmonica. Au loin, une flûte arabe pleure divinement dans le soir. C'est la pure mélodie du chant lyrique, qui à la faveur des accalmies passagères finit par s'élever au-dessus des paroles confuses et des hurlements de la multitude... Mais, aussitôt le jacassement interrompu se ranime d'un bout à l'autre de l'oasis. Le tumulte recommence :

— *Brékékékex ! coax, coax !...*

Assourdi par cette musique enragée, envahi par le pullullement innombrable des grenouilles, je me sauve le long des sentiers qui bordent l'oued ; j'escalade les rampes escarpées de la berge ; et, passant derrière Bou-Saâda, j'atteins la route qui conduit à Djelfa et d'où l'on domine toute la ville.

* * *

Au bord du fossé de la route, peu s'en faut que je ne marche sur un vieillard couché par terre et roulé

dans un burnous tellement poudreux que sa couleur se confond avec celle du chemin. Les mains noirâtres, rugueuses, ont toute la sécheresse du squelette, et le masque du visage, émacié et rigide, est celui d'un cadavre. Ainsi empaqueté dans ses linges, il a l'air déjà mort et vêtu pour la tombe.

Je m'arrête un peu plus haut, sur une pente rocheuse, aux parois lisses et luisantes comme du fer. Le soleil a disparu derrière le Djebel-Amour, mais tout l'espace est encore visible. C'est l'heure d'Afrique que j'aime entre toutes, celle où la lumière qui se décompose atteint à ses plus fastueuses dissolvances.

Devant moi, la ville s'abaisse vers l'oued. Les terrasses des maisons se pressent les unes contre les autres, pareilles à de grands damiers vides, et, pardessus la ligne grisâtre des murs de boue, émergent les panaches des plus hauts palmiers de l'oasis. A ma droite, s'entassent d'énormes masses calcaires, très hautes, à l'inclinaison presque verticale, arrondies en manière de tours ou de forteresses cyclopéennes. Des bandes d'une teinte plus sombre et qui ondulent à l'infini indiquent les couches successives de la montagne, tels des refends qui marquent la ligne des pierres dans une muraille. Cette maçonnerie naturelle est effrayante, comme si l'on sentait encore la menace de la grande force mystérieuse qui a soulevé ces blocs et ordonné ces architectures colossales.

Le paysage, presque factice à force d'être simplifié, a les arêtes vives de la pierre : il en a l'immobilité. Mais, surtout, il est émouvant par son silence, — le perpétuel silence des étendues désertiques. En cette minute, l'ossature jaune et rugueuse du sol transparaît à peine sous un voile mauve qui se moire d'or et de glacis d'ambre ; les montagnes se colorent d'un rose de jacinthe qui va se foncer bientôt jusqu'à la pourpre et jusqu'au violet sombre. Et rien n'est exquis et rare comme la suavité de ces teintes dans ce grand cirque de pierre, d'une nudité et d'une âpreté farouches. Il n'y a que la mer pour créer de tels contrastes et de tels prestiges ! Encore l'atmosphère marine est-elle moins pure que celle-ci : il y flotte des brumes, des vapeurs alourdies et saturées d'eau, tandis que l'air sec du désert est d'une limpidité sans bornes, toute vibrante d'imperceptibles atomes lumineux qui tombent sur un fond d'un bleu si léger, si tendre, si délicieux à l'œil, que les paroles manquent pour le traduire. C'est un ciel, pour ainsi dire, spirituel qui baigne un dur pays de métal et de granit. La vie animale et grossière ne respire point ici. Même les arbustes qui poussent, de loin en loin, au milieu des sables, ont l'apparence immuable et magnifique d'ornements de bronze ou d'acrotères dorés, au fronton d'un édifice de marbre.

Maintenant, de blanches apparitions surgissent sur

les terrasses de la ville. Des bras se tendent, supportant les plis des longs manteaux. Les hautes silhouettes s'agenouillent et se prosternent. Bientôt la prière du soir suscite toute une foule d'ombres dans les limbes crépusculaires. Ma pensée docile suit les gestes de l'adoration ; et, devant la mer des sables qui s'enténèbre immensément, je médite en une paix de cloître. Nulle forme particulière ne détourne l'attention ni les yeux. Cette solitude a un visage d'éternité dont la vue seule guérit des curiosités vaines et des actions éphémères...

O mon Dieu! Comme je comprends que ce pays est la patrie de mon âme ! Je n'en connais pas qui inspire une plus belle confiance dans la mort, un plus sûr mépris de toutes les agitations futiles, en qui se morcelle et se dissipe la vie sans cœur et sans esprit de l'Occidental. Je voudrais revenir en ce lieu, chaque année, comme en une pieuse retraite, pour y rapprendre le sens de l'Éternel et du Divin, pour résister à l'écoulement sans fin des plaisirs et des travaux par où se perd le meilleur de ma vie, pour me suspendre et m'unir à quelque chose *qui ne passe point !...*

Dans cette solennité du couchant, parmi les lueurs suprêmes, dont s'illumine le Désert, les versets bibliques me reviennent en mémoire :

« *Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ !...* » O mon Dieu, j'aime la

beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire !..

Mais l'austère génie du Prophète me détourne aussitôt des splendeurs matérielles, pour me hausser à la contemplation de splendeurs plus hautes :

« *Amictus lumine sicut vestimento !... Et elevata est magnificentia tua super cælos !...* » O mon Dieu, la lumière n'est que votre vêtement, — et votre magnificence est élevée par-dessus les cieux !...

Il est nuit. Les blanches ombres adorantes ne s'aperçoivent plus sur les terrasses. Les derniers reflets du soleil viennent de s'éteindre, les contours s'effacent. Mes yeux perdus dans les espaces constellés ne distinguent plus la terre ; et, comme un écho de ma méditation, j'entends encore cette phrase du Psaume se dérouler et gronder, aux accents d'un orgue invisible :

« *Et Dominus in æternum permanet !...* » Seul, le Seigneur demeure éternellement !...

Un froid subit est descendu sur la plaine. Autour de moi, tout est noir, muet, hostile. Je me lève précipitamment et je m'enfuis de ce désert pierreux. Mais, du côté de l'Orient, la lune des pasteurs s'est levée dans un ciel paradisiaque, d'un vert inconnu et innomable, — un ciel d'espérance, de tendresse et de mélancolie...

*
* *

Le lendemain est pour moi une interminable journée d'ennui et de désœuvrement. Le commandant supérieur, que je vais voir le matin même, me dissuade si bien d'aller à Biskra par la piste de d'Oued Chaïr et par les monts du Zab que je me résigne à revenir sur mes pas.

Après la sieste, je retourne à l'oasis, d'où je suis chassé encore une fois par les coassements intolérables des grenouilles. Je m'arrête sur une étroite place qui borde le ravin et je m'amuse à suivre les ébats de jeunes enfants indigènes qui jouent à des jeux français, sans doute appris à l'école.

C'est assez imprévu à Bou-Saâda, ces parties de barres et de marelle, menées par de petits Bédouins à peau brune qui n'ont pour tout vêtement qu'une calotte rouge et un carré d'étoffe en laine de brebis, agrafée sur l'épaule à la façon d'une chlamyde. Quelques-uns sont perchés sur les poiriers de la placette, et ils en secouent les branches, pour faire tomber les hannetons.

Au bas d'un arbre, assis sur une borne, l'un d'eux s'applique à retirer une épine qui s'est enfoncée dans la corne de son pied. Sa pose est tellement classique qu'elle m'évoque immédiatement le célèbre *Spinario* du musée de Naples. Les pans du burnous rejetés en arrière, sur ses deux épaules, il étale ainsi

sa nudité tout entière, dont la maigreur élégante et précise a la finesse aiguë et la douceur de l'ivoire. C'est un Hermès adolescent, un petit dieu voleur, dénicheur d'oiseaux et batteur de buissons.

Ces mains prestes, ces jambes graciles, ce torse allongé et mince, ce corps glissant et fuyant, — tout annonce la jolie bête de course, de ruse et de rapine. Même lorsqu'il est au repos, on devine l'intensité de vie nerveuse qui se ramasse dans ces muscles prêts à se détendre, comme lorsqu'on caresse l'échine arquée d'un jeune chat. L'enveloppe ardente et sèche n'est que la forme extérieure et visible de l'instinct ; et, devant ces grands yeux noirs où luit une telle flamme, ces membres dorés et brûlés de soleil, on songe à un être de feu, incarné dans une matière subtile, agile et brillante.

* * *

Le soir, je me laisse conduire par El-Haoussine à la maison des danseuses qui sont aussi des servantes d'amour.

Cela tient à la fois de l'écurie et du couvent. Nous entrons par une porte à deux vantaux, qui ressemble à une porte de grange, dans une assez vaste cour rectangulaire, sur laquelle s'ouvre une série de cellules grossièrement closes. Quelques-unes sont

ouvertes et confusément éclairées par une lampe de cuivre à trois becs, posée à même le sol.

Par la baie d'une cellule, j'aperçois la dame du lieu accroupie sur une natte, parmi des coussins épars. Les murs à peine maçonnés sont barbouillés d'un enduit de chaux, le mobilier ne comprend que des objets de la plus stricte nécessité : des couvertures étendues par terre, la petite table ronde et très basse qui sert aux Arabes pour prendre le café; un grand coffre tout enluminé d'arabesques et de fleurs criardes qui se détachent sur fond vert ou gros bleu; et, fichées à la paroi, les cornes de gazelle auxquelles les femmes accrochent leurs colliers, l'étagère de bois peint où elles déposent leur argent et leurs bijoux ; enfin, une jarre de terre rouge qui contient de l'eau. La dame accroupie parmi les coussins, avec ses bracelets, ses anneaux et ses bagues, ses plaques de métal, les pièces de monnaie en guirlandes qui scintillent à son front, apparaît, dans la pénombre de la case, comme une vague idole hindoue, au fond de son tabernacle.

Sans se déranger, d'une voix rauque et machinale, elle appelle ceux qui passent. D'autres sont appuyées contre le mur, à l'entrée des cellules, ou bien elles se promènent dans la cour, à travers les groupes d'hommes, en se balançant avec des coquetteries enfantines et en faisant cliqueter, à chaque pas, tout l'attirail de leurs parures. Elles se pavanent

sous des harnais aussi splendides et aussi lourds que ceux d'une mule de carrosse. Pour la plupart, ce sont des femmes Ouled-Naïls, assez décrépites et assez laides en général, le visage étoilé et zébré de tatouages d'un bleu livide : ce qui contribue encore à les enlaidir. A les regarder d'un peu près, elles étalent, en somme, de fort pitoyables somptuosités. Les voiles qui tombent de leurs lourdes coiffures en forme de turbans aplatis et carrés, elles les ont taillés dans des rideaux de guipure, à un franc cinquante le mètre, expédiés par quelque *Louvre* ou quelque *Bon Marché* algérien. Les étoffes brochées ou pailletées de leurs robes, c'est une horrible camelote lyonnaise qui s'achète à bas prix dans les magasins juifs de la rue de la Lyre ou de la rue Bab-Azoun. Mais, malgré cela, on sent que les pauvres filles ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour être belles. Si leurs visages sont tout fripés et défraîchis, c'est sans doute que leur métier a de rudes exigences ; et si leur accoutrement a quelque chose d'un peu grotesque selon le goût européen, c'est qu'elles n'ont rien trouvé de mieux chez les marchands de Bou-Saâda!

Certes, leur bonne volonté est évidente, leur naïveté, leur sincérité aussi : elles ne cherchent pas à éblouir, ni à jeter de la poudre aux yeux, comme leurs pareilles des pays civilisés; et même ce qui me frappe chez ces filles, aussi bien dans leurs cos-

tumes que dans leurs manières, c'est l'absence de tout trompe-l'œil, de tout truquage, de tout faux-semblant.

Les bijoux qui les couvrent sont de *vrais* bijoux. Ils ont coûté cher, ils sont solides et massifs. Ils ont été travaillés patiemment par de naïfs artisans indigènes qui se sont appliqués, eux aussi, à faire aussi bien que possible. Les plus riches d'entre elles portent toute leur fortune autour de leurs fronts enguirlandés de pièces d'or ; et ces pièces, elles en ont soigneusement vérifié le titre et le poids, elles en ont examiné les bords, de crainte qu'ils ne fussent rognés. Qu'importe, après cela, l'enfantillage de leur toilette, l'indigence de leur mobilier ! L'Arabe n'en demande pas davantage. Il sait que parmi tous ces oripeaux, il y a des choses précieuses, difficiles à acquérir. Peu lui chaut de retrouver dans ces gîtes d'amour les nattes galeuses et les murs délabrés de son propre gourbi. Cela est rude sans doute, mais exactement approprié au besoin ; et, comme il a un certain sens artiste, ainsi que tous les hommes primitifs, il lui suffit que sa vue puisse se reposer sur un vase d'argile élégamment modelé, un plateau de cuivre, le réseau de filigrane qui emprisonne une petite tasse de porcelaine, un coffre peint de couleurs chaudes et claires qui réjouissent ses yeux habitués à la plus éclatante lumière.

Non seulement leurs courtisanes ont autant qu'eux-

mêmes, le mépris du clinquant, du luxe artificiel, des mille tyrannies du confort européen ; mais elles accomplissent leurs fonctions avec sérénité et candeur, comme des obligations presque religieuses : de sorte qu'on n'éprouve point chez elles cette impression de duperie, de misère honteuse, et, pour tout dire, de navrante tristesse que vous laisse toujours la prostitution occidentale. La courtisane arabe n'évoque que des idées joyeuses, — non pas joyeuses comme nous l'entendons, au sens grivois et polisson du mot, car la joie de ces peuples est toujours grave. Elle n'évoque non plus, dans leurs esprits, aucune idée de souillure, comme dans la conscience des chrétiens. L'indulgence dont on l'entoure est assez voisine du respect.

Aussi, lorsqu'on cherche à savoir ce que fut la courtisane antique, c'est peut-être à ces femmes du Sud qu'il faudrait le demander.

* * *

Je m'assieds sur un banc du café maure, qui est contigu à la maison des danseuses. Des réminiscences antiques m'y poursuivent encore : Je m'imagine à peu près ainsi les tavernes de Suburre.

Par exemple, il faut oublier l'affreux « zinc » moderne qui se dresse à l'entrée et sur lequel un juif, à figure crapuleuse, débite les liqueurs frela-

tées dont s'empoisonnent les « roumis ». Il n'y a qu'à tourner le dos au comptoir : on a devant soi un spectacle des plus étranges et qui vous reporte si loin, si loin en arrière!...

On n'aperçoit d'abord qu'une mêlée de burnous d'un blanc sale, mais dont les beaux plis amples font songer aux plus nobles draperies. Quand la cohue s'éclaircit, on distingue, dans le fond, une estrade inclinée et très basse, où deux musiciens assis sur leurs talons mènent grand tapage avec leurs instruments. L'un cogne sur un tambour, l'autre souffle dans une « raïta », cette grosse flûte arabe, dont le pavillon est doublé de cuivre. Le son en est tellement aigu qu'il surmonte toutes les clameurs et vous déchire les oreilles d'une vibration presque douloureuse. Je me rappelle la flûte aux trous nombreux qui, dans les comédies de Plaute, accompagnait le *canticum*, — cette flûte garnie d'orichalque, dont la mélodie bruyante ébranlait jusqu'aux gradins du théâtre et rivalisait d'éclat avec la trompette militaire.

Tout le long de la salle, court une espèce de banquette assez large, où des hommes en burnous sont accroupis : leurs souliers, taillés en forme de sandales, sont déposés par terre, devant eux. Un grand maigre, — un riche sans doute, — fume gravement un superbe narguilhé, à canule de soie rouge, dont un jeune garçon vient de temps en temps raviver le

brasero. La plupart, impassibles et taciturnes, leur pied nu dans la paume de la main, se balancent légèrement, sous leurs voiles, au rythme brutal du tambour et de la *raïta*, et la pointe de leurs capuchons surmontés d'une houpette de laine blanche dessine une petite ombre qui bouge parmi les images immobiles dont la muraille est tout enluminée. Car la salle a été peinte du haut en bas par un artiste du cru. La fresque, d'une composition saugrenue et d'un dessin puéril, représente des forteresses sur des montagnes, dans des nuages de poudre, d'où émergent de flambants étendards, puis des flottes de guerre dont les navires crachent le feu par tous leurs sabords et qui dardent vers le ciel des mâtures hyperboliques. Les couleurs non fondues sont encrassées de poussière et de fumée, et il y domine des tons de cinabre et de minium. Vu de loin, ce barbouillage, avec ses lignes heurtées et roides, ses figures conventionnelles et *primitives*, prend l'aspect tout hiératique d'une vieille mosaïque byzantine. Et quand on y promène distraitement ses yeux, on subit un instant l'illusion de ces peintures murales à demi effacées qui s'écaillent dans les atriums en ruines des villas romaines, ou dans les absides des basiliques chrétiennes.

Soudain, les groupes d'hommes qui masquaient la porte d'entrée s'écartent, pour livrer passage à deux danseuses. Aussitôt le tambour se met à ron-

fler plus sourdement, le raïta précipite son rythme et nasille sur un ton plus aigre.

Les danseuses sont habillées de robes violettes que parsèment des fleurs et des ornements d'un rouge vineux. Un haïck attaché sur leur poitrine descend jusqu'à la hauteur de la cheville. Les plaques de métal et les pièces de monnaie qui pendent à leur front et à leur ceinture font autour d'elles un bruissement continu. Elles s'avancent d'un mouvement rapide, en pinçant un coin de leur robe entre le pouce et l'index et en glissant sur la pointe de leurs pieds. Les coudes collés au corps, les paumes tendues et dépassant à peine les deux bords du haïck, elles gardent un moment cette attitude de supplication que les peintres des Catacombes ont prêtée à leurs « orantes ». Puis leurs mains se nouent, elles tournent ensemble sur une cadence assez lente; puis elles se quittent brusquement, et chacune danse isolément la « danse des mains ».

Elles se tiennent côte à côte, très droites, le cou rigide, les cuisses collées l'une contre l'autre, le corps légèrement soulevé sur l'extrémité des orteils. Elles ne remuent que leurs mains qui se replient avec des gestes de marionnettes sur la frêle jointure du poignet, où s'entre-choquent de lourds bracelets d'argent. La plus jeune est toute petite : elle a l'air d'une enfant, elle a quatorze ans au plus. On ne voit

d'elle que deux grands yeux qui brillent extraordinairement dans une longue figure pâle et mince comme un croissant de lune. Les os de ses maigres épaules percent sous la soie transparente de son manteau, et ses bras fuselés sont si menus qu'on les prendrait pour deux baguettes d'ivoire. On dirait une de ces poupées articulées que les coroplastes anciens revêtaient d'émail polychrome et qu'on retrouve aujourd'hui, encore toutes brillantes de couleurs, dans les caveaux des nécropoles.

La danse est de courte durée. Les femmes, sans doute mécontentes de la recette, disparaissent subitement. El-Haoussine, qui les guettait, les poursuit dans la cour. Je devine qu'il entame avec la plus jeune des négociations galantes. Je m'écarte discrètement, et, après avoir grimpé une vingtaine de marches très raides, je m'accoude sur le petit mur du couloir en terrasse qui longe le premier étage.

* * *

De là, mon regard plonge à l'intérieur des cellules, dont presque toutes sont encore ouvertes. Les dames de joie n'ont pas beaucoup de visiteurs ce soir. De temps en temps, une silhouette drapée de blanc traverse la cour à pas muets. Je n'entends plus le grondement du tambour ni le chevrottement strident de la *raïta*. Pas un souffle dans l'air. La ville

est paisible. Ses toits aplatis s'enfoncent comme une nappe de boue solidifiée jusqu'à la ligne inégale et plus sombre que forment les cimes des palmiers, du côté de l'oasis.

Alors, dans ce calme et cette pénombre lumineuse des nuits africaines, il me revient un souvenir déjà lointain, dont toute mon imagination s'émeut...

C'était à Laghouat, un soir de sirocco. Le jour même, les chefs de la région, grands propriétaires de troupeaux, étaient venus en foule avec leurs hommes, pour le marché aux moutons. Une cohue compacte de burnous se pressait dans les étroites ruelles où sont parquées les vendeuses d'amour. Toute la garnison, lâchée des casernes, s'y ruait aussi. Les éperons et les baïonnettes sonnaient dans l'ombre, les sabres de cavalerie rebondissaient sur les seuils et sur les pavés. Des officiers, faisant la courte échelle, se hissaient, par jeu, jusqu'aux fenêtres des filles qui, à travers les barreaux, leur tendaient des mains scintillantes de bagues. La chaleur était atroce. Par moments, des souffles chauds passaient, éparpillant une poussière fine et tellement dense qu'on n'y voyait plus. On écrasait des grains de sable entre ses dents. Le pétrole, qui flambait partout, dans les estaminets et les boutiques de tabac, dégageait avec une odeur âcre, une chaleur de four qui s'ajoutait à celle de l'atmosphère. La

rouge lumière des lampes vous enflammait les paupières déjà irritées par la morsure du sirocco. Et, au-dessus des tourbillons embrasés, montait sans cesse la clameur furieuse de la soldatesque qui s'écrasait contre les portes closes : c'était le branle-bas d'un assaut dans l'enceinte torride d'une ville qui brûle !...

Pour échapper à cette foule exaspérée, je me rejetai vers une maison habitée par des danseuses Ouled-Naïls. Après avoir longuement parlementé, je réussis à y pénétrer... Quel contraste ! La maison regorgeait d'Arabes, mais il régnait un silence si profond qu'il en devenait presque inquiétant. Ceux qui étaient là se taisaient, ne remuaient point. La plupart étaient des riches, reconnaissables à la finesse et à la candeur immaculée de leurs burnous. Assis par terre, sur des nattes, ils multipliaient les coupes de champagne avec une indifférente prodigalité. Je regardai ces hommes, immobiles sous les mousselines de leurs turbans et roulant de gros yeux stupides, où rien ne s'exprimait que la frénésie muette, la sombre ardeur de la sensualité orientale. Je montai au premier étage : par les baies des cellules négligemment ouvertes, des amoncellements de blancheurs s'apercevaient encore. C'étaient des couples étendus et qui reposaient côte à côte, en une promiscuité naïve et avec une superbe impudeur. J'arrivai à la terrasse où je heurtai de

nouveaux couples. La plate-forme en était encombrée, à ne savoir où poser le pied. Ils ne bougeaient pas. Presque tous sommeillaient. Des manteaux de laine ondulaient vaguement sous le renflement des corps, et l'on eût dit des groupes de moissonneurs endormis dans un champ.

Au-dessus de leurs têtes, la nuit splendide déployait les grands signes héroïques et divins des constellations. Le feu subtil du désert incendiait les ténèbres. Je sentais mes veines surchauffées battre contre mes tempes, mon cerveau douloureux de mille piqûres cuisantes s'enfiévrer jusqu'à la folie... Au dehors, les hurlements de la soldatesque, les cris éperdus des femmes montaient toujours, le cliquetis des armes battait les murailles ; puis le vent du Sud déferlait tout à coup en une longue houle poudreuse qui obscurcissait tout le ciel, comme une fumée de désastre; et, les yeux aveuglés par la poussière, il me semblait entendre autour de moi le tumulte d'une ville prise...

Le frisson de l'histoire me traversait les moelles. Des visions de deuil et de triomphe m'arrivaient du fond des siècles. Les cités illustres s'écroulaient au choc des catapultes. Cette clameur de rut et de bataille, cette poussière sinistre qui m'environnait, — oh ! sûrement, par une nuit semblable à celle-ci, à l'heure marquée par le Destin, elle a dû flotter sur Corinthe et sur Syracuse envahies !... Et j'évoquais

l'immense ruine de Carthage, j'apercevais, tout en haut de Byrsa, la pâle figure de l'Imperator victorieux penché sur l'embrasement des temples et l'égorgement de tout un peuple, je me murmurais avec lui le vers fatidique de l'Aède :

Un jour aussi viendra, où tombera Ilion la Sainte, et Priam, et son peuple invincible !

Et, derrière le mur de la terrasse, où j'étais accoudé, je m'attendais presque à voir surgir, comme entre les créneaux d'une tour, l'aigrette rouge et le casque de bronze du premier légionnaire romain qui escalada les remparts puniques...

VII

LA PORTE D'OR

J'ai revu le caïd de l'Oued-Chellal ; je suis repassé par M'Sila et Bordj-bou-Arreridj ; et, après un court arrêt à Constantine, j'ai pris le chemin de fer pour Biskra, puisqu'il ne m'est pas permis d'y aller autrement. Je fais halte à El-Kantara, limite extrême du Tell, porte d'or des sables...

Des phrases descriptives me reviennent en mémoire, tandis qu'un break conduit par un Arabe m'emporte vers l'unique hôtel du pays, en suivant une route très encaissée. C'est ici, paraît-il, que se termine brusquement la région monotone des hauts plateaux. La chaîne de l'Aurès, dont les pics dentelés dominent la route, trace une ligne de démarcation absolue entre celle-ci et les grandes plaines sahariennes. Si j'en crois mes souvenirs, je vais assister à un véritable changement à vue. Cette muraille rocheuse, qui cerne tout l'horizon, va s'ouvrir en une brèche verticale, la lézarde gigantesque, qui, selon la légende antique, fendit la montagne du sommet à la base, lorsque le pied divin d'Héraklès

y marqua son empreinte. Par cette brèche, comme par le trou d'un rideau de théâtre, je vais voir s'élargir à perte de vue un splendide pays de mirages, aussi joyeux et aussi doré que l'autre est grisâtre et mélancolique : tout l'Orient des légendes m'apparaîtra d'un seul coup. Et, dans l'accablement de midi, sous les ondes du soleil réverbérées par les parois lisses des roches, je me répète avec exaltation des vers de Théophile Gautier qui me hantent depuis le matin :

> Pour la première fois, voyant la mer à Bône,
> Un Bédouin du désert, venu d'El-Kantara
> Comparait cet azur à l'immensité jaune
> Que piquent de points blancs Tuggurt et Biskara.

* * *

Les voici qui défilent, les Bédouins du désert !... Une caravane interminable envahit la route qui conduit vers le Sud. On me dit que ce sont des pèlerins : ils vont porter leurs offrandes à un marabout très vénéré qui habite un lieu vague, entre Biskra et Laghouat.

De la cour de l'hôtel, où j'attends la tombée de la chaleur, en buvant de l'eau fraîche aromatisée d'absinthe, je contemple le spectacle.

Des cavaliers ouvrent la marche, le fusil en bandoulière. Derrière eux trottine toute une séquelle de femmes et d'enfants, — des bambins complètement

nus, dont la peau brune et huileuse a des reflets de métal, où tranchent les grains blonds d'un collier d'ambre et le petit carré crasseux d'un scapulaire ; — des pauvresses en haillons, le dos plié sous une espèce de besace grouillante qui contient leur progéniture ! Des chiens slouguis, aux poils jaunes et hérissés comme des paquets de dards, aboient sans cesse contre les mulets et les petits ânes qui portent les bagages, les provisions, le bois pour les feux de ronde, les pieux pour les campements. Puis, les longs cols des chameaux se balancent par-dessus les échines des ordinaires bêtes de somme ; et, à chaque mouvement qu'ils font, les pompons de laine orangée et verte, qui pendent de chaque côté de leurs mufles, s'agitent en bouquets de couleurs éclatantes. Alanguies par le tangage continuel de la course, des femmes voilées se penchent, d'un air dolent, entre les rideaux rouges et les franges des *guitouns*...

Les cols des chameaux s'enchevêtrent les uns dans les autres, tellement ils sont serrés. Parfois ils s'immobilisent, toute la voie étant obstruée. Ils repartent du même pas cadencé, et il en arrive toujours, sans discontinuer. Ils doivent être un millier au moins. Après les chameaux, ce sont des troupeaux de moutons, où émergent quelques vaches maigres, flanquées de leurs veaux : bêtes de boucherie qu'on abattra et qu'on mangera, chemin faisant ! Puis encore des chameaux, des femmes, des enfants à

pied, des mulets, des ânes, — et les éternels chiens jaunes, la queue basse et la langue pendante. Dominant la foule houleuse, les toiles rouges des *guitouns* qui oscillent au rythme de la marche, se déroulent majestueusement comme les étendards d'une armée.

Lorsqu'un embarras quelconque ralentit le défilé, un cavalier met sa bête à l'amble; il court, à une allure vive, sur le flanc de la caravane, pour égaliser les rangs et rétablir les intervalles; et brusquement, avec une sûreté admirable, il arrête son cheval d'un coup de frein. La tête retournée vers la queue du cortège, le burnous rejeté sur les épaules, le corps à demi dressé sur ses étriers, il reste ainsi, une seconde, dans une superbe pose de commandement.

Le piétinement interrompu reprend aussitôt, avec le même bruit d'averse ; — et toute la pompe des migrations barbares passe devant mes yeux...

***

Après que le flot s'est écoulé, une poussière blanche persiste longtemps dans l'air, et il se répand une odeur d'étable et de chair crue.

La poussière sitôt dissipée, je traverse un pont romain dont l'arche unique est jetée en travers des gorges. La brèche est tellement étroite que la route s'étrangle contre le flanc de la montagne; en bas, un

torrent circule parmi des cailloux énormes, et, de chaque côté, le long des pentes vertigineuses, dévalent des quartiers de roches monumentales.

C'est un paysage géologique des plus grandioses qui se puissent voir. On a la sensation de la lave encore bouillonnante, à peine jaillie du volcan natal. Les trombes de matières vomies par l'abîme se sont figées tout à coup dans leur élan furieux vers le ciel. On dirait des flammes de bronze tordues par un souffle de tempête et sculptées, dans leur vol farouche, par la main d'un démiurge titanique.

A cette heure, où le soleil oblique n'illumine plus que les hauteurs, toute la base de la montagne plongée dans l'ombre a l'apparence d'une sombre forteresse d'airain, tandis que le sommet baigné de lumière resplendit en une infinité de coupoles et de pinacles d'or. Des reflets vermeils ondulent sur la paroi opposée qu'ils revêtent magnifiquement, à la façon de tentures éclatantes et précieuses, dont la frange traîne dans le lit de l'oued, parmi les bouquets de palmes et de lauriers-roses en fleurs. Ce ruissellement d'or qui se brise, en mille cassures éblouissantes, aux arêtes des pierres, ce réseau d'ambre mouvant qui danse sur le fond réticulé de la rivière, ces fleurs de poupre, ces grands panaches glauques des palmiers, épanouis comme des tentes de parade, et, pesant sur ces choses légères, le couronnement écrasant des roches surplombant le

tumulte pétrifié des laves — je n'ai rien admiré, dans toute notre Afrique, de plus sauvage et de plus lyriquement beau !

L'opulent décor se prolonge avec les sinuosités de la gorge. On ne discerne pas encore le vaste horizon annoncé par les guides. A vrai dire, l'apparition de la plaine saharienne n'est pas aussi subite et déconcertante qu'on se plaît à le répéter.

Je traverse un nouveau pont, je prends par la rive gauche de l'oued et je remonte les ruelles d'un gros village bâti tout entier en pisé et tellement désert, tellement silencieux, qu'on le croirait inhabité. Je grimpe sur une éminence sablonneuse qui domine le village : enfin ! voici la vision attendue !...

Toute l'oasis d'El-Kantara se déploie devant mon regard. Il y a là près de cent mille palmiers, dont la verdure moutonnante s'étale comme un disque d'émeraude, au milieu de l'immense pays fauve qui le cerne de toutes parts. L'impression est extraordinaire ! Évidemment cette oasis paraîtrait petite à côté d'une de nos forêts de France ! Mais ce que nos forêts ont en étendue, l'oasis le regagne en hauteur. Le moindre de ses palmiers dépasse nos chênes les plus robustes.

Le bel arbre qu'un palmier ! Comme il s'élance ! Comme il plane ! Comme l'air joue librement entre ses branches ! Et quel jet de sève puissante, — une sève qui résiste à l'oppression d'un tel soleil et dont

la vigueur semble d'autant plus miraculeuse qu'autour de lui il n'y a que le vide et la stérilité ! Un beau palmier vaut un jardin. C'est tout un monde. Des arbres fruitiers croissent sous son ombre ; des tribus de lézards et d'ouranes l'habitent ; des tourterelles nichent au creux de ses écailles ; des bandes d'oiseaux y chantent continuellement, même aux heures les plus chaudes du jour. Il est plein de ramages et de parfums, de lumières et de couleurs. Il est la chanson vivante de ces solitudes. Sans cesse, il vibre comme une grande lyre aérienne. Tantôt ses feuilles crépitantes imitent les gouttelettes d'une ondée, et, dans cette aridité implacable de la terre, il donne au Bédouin altéré la sensation de la pluie rafraîchissante ; à d'autres moments, il module sur une note ténue et plaintive les souffles les plus insaisissables de la brise. Parfois, lorsque le simoun l'assaille et rebrousse les larges éventails de ses bras, il sonne tout entier jusqu'à la racine : c'est le fracas d'un navire dont les antennes gémissent et dont les voiles tendues s'arrachent et grondent sous les coups de l'ouragan !... Le palmier est une plante sacrée ! Depuis les temps les plus reculés, pour les fellahs d'Égypte, comme pour les nomades du Sahara, il est l'arbre de la vie et il est l'arbre de la mort. Ses dattes sont si nourrissantes que, chez ces races frugales, elles remplacent tout autre aliment. Son écorce transparente a reçu, avec les

antiques hiéroglyphes, les premiers bégaiements de la pensée humaine, son bois a fourni les cercueils des hypogées, ses essences ont parfumé les bandelettes des momies ; et c'est dans son tronc desséché que fut creusée la barque funéraire d'Isis... Le palmier est presque une personne divine ! Aujourd'hui encore, les hommes du Sud ont pour lui des soins filiaux qui ressemblent aux vestiges d'un culte oublié !

Comment s'étonner de cette idolâtrie du nomade, puisque le palmier est son bienfaiteur et son nourricier ? Et comment ne pas voir dans cet arbre tout le désert résumé comme en un symbole, puisque nul n'y peut vivre, excepté lui ?

C'est pourquoi cette oasis d'El-Kantara, avec son armée de palmiers, bien qu'elle soit comme perdue dans les sables fauves qui l'environnent, prend une telle importance et s'enlève avec une telle intensité de relief et de couleur sur la teinte plate et monotone des terres. Comme presque tous les sites analogues, cela est dur d'aspect, cela semble rigide, brillant, cristallisé. Mais ici l'éclat est incomparable. L'oasis apparaît telle qu'une plaque d'émail vert cloisonnée dans de l'or ; et toute la plaine est une gigantesque pièce d'orfévrerie faite pour supporter la coupole du ciel. Cette impression d'un grand œuvre créé par un art surhumain, elle est partout dans ce paysage. La colline

où je suis assis a un tel luisant de métal, des coruscations si vermeilles qu'on la prendrait pour une coupe d'or renversée, dont la substance précieuse a été fondue et polie au feu par un toreuticien fabuleux.

En ce moment, le soleil se couche. Au flanc des montagnes, l'or s'épanche en larges nappes flamboyantes qui s'étalent suivant les ondulations sablonneuses des espaces désertiques et qui gagnent les lointains indistincts de l'horizon. De l'or ! De l'or toujours ! Quelle ironie, dans ce pays pauvre et nu, que cette image de l'or sans cesse offerte, hallucinante comme une vision d'avare en délire ! C'est sans doute ce qui explique l'inertie du Bédouin, accroupi et somnolent, des heures entières, sous son burnous troué. L'illusion d'un trésor inépuisable et qui renaît chaque jour avec les prestiges de l'aube, lui suffit. Il dort, il rêve, il fait l'amour, il prie. A quoi bon se consumer en d'inutiles agitations ? N'est-il pas riche, heureux d'une félicité parfaite, lui qui a de l'or et de la lumière plein les yeux ?...

La nuit vient. Je redescends vers le village qui commence seulement à sortir de sa torpeur, et je reprends les berges de l'oued.

A ma gauche, sur tout le versant d'un petit monticule, se dressent de grosses pierres plates légèrement enfoncées dans le sol. Tout d'abord, cela ne diffère point d'une pente rocheuse, envahie par des

blocs erratiques. Je découvre à la longue un certain arrangement dans ces pierres et je reconnais un cimetière arabe. Il n'y a pas une plante, pas un éclat de bois, rien qui rappelle la vie, où même le passage de l'homme. Dans le crépuscule, ce tas de pierre et de sable se confond avec les amoncellements informes de la montagne. Les lueurs mauves du couchant les revêtent des mêmes reflets suaves, le même silence accablant pèse sur le tas de pierre et sur la montagne. On ne songe pas qu'il y a des morts qui dorment là. Quelque chose vous pénètre qui est plus profond et plus immuable que la Mort : la sérénité de la matière éternelle !

* * *

En revenant à l'hôtel, je passe devant une école franco-arabe et plus loin, en bordure sur la route, je distingue deux bicoques que je n'avais pas remarquées tout d'abord et qui sont le bureau de poste et la caserne de gendarmerie. Je me retrouve brusquement en pleine « civilisation ».

Dans la salle à manger « illuminée à l'acétylène), je dîne en compagnie d'un évêque anglican, de sa femme et de sa fille. L'évêque, très majestueux dans sa grande barbe bien peignée, porte un smoking à revers de moire ; les femmes, dont la plus jeune admirablement belle, sont en toilette de dîner. Les

guipures transparentes des corsages montants dessinent de superbes épaules. La table est encombrée d'eaux minérales et de petits flacons en nickel qui contiennent des remèdes strictement anglais contre toutes les fièvres et tous les microbes possibles. Au milieu (raffinement suprême), de grands chardons des sables, — les seules fleurs qu'on puisse trouver ici, — dressent leurs têtes bleuâtres et leurs hautes tiges contournées et ciselées comme des candélabres d'argent, au-dessus d'un vase de cristal certainement apporté par la pieuse famille.

A l'autre bout, le coude sur la nappe, un photographe ambulant, en cotte de toile bleue et en chapeau de pêcheur à la ligne, lit un journal d'Alger, tout en piquant sa fourchette dans son assiette, d'un geste machinal. Enfin, j'ai pour voisin très proche un peintre suédois à la mise soignée et sobre qui, de temps en temps, interpelle le Révérend évêque, dans un français presque aussi correct que sa personne.

Nous échangeons de menus propos de politesse, et, après le dîner, nous nous rejoignons forcément dans la cour de l'hôtel, autour d'une petite table, où on nous a servi un café maure. Nous sommes seuls. L'évêque est allé faire un whist, au salon, avec sa femme et sa fille. Le photographe a disparu. Nous causons sous le frais abri des sycomores.

Le Scandinave m'apprend qu'il est ici depuis

deux mois, — « uniquement pour la Beauté ! » — me dit-il avec une emphase naïve. Il vient de parcourir l'Algérie, depuis le Figuig jusqu'à l'Aurès ; et il me vante par-dessus tout le Sud Oranais dont la couleur imprévue et paradoxale l'a enthousiasmé.

Après quelques minutes de conversation, je m'aperçois que mon Suédois est ce qu'on appelle un homme « très averti ». Il a longtemps habité Paris, il se pique d'en connaître tous les milieux artistiques et littéraires, il cite les romans et les poèmes du plus dernier cri. Il a beaucoup admiré jadis les paysages de l'Ile-de-France ; et il me confie que le premier printemps parisien qu'il a vu a été pour lui un éblouissement.

Mais, depuis qu'il a mis le pied en Afrique, depuis qu'il a eu comme la révélation totale de la lumière, ces aimables souvenirs se sont subitement décolorés dans sa mémoire. Il n'aime plus, il ne comprend plus maintenant que l'Afrique. Jamais il n'a travaillé comme ici, et il songe sérieusement à s'y établir pour toujours.

Comme je lui avoue mes doutes sur la durée de son emballement ; comme j'oppose au pittoresque africain celui non moins surprenant des régions septentrionales où il est né ; et comme je lui rappelle l'exemple de tel grand paysagiste norvégien, — il me répond par une véritable profession de foi, que je ne puis m'empêcher de transcrire, parce

qu'elle exprime en somme ce que j'ai senti moi-même, en arrivant en Algérie et, plus particulièrement, pendant ce voyage.

« Voyez-vous, — me dit-il, — je suis à peu près convaincu qu'il n'y a que les gens du Nord comme nous pour bien voir les pays du Midi. Au fond, ce sont les Anglais et les Allemands qui ont appris aux Italiens à regarder leur Italie. Les deux seuls grands peintres de la nature qu'on puisse nommer chez eux, avant le romantisme, c'est le Poussin et Claude Gelée, — un Lorrain et un Normand, deux hommes du Nord! Ceux du Midi, ou bien sont trop engourdis par le climat, trop satisfaits par la seule douceur de vivre, ou bien ils ont des sens trop avides, un besoin trop impétueux de l'action immédiate pour s'intéresser aux choses qui les entourent. J'ajoute que même chez les plus artistes, la sensibilité est rendue paresseuse par la surabondance et la continuité des émotions voluptueuses ou des visions brillantes. Une foule de nuances ou d'objets qui nous frappent ne les frappent plus. Nous autres, au contraire, nous apportons une sensibilité toute neuve qui n'a jamais été que froissée ou contrariée par la rigueur du climat : ce qui fait qu'elle s'épanouit délicieusement dans une atmosphère plus clémente et qu'elle vibre tout entière à la moindre sollicitation caressante qui vient du dehors. Enfin nous devons au perpétuel repliement où nous vivons dans nos pays de brume

et de froidure une faculté de rêve qui nous permet de nous dédoubler sans cesse et de sortir de nous pour nous mêler aux spectacles extérieurs. C'est pourquoi je soutiens que l'œil d'un homme du Nord, — à condition qu'il soit suffisamment exercé, — est plus apte à refléter et à analyser la couleur du Midi que l'œil d'un méridional.

« Maintenant, je ne le cacherai pas : ce qui nous plaît, à nous autres Barbares, dans votre Afrique, comme dans tout l'Extrême-Sud, c'est la violence, c'est la frénésie des sensations. Notre tempérament le veut ainsi. Nous préférons les sensations fortes aux sensations exquises. Je remarque des préférences toutes pareilles chez ceux de vos écrivains qui ont le mieux gardé l'empreinte du Nord — chez Hugo ou chez Flaubert.

« Ici, notre goût est satisfait. Les lignes sont nettes, rigides, cassantes. Les tons sont d'une intensité extraordinaire, parfois d'une crudité hurlante. Les formes vous entrent dans le regard, comme malgré vous, avec une sorte de fougue intérieure qui vous ébranle jusqu'aux moelles. Et quels contrastes déconcertants et inattendus ! L'Afrique est le pays des contrastes : c'est l'anthithèse vivante ! En savez-vous un qui soit à la fois plus brutal et plus doux, plus élégant et plus grossier, plus grandiose et plus gracieux ? Si le soleil y est accablant, la lumière y compose avec l'ombre des jeux d'une suavité infinie,

d'une finesse qui échappe à toutes les astuces du métier. Pour un peintre, c'est désespérant. On a beau être habile et consciencieux, on sent bien que *ce ne sera jamais cela !* Et je parle aussi des maîtres qui se sont mesurés avec ces difficultés insurmontables. Si légers, si mouvants que soient leurs ciels, il y manque presque tout de la réalité, non pas seulement la palpitation intraduisible de l'atmosphère changeante, mais jusqu'à la nuance exacte d'un reflet.

« Pour moi, qui ne suis qu'un dilettante, ce qui m'attache à l'étude de ces contrastes si énergiquement tranchés, à la recherche d'une vigueur outrancière alternant avec des subtilités d'une mièvrerie et d'une complication extrêmes, c'est qu'elles constituent une gymnastique de premier ordre aussi bien pour mon imagination que pour mes nerfs. Je ne vois point de remède plus efficace aux sensibilités efféminées et neurasthéniques d'aujourd'hui. Les soumettre à ce régime, ce serait les tonifier de la même façon qu'en thérapeutique médicale, lorsqu'on expose le malade aux jets successifs ou combinés de la douche froide et de la douche chaude.

« Vous me direz sans doute que la nature du Nord est capable d'aussi puissants effets que la nature africaine. Par exemple, nous avons chez nous des lumières boréales qui atteignent aux décompositions les plus opulentes et les plus fantastiques. Je me rappelle encore certains soirs de Paris, des soirs

d'hiver et d'automne, où le ciel se noyait dans des pourpres noirâtres et des lividités violettes d'un aspect tellement apocalyptique qu'on avait l'illusion d'un éclairage de théâtre. Mais notez que ces féeries de la lumière sont quelque chose de rare et d'accidentel dans le Nord, tandis qu'ici la merveille est de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. La couleur y paraît, chez elle, à sa place, nullement forcée, nullement voulue ; elle est appelée en quelque sorte par le cadre et le milieu. Et voici le plus étonnant : cette couleur, si intense et si dure soit-elle, finit par s'apaiser en des harmonies d'une douceur toute classique, grâce aux transitions insensibles ménagées par l'atmosphère et à la délicatesse insaisissable des arrière-plans. Au contraire, la couleur septentrionale, qui est une véritable anomalie naturelle, a toujours quelque chose de discordant avec l'ensemble, d'hyperbolique et de monstrueux, — de *romantique*, pour tout dire.

« Mais surtout la nature du Nord est triste : même lorsqu'elle s'illumine et s'égaye, le fond de tristesse est toujours latent. Et, ce que j'aime de l'Afrique, c'est qu'elle est pleine de joie. Elle est chaude, brûlante, exaltante de toutes les énergies, tandis que le Nord glacial me déprime, me contracte et me gèle. Si vous saviez l'ivresse que j'éprouve à livrer mon corps à cette brûlure du soleil, comme je me dilate dans cet air torride qui ondule au-dessus des sables !

Il me semble que la force éthérée, l'agilité souveraine, l'essence volatile du feu, — tout cela passe dans ma chair. Mais peut-être que, pour sentir des voluptés pareilles, il faut, comme moi, venir de ces régions cimmériennes où l'on vit des semaines et des mois dans des demi-ténèbres, où la pensée découragée se dissout en mélancolie comme le ciel du dehors se fond en eau. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, des phrases d'Ibsen sur ces longs jours de pluie interminable, où rien ne luit ni ne sourit, où le goût de la mort vous entre dans l'âme avec l'humidité qui pénètre vos fibres ?... Moi j'ai dans les miennes tous les grelottements et toutes les ardeurs transies des ancêtres de ma race qui ont eu froid pendant des siècles ! Ah ! il n'y aura jamais assez de soleil sur les plaines d'Afrique, pour liquéfier la glace de mes os !... Aussi vous comprenez qu'avant même de l'aimer en artiste, je l'aime d'abord, votre Afrique, comme un Hyperboréen qui veut avoir chaud, comme un Barbare morose qui, de tout son cœur, aspire à la joie !

« Certes cela ne m'oblige pas à renier mes anciennes admirations, mais je cède à un attrait plus impérieux, à une beauté plus complète et plus magnifique. J'apprécie, comme un autre, le charme d'un ancien parc à la Française, où de nobles ordonnances architecturales décorent des horizons savamment encadrés et font converger les lignes géométriques d'une

perspective vers un centre commun. Je goûte vraiment toutes les grâces rustiques, toutes les poésies potagères que célèbrent certains de vos écrivains, — en un mot tout « le Louis XVI » de votre littérature contemporaine. Mais, quel que soit l'agrément que j'y prenne, je ne laisse pas que de trouver à la longue ces gentillesses un peu fades. Même les grands paysages qui s'offrent, avec des caractères si différents, dans presque toutes vos provinces françaises, — les forêts de l'Argonne ou de la basse Lorraine, les prairies pastorales de la Bresse ou de la Normandie, les solitudes alpestres ou pyrénéennes, — tous ces beaux spectacles ne me plaisent pas autant que la simple vue d'une plaine désertique, au lever ou au coucher du soleil. Cela au moins n'est pas domestiqué, plié aux exigences bourgeoises de la vie moderne, rapetissé par le souvenir de l'homme qu'on y rencontre partout inscrit. En Afrique, rien ne s'interpose entre la nature et moi, aucun art ni aucun artifice ne m'y dérobe la vision directe des choses. C'est le pur enchantement des formes telles qu'elles sont sorties du moule originel, le libre jeu des forces primordiales, et, — loin de tout regard profane, — le drame antique de l'Ombre et de la Lumière, dans sa sérénité quasi religieuse !... »

Il se tut un instant, puis, d'un ton subitement changé, en me montrant les bâtisses qui se déployaient autour de nous :

« Voyez ! me dit-il, la civilisation gagne même ces pays vierges que leur nudité farouche aurait dû mieux défendre ! Cet hôtel est de trop ! Nous y sommes trop bien ! Un gourbi devrait nous suffire !... Hélas ! bientôt, nous y contemplerons un casino, comme à Biskra ; — et l'on plantera les poteaux de quelque Club alpin jusque sur la Brèche d'Hercule !... »

La main du Scandinave se tendait vers la Porte d'Or. Il reprit tristement :

« Voilà pourquoi je me hâte de jouir de cette terre merveilleuse, avant que les hommes n'achèvent de l'abîmer et d'en troubler le silence. Nos neveux n'auront plus cette faveur... Croyez-moi, Monsieur, nous assistons à la dernière beauté ! »

VIII

UN BALCON SUR LE DÉSERT

Le lendemain, dans toute l'incandescence de la lumière méridienne, je roule vers la gare, où je vais prendre le train de Biskra.

Sur le quai de la station, il y a un petit rassemblement. Un homme, en bras de chemise, gesticule et crie avec colère au milieu d'un groupe de voyageurs. C'est le chef de gare qui s'emporte contre les nomades. Hier, lorsque la caravane est passée, ils lui ont tout saccagé son jardinet, — une mince bande de verdure qui borde la voie. Il avait repiqué là quelques pieds d'endives et de barbes-de-capucin, dont les feuilles rafraîchissantes sont une gourmandise et une rareté dans ces régions sablonneuses et sans eau. Il avait même réussi, — à force de soins et d'arrosages, — à faire pousser des cyclamens et des œillets. Et voilà que maintenant il ne reste rien de toutes ces plantes de luxe, dont il était si fier !... Plus que des tiges coupées, des bribes de salades flétries et desséchées, à croire qu'une nuée de criquets s'est abattue à cet endroit !

Dans l'excès de son indignation, le pauvre homme ose même prendre à témoin mon commensal de la veille, le majestueux évêque anglican qui s'est approché, lui aussi, au bruit de ses clameurs :

— Pensez, Monsieur, ils m'ont arraché jusqu'à mes œillets !... Des œillets doubles, Monsieur ! Des œillets d'Espagne, aussi gros que des tulipes !...

L'évêque ne dit rien, par dignité, — et même il détourne la tête ; mais je devine que, dans son âme sentimentale d'Anglo-Saxon, ami des fleurs et des arbres, il s'attendrit sur le sort tragique des œillets du chef de gare, — les seuls œillets d'El-Kantara !

Alors un Français intervient, — gros homme rose et dodu, à la bedaine proéminante sous un cache-poussière d'automobiliste :

— C'est bien fait pour vous ! — dit-il, d'un air belliqueux, à l'employé, — pourquoi ne vous plaignez-vous pas à l'Administration ?... En tout cas, vous pouviez au moins prévenir la gendarmerie qui est à deux pas !...

Le fonctionnaire hausse les épaules avec pitié :

— Me plaindre à l'Administration ?... C'est cela ! Ça serait complet ! Pour qu'on me tombe dessus ! Ça aurait fait toute une affaire !... Si vous croyez que les chefs sont contents, quand on leur met une affaire sur les bras !...

On voit qu'il ravale d'amères rancœurs, mais il ne peut se tenir d'ajouter :

— C'est égal ! Convenez que c'est un peu fort de se laisser traiter de cette façon-là par des Bédouins !... Nous autres, si nous nous permettions seulement de cueillir un abricot dans leurs oasis, ils nous assommeraient, Monsieur, ils nous couperaient en petits morceaux ! Et nous, quand ils nous pillent, quand ils nous démolissent tout un jardin, nous qui sommes les maîtres, nous n'osons rien dire !...

Mais la sonnerie qui annonce le train vient de retentir. Le chef de gare se précipite dans son bureau, pour endosser la redingote réglementaire. Gagné par l'émoi du volé, le Français au cache-poussière d'automobiliste, s'échauffe à son tour contre l'audace des Arabes, la veulerie administrative... Autour de nous, les portefaix indigènes qui se sont emparés de nos valises, — bien qu'ils comprennent parfaitement les récriminations du gros homme, — ont l'air de ne rien entendre. Ils sont là comme des automates.

Le train a stoppé. Les portefaix envahissent les compartiments, y poussent nos bagages, reçoivent leur pourboire, sans nous regarder, sans desserrer les dents ; après quoi, ils se campent au milieu du quai, les yeux vacants, la mine impassible. Il est clair que pour eux, nous existons moins que les cailloux de la voie et les roches du défilé où va s'engager la locomotive !

Quelques instants après, nous avons franchi la

Brèche d'Hercule, nous longeons l'oasis, dont les cent mille palmiers étalent, parmi les terres blondes, le moutonnement de leurs panaches. A perte de vue, de grandes taches fauves resplendissent. Je salue la Porte d'Or, qui décroît à l'horizon ; et longtemps je suis du regard les murs brillants du Village Rouge, — un des trois villages de la palmeraie, — dont les maisons sont faites d'une boue extraordinaire, une boue qui a la couleur et l'éclat du cuivre rosette...

* * *

J'arrive à Biskra par un sirocco accablant. La première impression est plutôt déplaisante.

On sent trop la ville d'hivernage improvisée hâtivement. Le genre « Côte d'azur » qu'on a essayé d'acclimater ici, ce truquage pittoresque, ce faux luxe, ce faux style des bâtisses détonnent ridiculement devant la beauté si sincère et un peu rude du paysage. La population indigène gâtée par le contact des touristes a perdu presque tout caractère original. Le *yaouled* de Biskra est devenu, en son espèce, un petit monstre aussi insupportable que le voyou parisien ; les danseuses elles-mêmes n'ont plus l'honnêteté naïve de leurs congénères du Sud. Elles ont altéré la simplicité de leurs danses, introduit dans leur costume des élégances européennes d'un goût déplorable. Le trompe-l'œil est partout. C'est une

Afrique de camelote qu'on croirait machinée par une agence Cook et qui appelle la description d'un Bædeker.

Les deux seules émotions que j'aie éprouvées à Biskra, je les dois au souvenir du cardinal Lavigerie et à l'admirable Jardin Landon.

La statue de l'ancien archevêque d'Alger et de Carthage se dresse dans un carrefour où aboutit la piste de Touggourt, — au seuil de ce Sahara qu'il rêva d'évangéliser, en ressuscitant les confréries religieuses et militaires du moyen âge. Cette statue n'est qu'une réplique dont l'original exécuté par Falguière se trouve à Bayonne, la ville natale du prélat.

Malheureusement elle est placée dans un endroit peu favorable, elle écrase son piédestal qui est trop bas et elle laisse en somme l'impression d'une chose manquée, condamnée à paraître toujours provisoire : telle une maquette apportée par le chemin de fer et débarquée tout à vrac sur le sable ! Je l'eusse voulue au fond d'une perspective immense, au sommet d'un édicule de style romain qui eût dominé tout le désert des Zibans. Pour l'effigie de cet homme qui fut grand, il faudrait un ostensoir vraiment insigne.

J'ajoute que la statue de Falguière ne donne du fougueux évêque qu'une idée très incomplète. Je saisis bien que, par cette croix brandie d'un geste

conquérant vers le Sud, il a voulu symboliser l'ardeur guerrière et susciter dans nos esprits l'image idéale du prêtre-soldat. Mais l'expression onctueuse et bénigne du visage corrige et affaiblit le mouvement vigoureux du bras. Cette tête est trop cléricale et conventionnelle. Il suffit de regarder le célèbre portrait peint par Bonnat, pour se convaincre que la physionomie du cardinal n'avait pas cette fadeur. La bénignité, la mansuétude, la charité chrétienne étaient, je veux le croire, au fond de son cœur, mais ce qu'il manifestait sur sa figure, c'étaient des vertus d'une qualité un peu plus virile. Ce détail, qui n'est rien en soi, montre cependant une fois de plus combien les Français de France sont inaptes à se représenter des natures africaines et, en général, toute singularité de race qui sort du type banal imposé par la littérature comtemporaine. Nul peuple n'est plus dénué que le nôtre du sens ethnique. Qu'on élève de cinq degrés leur température normale, qu'on les transporte dans un milieu plus ardent et qu'on les mette brusquement face à face avec des mœurs qui correspondent à ce milieu et à cette température, les voilà perdus ! Ils s'étonnent, s'indignent, s'irritent : ils ne comprennent plus.

J'ignore si Bonnat a compris davantage que Falguière, mais je constate qu'il a copié à peu près exactement les traits historiques de Mgr Lavigerie. Je devine, en considérant sa toile, une âme singu-

lièrement active, pratique, bourgeoise même, si ce terme n'était pas choquant appliqué au personnage héroïque que fut, en somme, cet évêque ; je sens aussi qu'une grande bonhomie, beaucoup de finesse, de malice et d'esprit tempèrent fort heureusement ce qu'il y aurait peut-être de trop âpre dans cette physionomie d'homme d'affaires. Enfin, je vois par le faste, par l'arrangement et par l'éclat de la pourpre comme par les objets précieux qui l'environnent, que ce prince de l'Église avait le sentiment de la pompe. Je ne sais s'il l'avait naturellement. En tout cas, je l'aimerais déjà pour ce seul trait ; et même si cette magnificence était voulue, le calcul me semblerait au moins fort intelligent, car rien, autant que la pompe, ne pouvait le rehausser aux yeux des indigènes et le rapprocher de ces grands enfants qui, comme les artistes et les poètes, ont le culte de tout ce qui brille !...

Je médite sur la destinée de ce prélat qui ressemble à tous les grands hommes de tous les temps et de tous les pays par ses tendances à la fois chimériques et positives. Ce prince romain fut l'authentique héritier des maîtres du monde. Il fut, comme eux, un bâtisseur et un organisateur sans pareil, lui qui couvrit toute l'Afrique du Nord de constructions monumentales, depuis Oran jusqu'à Tunis, qui créa toute une hiérarchie et une administration ecclésiastiques qui se révéla colon, propriétaire et financier. Et quand

bien même il n'eût rien fait de tout cela, comment ne pas s'éprendre du cœur généreux qui rêva de donner à la France tout un vaste empire africain, par l'unique efficace de la propagande religieuse préparant les voies à la force armée?

Ce n'est pas sa faute sans doute, si lui aussi, il est venu trop tard dans un monde trop vieux et s'il n'a pu laisser après soi qu'une œuvre aux trois quarts ruinée. Les politiciens contre lesquels il a dû batailler étaient des nains qui n'allaient pas à sa cheville. Les nains, par leur multitude, ont eu raison du géant! Son clergé lui-même le détestait, lui obéissait à contre-cœur, le trahissait : petites gens qui renâclaient devant la gloire et qui plaçaient leur idéal dans le grossier bonheur des peuples sans histoire!... Mais ce qui devait lui peser plus que tout le reste, à ce conquérant fait pour des temps plus mâles, c'est l'air asphyxiant de la médiocratie moderne, ce sont les instincts serviles de ces générations nouvelles qui ne veulent plus *souffrir* pour faire de grandes choses. La poursuite d'une plate félicité abuse les masses. Elles écoutent confusément la parole du plus grand destructeur d'énergies qu'ait produit le dernier siècle, — de ce Renan qui reprenant à son compte le verset biblique : « Les nations se consument au profit du feu », — en altérait le véritable sens. Au fond, c'est parce qu'elles se sont consumées en apparence pour rien, que les nations ont pu vivre

de la vie véritable. Dès qu'elles cessent de pâtir, elles cessent d'exister. En même temps qu'elles renoncent à la gloire, elles perdent jusqu'au pain quotidien. Pour que l'esclave mange tout son soûl, il faut d'abord que la table du maître soit abondamment servie !...

Je suis passé rapidement devant la statue du cardinal ; mais ces réflexions attristées me poursuivent, tandis que je m'achemine vers le Jardin Landon. Je songe à ses basiliques inachevées, à ses religieux dispersés, à tant d'œuvres abandonnées ! Je songe surtout au grand vide que sa mort a creusé dans la conscience africaine pour qui son activité inlassable était une haute leçon. Cette imposante figure d'évêque, cette silhouette pastorale et guerrière, à laquelle les yeux du monde étaient accoutumés, elle complétait si bien la façade de notre Empire africain. Elle en était comme le couronnement ! Les indigènes, les colons, les plus obscurs manœuvres cosmopolites n'apercevaient qu'elle, dans leur ignorance excusable des instables et pâles fonctionnaires qui se succédaient sans cesse au gouvernement de la colonie. Pour ces humbles gens, le Cardinal était le chef suprême. Maintenant il n'y a plus personne.

Cette impression de vide et d'abandon, jamais je ne l'ai ressentie comme à Alger, le jour de ses funérailles. L'image m'en est restée, inoubliable.

Je me rappelle : c'était à l'automne de 1892. Un

grand déploiement de cortège officiel s'était répandu à travers les principales artères de la ville. Gouverneur en tête, tous les corps constitués avaient escorté la dépouille de l'archevêque jusqu'au quai de l'Amirauté, d'où elle allait partir pour Carthage.

Le Vieux-Port débarrassé de ses torpilleurs et de ses bâteaux de pêche semblait désert. Le navire destiné au funèbre voyage était à l'ancre un peu plus loin, vers l'ouverture du môle. La foule massée aux rampes du Boulevard attendait. Ils s'agitaient, se bousculaient, criaient en des langues diverses. Il y avait même des Juifs et jusqu'à des Arabes qui s'étaient hissés sur les colonnes des lampadaires. Les salves, les musiques s'étaient tues.

Alors une chose étonnante parut sur la mer. On vit s'avancer une barque où se dressait la double croix archiépiscopale. Des évêques en mîtres blanches étaient assis à l'arrière ; et, comme on ne distinguait pas les rameurs, la croix d'or plantée à l'avant semblait guider sur les eaux une barque miraculeuse. Au milieu d'un chaland drapé de rouge, le cercueil venait ensuite. Sous l'amoncellement des couronnes et des palmes, il s'élevait très haut comme un catafalque flottant.

Les salves tonnèrent de nouveau. Depuis les rampes du Boulevard jusqu'au toit des maisons, tous les yeux se tournèrent vers le spectacle unique. Un silence soudain s'établit, et, pendant une minute, la

même émotion irrésistible fondit en une même âme toutes ces races inconnues l'une à l'autre, devant le cercueil de cet homme que tous connaissaient.

Il passa lentement sous ses draperies rouges ; puis la flottille mortuaire s'éclipsa entre la rangée des navires, et la solitude des eaux parut plus vaste. C'était fini ! Le cortège se disloquait. Mais la foule déçue cherchait encore du regard la splendide vision évanouie...

* * *

J'atteins la grille du Jardin Landon qui s'étend à une faible distance de la route, tout près de la piste de Sidi-Okba.

Une couronne comtale surmonte la porte d'entrée. Cet emblème héraldique étalé en pleine pouillerie arabe ne déconcerte pas moins que l'apparence seigneuriale de la grande maison de maître, dont il blasonne le seuil. On se demande quelle fantaisie d'esthète a pu se complaire à jeter ainsi un parc et un château, d'ordonnance et d'ampleur tout européennes, en face du Désert et des Oasis. C'est comme un paradoxe d'art réalisé : il a fallu amener des pierres de très loin pour élever ces bâtisses, créer une irrigation artificielle pour entretenir des milliers de plantes et d'arbres venus de toutes les régions du monde, si bien que ce grand jardin poussé en pleine terre ressemble à une serre géante.

Sans doute rien n'est plus factice ; mais, — l'étrangeté du décor une fois admise, — on trouve qu'il est étonnamment réussi.

Le principal corps de logis, qui se déploie sur un des côtés de la cour d'honneur, offre un mélange bien local d'élégance et de rudesse. Les murs, sans ornements, sont blanchis à la chaux, percés d'ouvertures assez étroites comme il convient dans un pays où la fraîcheur est plus précieuse que la lumière. L'aspect des deux ailes est assez lourd et trapu. En revanche, le bâtiment plus bas qui les relie supporte une terrasse à arcades, dont les cintres largement découpés allègent la pesanteur des surfaces pleines. On y accède par des escaliers en saillie, comme à la galerie supérieure d'un cloître, dans un couvent italien.

L'horizon qui s'encadre entre les baies de ces arcades est d'une immensité et d'une beauté extraordinaires. La vue rayonne, par-dessus Biskra, jusqu'à la crête lointaine de l'Aurès, jusqu'aux entassements vermeils de la Porte d'Or et des montagnes d'El-Kantara. Je m'imagine ce que doit être la splendeur d'un lever de soleil contemplé de cette place. J'envie celui qui possède ce belvédère sans pareil, et je l'admire de s'être construit ce balcon sur le désert.

Mes émerveillements redoublent lorsque je m'enfonce dans la demi-obscurité des ombrages. Pour quelqu'un qui, cinq minutes auparavant, n'avait

sous les yeux que des espaces arides et poussiéreux c'est la magnificence et le foisonnement d'une forêt vierge. On avance par d'étroites allées, dont le sol est uni comme celui d'un corridor et moelleux aux pieds comme un tapis. Il est formé d'un sable fin et dur qui a la plasticité de l'argile et la résistance du ciment. Des jardiniers arabes armés de balais et de ratissoires en égalisent le niveau et le nettoient continuellement.

Tout le long des allées, on entend un murmure d'eau courante. De petits canaux brillent sous les herbes, entretenant une fraîcheur discrète. Des nuées de rossignols chantent dans les massifs de bambous. Tout un concert de sensations musicales et voluptueuses vous pénètre.

... L'ombre glauque s'épaissit. La profusion des verdures baignées de lumière, mouchetées de couleurs innombrables est un éblouissement. Les lauriers-roses jaillissent en coupoles, en bouquets épanouis de feu d'artifice; les lauriers blancs s'arrondissent en grosses boules neigeuses. Les lianes des glycines se nouent aux fûts des palmiers, aux rameaux des bellombras; et les grappes mauves, énormes, s'écrasant les unes contre les autres évoquent toute une vendange féerique, suspendue à des vignes d'argent dont les raisins seraient faits d'opale et d'améthyste. Parmi les sombres quenouilles des cyprès éclatent les fleurs couleur de sang des hi-

biscus : frêles coupes vénitiennes surmontées d'une aigrette de pistils d'or et dont la pourpre chaude a l'incandescence du verre au moment où il sort du four. Mais les feuilles violettes des bougainvilliers envahissent, recouvrent tout : ce ne sont, par les allées, que des chutes, des coulées de moires épiscopales, aux chatoiements d'amaranthe. Les murs d'un pavillon qui surgit tout à coup devant un parterre, en sont drapés du haut en bas, comme un reposoir de Fête-Dieu...

Soudain une vive lumière filtre entre les branches. Je suis de nouveau en plein jour. L'allée débouche sur une pelouse rectangulaire qui occupe tout le centre d'une clairière ; l'herbe y regorge, elle est haute, lustrée, égale, comme si l'on y passait le rouleau tous les jours. Des corbeilles de glaïeuls et de cinéraires y étalent la bigarrure de leurs nuances. Les petits chemins qui circulent tout autour sont d'une propreté méticuleuse. On se croirait en France, à l'extrémité d'un parc appartenant à des bourgeois riches. Il suffit de lever la tête : toute l'Afrique reparaît avec ses palmiers et son ciel. Par-dessus les citronniers et les lauriers-roses, les panaches aériens se balancent, la colonnade des troncs écailleux se creuse en perspective sans fin. Les essaims de grosses mouches dorées, le chant ininterrompu, les trilles invraisemblables des rossignols qui pullulent dans les fourrés, tout achève de vous dépayser. Le con-

traste est si subit et si imprévu qu'on perd la notion du milieu. On cède à l'illusion ambiante : on est hors du monde, dans on ne sait quelle contrée impossible, inventée par une imagination de conteur arabe.

Oh ! vivre là tout un été torride ! Être le maître de cet éden fabuleux et cependant réel !... C'est le vœu que je forme éperdûment, tandis que je m'assieds sur les nattes d'une kouba toute blanche, dont l'intérieur est aménagé en café maure. La ressemblance est parfaite. Voici la cheminée aux faïences peintes, où le kaouadji fait bouillir ses petites burettes de cuivre, voici la niche pour les narguilhés le divan très bas où l'on se couche pendant les siestes ardentes. De l'endroit où je suis, j'aperçois par les arcatures légères d'une petite baie à colonnettes tout un massif d'hibiscus dont les fleurs et les tiges se dessinent délicatement sur un fond de lumière verte... Oui ! je voudrais vivre là, dormir là, sur cette natte, courir en m'éveillant sur la belle herbe soyeuse de la pelouse, tremper mes pieds nus dans la rosée ; partir à cheval à travers les plaines vermeilles, avec le froid vif de l'aube autour des tempes et venir me reposer ici, à l'heure où le soleil arrondit son globe par dessus la ligne des sables. J'aurais pour me servir une adolescente du pays, une fillette maigre et dorée, comme la petite courtisane aux bras d'ivoire que j'ai vue, à Bou-Saâda, danser la danse des mains. Je mangerais des choses parfu-

mées et légères, des dattes, des abricots desséchés, des confitures de roses, des galettes au beurre dont le feuilletage croûstillant et fragile se brise sous les doigts, — et j'aurais sans cesse autour de moi le murmure rafraîchissant des eaux courantes, pendant que le soleil, invisible à travers les éventails impénétrables des palmes, — le dur soleil du Sud, — incendierait tout l'espace au-dessus de ma tête !...

Mais le soir tombe. On n'y voit presque plus dans la kouba... Je reprends les allées de sable fin, où la nuit s'amasse lentement, sous les frondaisons des lauriers et des bellombras; et après m'y être égaré, comme dans un labyrinthe, j'arrive enfin à la terrasse qui se déploie du côté de l'Est, sur tout le mur d'enceinte du jardin.

C'est un autre balcon sur le désert !

Devant moi, la mer des sables se déroule à l'infini sous son voile de couleurs changeantes. L'enchantement crépusculaire développe ses mouvants prestiges. L'harmonie des teintes suaves se décompose lentement dans des ondes grises et lumineuses, d'une transparence divine, au milieu d'un apaisement, d'une douceur inexprimables...

Le silence éternel des étendues désertes semble devenir plus profond avec la nuit qui descend. Rien ne bouge. Tout s'efface. Une mélancolie sereine m'envahit tandis que je cherche au firmament la scintillation de la première étoile. Je me souviens

d'une minute d'angoisse, toute pareille à celle-ci, lorsque du haut des roches de Bou-Saâda, je vis s'éteindre les dernières lueurs sur la grande houle indistincte des dunes; — et je me dis que ce beau jardin, dont les ombrages mystérieux m'environnent, — ce jardin de volupté et d'oubli, — ressemble étrangement au « Jardin de la Mort » que j'ai visité là-bas !...

23 mai 1903.

DEUXIÈME PARTIE

LES VILLES

... Capitoli immobile saxum.

(Virgile.)

LES VILLES

Ce sont les cités antiques de l'Afrique impériale et latine.

Les unes sont bien mortes, et pour toujours sans doute! Les autres sont endormies. Celles-là, en revanche, commencent à sortir de leur sommeil millénaire : à la fois très jeunes et très anciennes elles rentrent joyeusement dans la vie moderne, avec la couronne de leur glorieux passé. Mais, toutes, elles ont leurs souvenirs et leurs ruines!

Ces souvenirs, ils sont parmi les plus beaux que se soient transmis les peuples latins : d'abord le grand duel entre les deux Villes rivales, qui aboutit à la Paix romaine, à l'établissement de l'Ordre administratif dans tout l'Occident et à la majesté de l'Empire; puis le triomphe du catholicisme, affermi par Tertullien et Cyprien de Carthage, surtout par Augustin d'Hippone; enfin la lutte séculaire de l'Espagne et de la France contre les armes et le génie de l'Islam !... Toute cette Afrique du Nord est, pour nous, pleine d'histoire, — une histoire qui touche de très près à

la nôtre, quand elle n'y est pas intimement mêlée. Le Français qui parcourt la Proconsulaire, la Numidie et la Maurétanie, marche environné de tout un cortège d'ombres illustres, — grandes figures nationales ou classiques. Depuis le premier des Scipions jusqu'à saint Louis, depuis André Doria et Duquesne, jusqu'à Bugeaud, Lamoricière et Lavigerie, combien d'hommes de notre race sont passés par ces mêmes chemins, pour combattre, coloniser, élever des villes ou des temples !

Les ruines de ces temples et de ces villes sont admirables. Je ne parle pas de leur valeur d'art, qui n'est point à mépriser, ni de leur intérêt archéologique qui est considérable pour les érudits. Je ne parle pas non plus des paysages si nobles et si fins qui les environnent, bien qu'il soit difficile de retrouver, en d'autres régions, une telle pureté de la lumière, une telle intensité de la couleur. Ce qui fait, à mon sens, le charme vraiment unique de ces villes mortes, c'est que leurs ruines sont toujours vivantes, au rebours des autres ruines, qui sont devenues de simples pièces de musées, — objets de curiosité pour une foule étrangère de touristes, ou de descendants oublieux des ancêtres. Elles sont vivantes, ces ruines africaines, parce que le peuple qui circule autour d'elles perpétue, sans le savoir, les gestes et les pensées des hommes anciens qui en ont jeté les fondements, parce que d'elles à lui il y a comme une

pénétration réciproque et mystérieuse, une harmonie extérieure et tout de suite saisissable, que le temps n'a pu abolir.

Ailleurs en effet, même dans les pays latins, — en France, en Espagne, en Italie, — les mœurs se sont modifiées profondément, l'aspect même des lieux a changé, tout a été bouleversé de fond en comble. Ici, presque rien n'a bougé. En dépit des révolutions politiques et religieuses, les coutumes, l'atmosphère morale sont restées identiques. La *gens togata* semble se survivre, dans ces nomades vêtus de blanc et si noblement drapés qui se pressent, les jours de marché, devant les caravansérails, ou dans ces fumeurs indolents, couchés sur des nattes, à la porte des cafés maures, comme les convives des festins antiques. Ces ruelles étroites, aux murs enduits de chaux, c'est le décor même des comédies de Plaute et de Térence. Voici la taverne odorante et graisseuse, avec ses guirlandes de roses et de jasmins, l'*uncta popina* des satires d'Horace et de Juvénal. Voici la boutique du barbier, où l'on vient écouter les nouvelles, ou les histoires merveilleuses des conteurs de carrefours. Voici, dans les scènes de la rue, toute la bouffonnerie des mimes et des atellanes, le comique ingénu des anciens en sa simplicité enfantine : gifles, coups de pied et coups de triques, gestes obscènes, propos crapuleux, drôles qu'on rosse, vieillards qu'on berne, parasites battus

et contents ! Les accessoires et les comparses y sont toujours : le bâton d'abord, l'esclave, le portefaix, la courtisane, — et l'âne ! le petit âne rusé et lascif qui remplit de ses tours les *Métamorphoses* d'Apulée, après avoir amusé les vieux conteurs d'Ionie !... C'est pourquoi, en aucun pays latin, les ruines ne sont plus évocatrices que dans l'Afrique du Nord. Le milieu immuable aide à la résurrection de la plus lointaine histoire.

Oh ! que la morte Pompéi paraît languissante, pour qui la compare à nos cités africaines !... Thermes de Cherchell, si beaux dans les soleils couchants avec vos terrasses et vos promenoirs, d'où l'on voit tout le golfe jusqu'à Ténès, et d'où l'on entend le murmure de la mer au pied de la falaise, piscines à demi taries, mosaïques éclatantes, chapiteaux mutilés, peuples de statues étincelantes comme une neige sous la lumière du midi ! Nécropoles chrétiennes, basiliques et baptistères de Tipasa, sépultures des évêques ! Superbe Thimgad, envahie par les sables, qui dresses à la limite du désert ton arc-de-triomphe et les hautes colonnes de ton capitole : chaînes de l'Aurès, espaces illimités, horizons décevants et splendides ! Casernes de Lambèse, où vit le souvenir des légions ! Savante Hippone où dorment les reliques d'Augustin ! Colline sacrée de Carthage, quelle fortifiante mélancolie s'exhale de vos pierres éparses et quel vent salubre d'enthou-

siasme souffle de votre ciel ! Pour le Français resté fidèle à la mémoire des grands aïeux, nul endroit du monde ne surpasse en beauté la décrépitude vénérable de vos débris ; nul autre ne lui donnera davantage le sens vivant de la tradition ; et il cherchera vainement ailleurs l'émotion filiale qui, pour lui, sort de cette terre si fortement façonnée par le génie latin et reconquise, après tant de siècles, au prix du sang de ses pères !...

I

CHERCHELL

Il convient sans doute de commencer par la capitale des régions qui forment la presque totalité de notre Algérie, — par cette Césarée de Maurétanie qui, après l'extinction des dynasties indigènes, devint la résidence du procurateur impérial : centre administratif et militaire, port d'attache de la flotte destinée à surveiller les pirates de la Méditerranée occidentale.

Césarée s'appelle aujourd'hui Cherchell. La capitale des rois maures est un simple chef-lieu de canton. La grande ville qui, jadis, comptait environ deux cent mille habitants, n'en compte maintenant que trois ou quatre mille au plus, et son enceinte actuelle occupe à peine la dixième partie de sa superficie primitive. Déchue, elle semble se tenir à l'écart, s'isoler avec ses ruines, bien loin des grands courants de l'activité nouvelle. Cent vingt kilomètres seulement la séparent d'Alger ; mais elle a l'air d'être au bout du monde, tant les détours sont interminables pour y atteindre. C'est à cet isolement, à cet accès

difficile qu'elle doit d'avoir gardé une physionomie propre, une séduction exquise et secrète que n'ont aucune des autres villes africaines.

La première fois que je vis Cherchell, ce fut par un soir du mois de mai. J'avais quitté le chemin de fer à Marengo, pour prendre une bonne vieille diligence de l'ancien temps, qui, en trois petites heures, devait me conduire à Césarée de Maurétanie.

La chaleur était déjà très forte. Malgré la ventilation de la course, un air d'une lourdeur intolérable emplissait les défilés et les ravins du Sahel. Le soleil frappait d'aplomb sur le cabriolet. La lumière brûlante filtrait entre la trame de la toile, comme par les trous d'un crible. Les reflets incandescents que renvoyaient les roches avoisinantes m'aveuglaient et m'irritaient les paupières. Une poussière blanche et corrosive soulevée par les pieds des chevaux ajoutait au malaise de l'étouffement la souffrance de mille piqûres continuelles. Une torpeur engourdissait mes membres, et cependant je ne pouvais pas m'assoupir, tellement ce supplice de la poussière et de la chaleur me surexcitait les nerfs.

Il dura pendant des lieues... Soudain, une détente se produisit. Des souffles larges passaient, apportant avec eux une senteur d'algues et d'iode. Je reconnus l'odeur enivrante de la mer. Nous venions de dépasser le petit village de Zurich, et nous avions gagné le

sommet d'une côte, d'où l'on découvre tout le versant opposé, jusqu'à la limite des rivages.

La mer apparaissait de plus en plus nettement : d'abord amincie en une étroite bande d'un vert léger qui se fondait dans le gris nacré de l'espace, elle se déployait maintenant, immense et bleue, d'un bleu pour ainsi dire aérien, le bleu limpide, angélique et souriant des ciels d'aurore. C'était une chose si délicieuse à voir que j'en oubliai la longueur de la route, la poussière et le mauvais soleil de la méridienne.

Cherchell était tout près ; — et j'admirai ses antiques fondateurs de lui avoir choisi un cadre à la fois si noble et si doux. Quelle différence avec les régions arides et montueuses que nous avions traversées !

La route venait de faire un coude brusque entre les arches rompues d'un aqueduc romain. Nous avions à notre droite le dôme colossal du Chénoa, qui surplombe le promontoire de Tipasa et qui borne tout l'horizon du côté de l'Est. A gauche, du côté du couchant, dans un lointain inappréciable, le cap Ténès, tout entier visible à travers les brumes, élevait très haut ses pylônes bleuâtres. Au Sud, à une faible distance, ondulaient de molles collines, toutes couvertes de vignobles et de cultures ; et, devant nous, la pleine mer s'élargissait au bas des falaises.

C'est sur cette terrasse resserrée entre les collines

et les rochers du rivage que Cherchell est assise et qu'elle étend, pendant plus d'une lieue, sa campagne riante.

Le soleil se couchait. Sous les teintes vermeilles de la lumière décomposée, la végétation des vignes, des cyprès et des pins en parasol qui s'étagent tout le long des hauteurs avoisinantes, semblait les revêtir d'une paroi de métal poli, un métal où se fussent confondues toutes les patines du bronze et toutes les rutilances de l'or. Dans cette coulée de verdures aux tons opulents et chauds, les moindres feuilles se détachaient, précises et brillantes, ainsi qu'en un travail d'orfèvrerie. Mais rien n'était suave, à la crête des collines, comme les cimes rondes des pins, courbés sur l'abîme du ciel crépusculaire, grand miroir verdâtre au rayonnement mélancolique, où, parmi des rousseurs ardentes, vibrait une poussière d'atomes lumineux.

De ces côteaux éclairés par les rayons du soleil oblique, comme d'un espalier d'émeraude, des reflets dorés ruisselaient jusqu'au milieu de la route, se répandaient sur les arbustes des jardins, les façades des petites villas. Les haies de rosiers sauvages qui, à perte de vue, bordent les fossés du chemin, en étaient transfigurés.

Ces haies fleuries de roses offraient une autre merveille. Elles étaient tellement alourdies de corolles, de boutons en grappes, qu'on eût dit une

double file de reposoirs drapés de mousselines et surchargés de bouquets. Derrière les haies, comme pour ajouter à la pompe, se dressaient les grands panaches des roseaux. Toute l'avenue avait l'air d'être ornée pour le passage d'une procession. Des pétales s'envolaient aux brises. Les touffes et les guirlandes se soulevaient et se gonflaient comme les falbalas d'une robe de bal. Jamais nulle part, — pas même à Tipasa, ni dans les roseraies fameuses de Boufarik, — je n'en avais vu une telle profusion. Il y en avait de toutes formes et de toutes nuances, — de minuscules comme des banxias, d'énormes comme des pivoines, de carminées, de roses pâles, de blanches à peine teintées de veinules purpurines. Mais toutes avaient la finesse, la transparence de la gaze, la fragilité, le papillonnement de la neige. Ces fleurs qui semblent faites pour être gaspillées, écrasées, foulées aux pieds dans des fêtes, ou dans des orgies, il faut les voir comme ici, en buissons exubérants et monstrueux, en jonchées, en amoncellements de gerbes. On a comme une envie amoureuse de les prendre à pleine bouche, de se rouler sur elles. On comprend que la rose est, par excellence, la fleur de la volupté, l'emblème cher à Vénus. Ce mois de mai qui lui est consacré est aussi le mois des roses. Or je me souviens que Cherchell dut être, au temps de sa gloire, très dévote à Vénus, si l'on en juge par le nombre des statues de la

déesse qu'on a retrouvées dans ses ruines. La ville africaine avait voulu faire honneur à sa patronne. Elle s'était tellement parée de roses que sa ceinture en éclatait et que tout l'air en était embaumé autour d'elle !...

Nous allions ainsi, parmi les fleurs printanières et les lueurs épanouies du couchant. La glace unie de la mer réfléchissait les couleurs du ciel avec une insolite magnificence. La mer était adorable en cette minute. Nul tissu fabuleux n'égale la richesse et le resplendissement des voiles dont elle illuminait les brumes légères de l'espace. C'était une étoffe de rêve, une vaste moire miraculeuse qui eût emprunté aux pierres et aux métaux les plus rares leurs scintillations et leurs transparences et qui eût pris à toutes les aubes et à tous les levers de lune l'enchantement de leurs clartés les plus irréelles. Sur le bord, elle avait le luisant et les phosphorescences de la nacre. Au large, frissonnait une nappe diffuse, d'un mauve indéfinissable, où se mêlaient le gris tendre des perles et le bleu spectral des lampes électriques au moment où elles s'allument ; et, parmi ces apparences liquides et châtoyantes, tournoyaient des volutes de soie blanche, qui s'embrasaient de lueurs orangées et qui, vers la zone emflammée de l'horizon, se perdaient dans une rougeur de brasier mourant.

Et tout cela s'apaisait au sein d'un grand lac de

clarté, surpassant, par les jeux innombrables de ses colorations, les éclairages fantastiques des fontaines lumineuses. Sous le réseau des couleurs, on sentait la présence d'un élément mobile, multiforme et insaisissable. C'était l'hymen chimérique de l'eau et du feu, — on ne sait quoi d'éclatant, de délectable et de musical, où s'unissait la vivacité de la flamme avec la fraîcheur des vagues et la modulation sans fin des grèves marines.

Par-dessus les montagnes montaient des fumées violettes qui s'évanouissaient dans un ciel de pourpre et d'or, comme si, sur toutes les cimes, on eût brûlé des herbes sauvages, ou allumé des bûchers d'essences résineuses : véritables encensoirs qui enveloppaient de leurs vapeurs diaphanes les glorieux sommets du paysage !

Ce paysage, je l'embrassais tout entier, depuis le cap Ténès jusqu'au promontoire du Chénoa, avec sa mer et ses côteaux, ses reposoirs fleuris de roses, ses vignes, ses cyprès et ses pins, — toute l'élégante végétation des rivages méditerranéens. Aux deux extrémités, les pylônes du cap et le dôme du promontoire arrêtaient ma vue et l'enfermaient dans un cercle de collines harmonieusement découpées. Et cette molle campagne m'apparaissait telle qu'une architecture et une plastique naturelles, aux lignes souples et robustes, aux contours très nets et cependant si doux qu'ils semblent expirer dans la lim-

pidité mouvante des fonds aériens et se résoudre en lumière.

Nous approchions des portes de Cherchell. Je me penchai, une dernière fois, hors de la voiture, afin de m'emplir les yeux de la brillante vision qui allait s'éteindre avec la nuit : la mer sous ses voiles mauves, que nuançait encore un peu de rose, le ciel glauque comme l'eau d'un puits envahi par les mousses, où, dans des profondeurs toujours plus sombres, je voyais trembler les gouttelettes cristallines des premières étoiles. Et je me disais qu'à mon entrée dans l'antique Césarée de Maurétanie, je ne pouvais rêver plus triomphale escorte d'images : c'était toute l'âme païenne et toute la splendeur de l'Afrique latine qui, pour moi, flottaient dans ce beau soir !

* * *

Le premier aspect de Cherchell, — il faut bien l'avouer, — n'encourage guère cette illusion. Rien de plus platement moderne, rien de plus « province », — j'entends province française, — que cette petite ville coloniale.

Nous passons devant une mairie de construction récente, dont les murs sont complètement bariolés d'affiches électorales ; et nous nous arrêtons devant un hôtel à deux étages, tout neuf, lui aussi, dont le balcon fraîchement peint étale, en lettres d'or, une

enseigne pompeuse : *Hôtel Continental.* L'acétylène flambe sous les arcades de la devanture et derrière les larges baies vitrées de la salle à manger. C'est aujourd'hui l'ouverture de l'établissement. On sent que cette inauguration est un événement pour Cherchell. Des groupes de curieux stationnent devant la porte, des enfants se haussent sur la pointe des pieds, pour contempler, à travers les rideaux, les officiers et les fonctionnaires qui dînent à l'intérieur.

Je me dégage de la cohue d'Arabes qui assiègent la diligence, et je me trouve immédiatement sur une petite place, au fond de laquelle se dresse la façade d'une église entourée de maisons basses, aux persiennes hermétiquement fermées. On sonne, en ce moment, l'office du Mois de Marie. Les tintements de la cloche tombent dans un silence profond. La place est déserte, les maisons closes ont l'air d'être inhabitées. Je devine, derrière leurs murs, des existences monotones et régulières de petits rentiers, de vieux retraités, de colons enrichis qui ont transplanté là le décorum bourgeois de nos sous-préfectures.

Pourtant, des odeurs de kif et de cigarettes au musc qui viennent des rues adjacentes empêchent d'oublier complètement l'Afrique. La couleur orientale réapparaît avec le turban jaune de ce marchand de tabac qui se tient, immobile et somnolent, entre

les minuscules étagères de sa boutique. Deux jeunes garçons indigènes marchent devant moi, flanc à flanc, leurs petits doigts enlacés l'un à l'autre, en signe d'amitié, et le balancement de leurs pas agite les draperies légères de leurs gandouras, où tranchent crûment des mouchoirs de cotonnade rouge parsemés de fleurs d'un vert acide. Au seuil de bâtisses européennes, des tas de burnous grouillent sur des nattes : cela sent, autour d'eux, la crasse humaine et le suint de brebis. J'ai retrouvé l'atmosphère algérienne, ce mélange et ce contraste continuel de mœurs et de costumes très antiques avec les costumes et les mœurs de notre France d'aujourd'hui. Je ne connais rien qui soit plus coloré, ni plus chaud, plus suggestif d'idées et d'images, plus amusant pour la fantaisie d'un poète...

C'est pourquoi je m'empresse, à peine sorti de table, d'aller prendre une tasse de *kaouah* dans un café maure du voisinage... Le « café maure » est quelque chose de fort différent de nos estaminets français. On y consomme très peu et on n'y joue qu'assez rarement. C'est avant tout un lieu de conversation, de paresse et de repos, un endroit frais et ombragé pour la fumerie ou le rêve. On y fait la sieste, on y dort, on y accomplit même ses dévotions. L'indigène, une fois accroupi sur ses talons, empaqueté dans son burnous, se considère là comme chez lui. Immobile et taciturne, il regarde

couler les heures avec indifférence et béatitude.

Le café, où je suis entré, a été aménagé tant bien que mal au rez-de-chaussée d'une maison bâtie à l'européenne. C'est une grande salle nue, badigeonnée de chaux, et dont le sol inégal n'a même pas été recouvert de terre battue. Il n'y a d'africain dans la disposition de la pièce que la haute cheminée lambrissée de faïences émaillées, où le *kaouadji*[1] surveille ses petites burettes de fer-blanc. Des bancs de bois assez larges circulent tout le long des plinthes. L'unique ornement est une boîte à horloge monumentale, toute peinturlurée de fleurs rouges et jaunes, telle qu'on en rencontre encore dans les cuisines de nos fermes. Au milieu, sur une table à trois pieds, une botte de roses trempe dans une grosse cruche de cuivre qui sert à porter l'eau.

La salle est à peu près vide. Quelques individus sommeillent, allongés sur les bancs. Je gagne la cour contiguë, dont l'éclairage un peu cru fait paraître plus sombre la demi-ténèbre où est plongé le café. Une lampe à pétrole est suspendue au treillage qui s'étend d'un mur à l'autre, en manière de plafond et qui est complètement tapissé par des lianes violettes de bougainvilliers. C'est un véritable berceau de verdure, où règne un peu de fraîcheur, grâce à la fontaine encastrée dans le mur et dont la vasque est pleine jusqu'au bord.

[1] *Kaouadji*, cafetier.

Je m'assieds à l'écart, sur une natte, et, après avoir commandé ma tasse au *kaouadji*, je regarde autour de moi... La cour n'est guère plus animée que la salle. Deux hommes assis sur leurs talons jouent gravement aux échecs. Le damier est placé par terre, dans le cercle rougeâtre de la lampe, et je vois les mains brunes et sèches des joueurs qui poussent les figurines de buis sur les cases blanches et noires. Un nègre, accroupi à côté d'eux, leur jette de temps en temps un regard distrait, en dilatant les gros globes laiteux de ses prunelles. Enfin j'ai pour unique voisin un grand vieillard maigre qui a l'air comme effondré dans les plis d'un burnous immaculé. Une barbe de patriarche allonge encore son long visage osseux et émacié, plus pâle que les mousselines de son turban. D'un doigt soigneux, il tourne lentement les pages d'un magnifique et très ancien manuscrit, dont le vélin jauni est enluminé d'or, de vermillon et d'azur. Il lit, avec un clapotement continu des lèvres, comme un enfant qui épelle, puis il s'interrompt, ferme le livre précieux, et, les yeux fixes, enfiévrés et luisants d'extase, il marmotte une prière, se dresse de toute sa hauteur sur ses genoux, s'abat brusquement dans une totale prosternation et se relève, le front noirci de poussière.

Personne ne prend garde à la gesticulation du dévot personnage. Pas une parole ne s'échange entre les quatre hommes qui sont là. Je ne perçois que le

bruit ténu du filet d'eau qui s'égoutte dans la vasque de la fontaine, le murmure de la prière sur les lèvres du vieux, et, parfois, le claquement des sandales du *kaouadji* qui vient enlever les burettes vides, éparses autour des joueurs. Plus que le café parfumé qui se dépose au fond de ma tasse, je savoure ce calme et ce recueillement, je jouis du spectacle qui m'environne, — ces hommes impassibles et beaux sous leurs draperies blanches, cette cour rafraîchie d'eau vive, ce rideau de fleurs violettes qui la recouvre toute, comme un riche vélum tendu sur la cella d'un temple...

Soudain le nègre ramasse une *darbouka*[1], qui traînait sur la natte, à côté de lui. Il appuie son torse contre le mur, se renverse la tête, puis, ayant plaqué un accord aigrelet, il lance les premières notes d'une mélopée stridente qui déchire les oreilles. Cette voix barbare éclatant tout à coup dans le silence nocturne, elle me fait tressaillir et elle m'épouvante presque, comme un cri dans le Désert. Cependant aucun de ceux qui l'entendent avec moi n'a bougé. Les joueurs d'échec continuent à pousser les figurines de buis sur le damier, le vieillard marmotte toujours ses prières. Seul, je regarde le nègre s'enivrer de sa chanson.

Ses dents de fauve éclatent dans le trou noir de sa

[1] *Darbouka*, instrument de musique analogue à la guitare.

bouche, les globes laiteux de ses prunelles roulent comme des yeux d'automate. La guirlande de jasmins qui couronne ses tempes semble un collier de perles sur de l'ébène. Avec le tronc mal dégrossi de son corps, ses membres lourds, aux gestes gauches, il éveille l'image confuse d'une archaïque statue égyptienne taillée dans du marbre noir.

Le nègre chante uniquement pour lui, sans se soucier qu'on l'écoute. Il atteint à des sons d'une acuité prodigieuse, puis sa voix retombe, se balance en roulades sans fin. Je le suis avidement. Peu de choses m'exaltent autant que ces mélodies du Sud, d'une brutalité sauvage, d'une langueur si plaintive, qu'on dirait le sanglot d'un petit enfant. C'est la chanson des steppes arides et du morne soleil. Je me souviens du trouble poignant qui s'empare de moi, lorsqu'à l'heure lourde de la sieste, dans la désolation de midi, au fond d'une ruelle obscure aux maisons enduites de chaux comme des sépulcres, j'entends jaillir cette mélopée arabe derrière une porte close : *Vox clamans in deserto !*... Cette voix qui crie dans le Désert, en quel lointain des âges et des plus primitives émotions humaines n'entraîne-t-elle point la pensée ?...

Le nègre a fini sa chanson. Le vieillard s'est enveloppé dans son burnous pour dormir. Dix heures sonnent à l'horloge, et les vibrations du timbre se perpétuent avec une solennité étrange

dans le silence absolu qui règne de nouveau. Je m'évade sans bruit à travers la salle, où je frôle, au passage, les dormeurs allongés sur leurs bancs, et, quand je me retrouve dans la rue, sous la nuit chaude et constellée, j'ai comme la sensation de sortir d'un lieu mystérieux, situé en dehors de l'espace et du temps, et habité par des ombres !...

Malgré la douceur du soir, je regagne mon gîte, — un petit hôtel patriarcal, construit à la mode algérienne, — c'est-à-dire dont les bâtiments, en forme de quadrilatère, se déploient autour d'une cour intérieure. Je grimpe jusqu'à ma chambre par un escalier de bois débouchant sur un balcon qui fait comme un couloir continu le long des appartements.

Me voici dans un autre monde ! Les rideaux de percale à ramages qui emprisonnent mon lit, les chaises d'acajou et les fauteuils capitonnés de reps grenat achèvent de dissiper les visions de simplicité antique que je rapportais du café maure. J'examine les lithographies coloriées qui s'espacent sur la tapisserie. Elles sont piquées de taches d'humidité et elles datent presque toutes du second Empire. Je reconnais les dames aux bandeaux soufflés, qui, avec de petits airs penchés et minaudeurs, reproduisent la célèbre pose de l'Impératrice dans ses photographies : l'index appuyé contre la tempe, l'autre main soutenant un mouchoir de dentelle chiffonné et tom-

bant avec nonchalance sur le ballon hyperbolique d'une robe de faille toute gonflée par les cerceaux de la crinoline. Je reconnais les zouaves de Lamoricière, vieux brisquards à barbiches, aux manches tailladées de chevrons, les voltigeurs de Vincennes coiffés de l'énorme shako en cuir bouilli, sanglés dans leur tunique à jupe tuyautée et portant l'aigle impériale sur la boucle du ceinturon...

Ce second Empire, ce n'était déjà plus l'époque héroïque de la conquête. Mais quels pimpants et brillants souvenirs, il évoque aux imaginations des vieux Africains !

Les paupières fermées, j'y rêve longuement, avant de m'assoupir. Je songe à l'éblouissement que ce dut être pour les jeunes officiers qui débarquaient alors sur cette terre barbaresque encore frémissante de révolte et qui venaient y chercher la gloire avec les plus poétiques spectacles que puisse offrir un pays vierge et tout resplendissant de couleur et de lumière ! Je revois les fêtes, les parades militaires, les chevauchées et les razzias ! Comme je l'envie, le jeune chasseur d'Afrique, qui faisait, en ce temps-là, ses premières armes !... C'est à la veille d'un départ pour les oasis sahariennes ou la Kabylie insoumise ! Taille de guêpe, moustache au vent, je le vois valser au Palais d'Été, sous les ombrages illuminés de Mustapha, — tandis qu'à l'extrémité des salons en enfilade, entre les hautes tiges des palmiers, se

dressait la stature martiale d'un Randon ou d'un Pélissier plastronnant sous ses décorations et ses chamarres : vivant symbole de tous les futurs triomphes pour un cœur de vingt ans !... Mon Dieu ! comme le monde devait paraître beau à ce jeune homme, et l'avenir radieux de promesses !...

*
* *

Ces fantômes d'une génération déjà aux trois quarts disparue, ils me hantent encore au réveil. Ils trouvent un cadre si naturel dans un pays tout plein de leurs exploits et dont les villages portent les noms des batailles napoléoniennes : Novi, Marengo, Castiglione ! Une foule de similitudes, de correspondances historiques, d'associations d'idées me conduisent sans cesse de l'Afrique de Napoléon III à l'Afrique latine des Auguste et des Septime Sévère ; et c'est l'imagination tout éblouie par la majesté impériale et par la gloire romaine que je pars à la découverte de l'antique Césarée de Maurétanie.

Hélas ! la ville moderne n'a plus guère à montrer que son Esplanade ! C'est un assez vaste quadrilatère sur un plateau rocheux qui surplombe le rivage. Des bellombras d'une poussée vigoureuse y forment un superbe massif de verdure. Entre les feuillages et les branches tordues des arbres, je distingue l'éclair

bleu des petites vagues et, tout au fond, le grand miroitement ininterrompu des plaines marines.

Mais aussitôt mes regards se détournent vers une colonne mutilée, dont le torse élégant et robuste se dessine d'un trait net sur le fond splendide de la mer. Elle a été placée si heureusement que, dès qu'on l'a vue, on ne peut plus voir qu'elle. Cette colonne isolée, qui évoque tout un édifice et dont le fût blessé d'entailles offre un galbe si fier, elle suffit à elle seule pour faire oublier les vulgaires bâtisses qui bordent les deux côtés de la place et pour prêter une grandeur toute classique au paysage. Toute la noblesse de la ville morte revit en elle, comme en un témoin véridique et toute l'histoire de la province se rassemble pour moi autour du socle d'où elle s'élance. Cependant nul mirage du passé ne saurait balancer à mes yeux cette fine silhouette de marbre qui se dresse, en plein ciel, au bord de l'abîme, et qui, dans sa ruine hautaine, prend on ne sait quel sens à la fois triomphal et tragique.

D'autres épaves gisent à l'entour. Mais on a rassemblé les plus belles pour en revêtir les parois d'une fontaine monumentale qui s'élève au centre de l'Esplanade. L'idée serait ingénieuse, si l'architecture banale de l'œuvre moderne ne jurait étrangement avec le caractère grandiose de ces débris. Ce sont d'abord quatre figures colossales, — des têtes de femmes, selon toute apparence, dont la cheve-

lure divisée en masses épaisses a l'air de flotter au vent. D'une exécution simplifiée à dessein, ces figures toutes décoratives ont une vigueur de modelé, une intensité de vie idéale, qui les apparentent aux meilleurs modèles de l'art grec, par exemple aux compositions brillantes et mouvementées d'un Scopas. Faites pour planer de haut et pour être considérées de loin, elles devaient occuper sans doute une corniche droite, au sommet de quelque spacieux édifice. Les yeux profondément enfoncés sous les arcades sourcilières semblent absorber tout l'horizon dans leurs grandes prunelles vides.

Les quatre masques sont accompagnés de pilastres d'une ornementation gracieuse : on y a sculpté des arabesques, de longues tiges flexibles et fleuries, des oiseaux blottis sous les feuilles et qui becquettent des fruits. Tout ces fragments antiques proviennent sans doute d'un temple qui s'élevait à l'extrémité de l'Esplanade, probablement sur l'emplacement de l'église actuelle. C'était peut-être ce grand temple « tout bâti de marbre et d'albâtre » que le voyageur Marmol put voir encore debout, au XVIe siècle, et qui s'apercevait de la haute mer.

Mais la chose vraiment exquise que j'ai rencontrée là, c'est un chapiteau de marbre blanc qui, à n'en pas douter, faisait partie du même ensemble. La corbeille, aux dimensions imposantes, est d'un corinthien fort libre, dont je n'avais vu nulle part

ailleurs un type semblable. Seule, la base est bordée d'acanthes frisées du bout et recourbées en volutes. De cette touffe de feuillages jaillissent des tiges très sveltes, qui serpentent jusqu'à la moulure de l'abaque, où elles se contournent en spirales. Au centre, une large fleur épanouit son calice parmi des entrelacs végétaux, d'une souplesse et d'une douceur qui donnent presque illusion de la nature. Ce corinthien léger et capricieux, c'est assurément l'illustration la plus parfaite que je connaisse de la célèbre légende hellénique, si jolie et si touchante : le *calathos* funéraire déposé par une jeune fille sur la tombe d'un mort chéri et, peu à peu, enveloppé, comme d'une sculpture vivante, par les belles feuilles qui poussent tout auprès. Mais, ici, les pieuses acanthes se sont arrêtées à mi-hauteur de la corbeille. On distingue encore le tissu frêle de l'osier et les corolles des fleurs offertes qui s'éparpillent et qui fuient par les interstices.

Je caresse longuement du regard et de la main ce marbre séculaire, moelleux au toucher et jauni comme un ivoire. Certes les hommes d'Afrique capables de jouir de ces formes délicates ne pouvaient être des barbares. On peut juger de leur goût d'après les fûts de colonnes, les chapiteaux, les pilastres, les figures colossales qui jonchent le sol de l'Esplanade. On peut même ressusciter par la pensée le mystérieux temple d'albâtre qu'entrevit Marmol,

à cette place. Pour moi, je l'imagine (à peu près sur le modèle du temple de Tébessa, mais en beaucoup plus grand), précédé d'un vaste péristyle et surmonté d'un attique sans fronton, où se déployait une rangée de statues. Il était large, ventilé, sonore, tout resplendissant de bronze, de peintures polychromes, égayé de guirlandes, de feuillages, de rameaux en fleurs, véritable verger de marbre, où les oiseaux des frises, les Victoires des métopes faisaient comme un bruissement d'ailes continu, monument d'apothéose sous sa couronne de figures divines qui, tout en haut de la cimaise, s'enlevaient éclatantes de blancheur, dans le bleu du ciel, tandis qu'aux quatre angles de l'architrave les palmettes dorées des acrotères réfléchissaient en bouquets de rayons les feux des soleils marins.

Pour fixer tranquillement la radieuse image et pour embrasser tout le champ des ruines, je m'assieds au coin de la place, à la devanture d'un cabaret. Il y a peu de monde dehors, pendant cette heure chaude du jour. Quelques indigènes descendent vers les portes de la ville, en balançant, sur leurs talons, les plis neigeux de leurs manteaux de laine. Sur le trottoir où je suis assis, piaille une bande d'enfants à moitié nus qui jouent aux osselets, — des osselets de moutons encore tout frais et dont la graisse luit entre leurs petites mains brunes aux

ongles rougis de henné. A la table voisine de la mienne, deux hommes, deux Européens, causent, tout en dégustant leur absinthe. Je contemple les ruines et j'écoute vaguement ce qui se dit. L'un des hommes, courtaud et trapu, le teint basané, les cheveux crépus comme un Africain, ne peut être qu'un Provençal, puisqu'il s'appelle Claudius. L'autre, qui se nomme Livio est sûrement un Italien. Le premier est un postillon, le second, un maréchal-ferrant. Celui-ci, d'un blond châtain, a le cou rose comme une fille, — et l'ovale parfait de son visage est d'une pureté toute raphaëlesque. Le tablier de cuir retroussé sur ses genoux forme un constraste un peu rude avec sa physionomie presque féminine. Soudain, un adolescent, vêtu d'une gandoura bleue, débouche d'une ruelle voisine et, s'arrêtant à quelque distance du trottoir, il se met à crier d'une voix gutturale :

— Livio !... Hô ! Livio !...

Le maréchal tourne la tête.

— Livio !... Viens tout de suite ! crie l'Arabe, ta femme t'appelle !

Le jeune époux se lève immédiatement. Une flamme illumine son regard, un sourire glisse sur ses lèvres...

— Reste encore ! dit le postillon, — tu n'es pas si pressé !

— Non, non ! Ma femme m'attend !

— Allons ! adieu, Livio !

— Adieu, Claudius !

Les deux hommes se touchent la main, mais le maréchal n'a pas tourné les talons, que le postillon, qui se carre dans l'azur de sa blouse, lui crie, en le menaçant du doigt :

— Ah ! *birbante !* tu n'as ta fantaisie qu'après l'amour !

Les vagues paroles de cette naïve conversation traversent ma songerie... Livio ! Claudius ! Les sonorités latines de ces noms tintent mélodieusement à mes oreilles. Le visage enivré du jeune homme qui court « après l'amour », de ce maréchal-ferrant beau comme un apôtre de Raphaël, emplit encore ma pensée, tandis que mes yeux se reposent sur les fleurs et les tiges d'acanthes du chapiteau corinthien et que je contemple une dernière fois la colonne solitaire, unique vestige du « grand temple d'albâtre » qui fut l'orgueil de Césarée.

* * *

Par une mauvaise route pierreuse, je descends jusqu'au port de Cherchell, en contre-bas de l'Esplanade.

C'est un port minuscule, — simple abri pour les barques de pêche et les bateaux de cabotage. Mais le phare dont la lanterne reluit au plus haut du

môle et qui domine de sa tour un groupe de constructions massives, lui donne un certain caractère. Si restreint que soit ce port moderne, il dépasse encore en grandeur l'ancien port militaire de Césarée, qui n'occupait que la moitié de sa superficie. C'est dans cet étroit espace que se pressaient les galères de la division navale de Maurétanie, chargée de faire la police de la Méditerranée occidentale.

Ceux qui ont visité les ports militaires des villes antiques ne s'étonneront nullement de ces faibles dimensions. Celui de Carthage qui a contenu tant de flottes fameuses n'était guère plus grand. En tout cas, sa disposition était vraisemblablement identique à celle du port de Cherchell, tel qu'il existait encore au XVIIIe siècle : de vastes magasins, entourés de portiques circulaires, faisaient le tour des quais.

Ce bassin, probablement hérissé de défenses et dont l'accès était soigneusement clôturé, communiquait par un goulet très resserré avec le port marchand, d'une étendue beaucoup plus considérable. Césarée était une ville de commerce et d'exportation. Les armes figurées sur ses monnaies représentaient un dauphin et un navire. Ses vaisseaux s'aventurèrent jusque sur les côtes de l'Atlantique, abordèrent aux Açores où furent fondées pour elle des teintureries de pourpre. J'ai noté ce détail avec plaisir. En riche cité qu'elle était, Cherchell devait aimer la magnificence et prodiguer la pourpre dans

ses costumes et dans ses maisons. Du moins elle pouvait se payer ce luxe, étant active et industrieuse. Ses artisans étaient nombreux et des plus habiles. Elle avait des sculpteurs, des mosaïstes, des fondeurs en argent ; elle travaillait le fer, comme toute espèce de métaux : jusqu'à la conquête française, ses forgerons sont demeurés célèbres. Elle fabriquait des lampes d'argile, des vases en terre cuite, — toute une poterie grossière, dont elle inondait le pays. Mais surtout elle trafiquait de ses denrées et de ses fruits : les sacs de pois chiches, de fèves, de figues sèches, les outres de vin s'entassaient dans ses gabarres...

On ne voit plus rien de semblable dans le port de la Cherchell moderne. A peine si quelques tonneaux amenés des fermes voisines s'alignent sur le quai désert, où un petit vapeur d'Alger vient les prendre de loin en loin.

L'eau profonde de la darse réfléchit les assises régulières des maçonneries et, tout au fond, la lanterne renversée du phare. De courtes lames frisantes sillonnent d'un bout à l'autre cette étendue vide. Une seule barque s'y balance, amarrée à l'extrémité du môle. Elle va prendre le vent. Le pêcheur, arcbouté à l'arrière, tire sur les câbles. Les raies bleues de son tricot éclatent crûment dans la lumière, et le mistral qui se lève éparpille autour de lui l'écume pulvérisée et scintillante, comme une averse dans le soleil.

Attiré par ce grand souffle humide, je m'avance le long des brise-lames et j'atteins la pointe de la jetée. Les toits roses de Cherchell, ses collines étagées qui forment une muraille verdoyante et continue, depuis le dôme du Chénoa jusqu'aux pylônes du cap Ténès, ses jardins et ses villas, ses champs de vignes et d'oliviers, — cette idyllique nature aux belles lignes architecturales, à la fois voluptueuse et si finement mélancolique, je l'ai toute ramassée devant mon regard. Elle est si fraîche, si reposante, si caressante à l'œil sous les douces teintes violettes, bleuâtres, ou vert pâle qui décorent ses campagnes et son ciel ! Je ne connais rien de plus aimable sur tout ce littoral, un peu âpre et dur, de l'antique Maurétanie !

Mais, si délicieux que soit le spectacle de la terre, il ne vaut pas pour moi le paysage marin. Nulle part, en Afrique, je n'ai ressenti pareille impression d'immensité que devant cette mer de Cherchell. Cela tient sans doute à ce que ses rivages se développent, pour ainsi dire, en ligne droite, sans que la courbe d'un golfe ou d'une baie emprisonne la vue. Les plaines des vagues labourées par le vent du Nord et qui semblent criblées de petits miroirs aveuglants, n'ont d'autre limite que la barre noirâtre de l'horizon, nettement coupée sur l'espace presque blanc, où l'œil s'égare dans des vibrations lumineuses. Pas une fumée de navire ne rampe dans les lointains.

C'est le désert des eaux, mais un désert qui n'a rien de sauvage ni de méchant. Cette mer est toujours celle où naquit Aphrodite et où chantaient les Sirènes. Il lui faudrait, pour égayer sa solitude, des escadrilles de trirèmes grecques ou latines, ou encore ces magnifiques galères du temps de Charles-Quint, de Philippe II et de Louis XIV, qui portaient sculptées à l'arête de leurs carènes des figures de divinités ou de nymphes marines et qui s'appelaient *Arèthuse, Amphitrite* ou *Cymodocée...*

Je songe aux flottes conduites par Duquesne et Beaufort qui se rangèrent, ici même, en front de bataille, pour bombarder le nid de corsaires qu'était alors Cherchell. Je vois les beaux navires élevés sur la mer comme des palais de Venise, je distingue les trois rangs de rames, le château-gaillard étincelant de dorures sous l'étendard fleurdelysé qui claque à son sommet, et, par-dessus l'image symbolique de la proue, taillée dans Marseille ou Toulon, par quelque Puget, par-dessus le frêle balcon de l'avant, les deux énormes lanternes de fer, fleuronnées et dorées, que surmonte la couronne royale et où brûlent, durant les nuits du large, des chandelles de cire hautes comme des hampes de pertuisane et pesantes comme des cierges de Pâques !

Toute cette pompe repasse et se dissipe sur les eaux tumultueuses que flagelle le mistral. Le flot s'écrase en grondant contre les cubes de pierre de la jetée.

Mes oreilles bourdonnent au fracas de la rafale, ma poitrine se dilate sous la violence du grand souffle salé, — et je regarde la pauvre barque de pêcheur, dernier souvenir des flottes de Césarée, pencher son mat, en franchissant la passe, et s'engloutir un instant entre les crêtes des lames...

* * *

Le soir, je parcours les ruines disséminées à l'intérieur de l'enceinte romaine.

Les premières qui s'offrent, en sortant des portes de Cherchell et en traversant le Champ de Mars actuel, — ce sont celles de grands thermes publics, que les archéologues appellent les *Thermes de l'Est*. Les vestiges de deux autres subsistent encore : je compte m'y arrêter tout à l'heure. Ces thermes sont vastes et vraiment dignes d'une capitale. Mais ce ne sont pas les seuls, vraisemblablement, que possédât Césarée. Les bains, dans une ville antique, étaient presque aussi nombreux que les cafés dans une ville moderne. Et je ne parle pas des bains particuliers que chaque citoyen un peu aisé faisait construire dans sa maison.

Ces thermes de l'Est sont réduits à quelques pans de murs, dans les parois desquels sont creusées des niches où il y avait sans doute des statues. On a retrouvé, dans les décombres, celle d'un personnage

en toge, — portrait probable du généreux donateur, qui avait fait construire à ses frais cet édifice d'utilité publique. Elle s'élevait, au-dessus d'un bassin à margelle arrondie, dans un *frigidarium* qui s'ouvrait sur le vestibule. Mais tout cela est dans un tel état de délabrement qu'il faut renoncer à se faire une idée bien nette de ce que furent autrefois ces thermes. J'en dirai autant de l'amphithéâtre, situé un peu plus loin, en allant toujours vers le Levant, hors des limites du Champ de Mars. Et pourtant, il y a une cinquantaine d'années, c'était la ruine la mieux conservée de Cherchell. Malheureusement on l'a traitée avec le même vandalisme que tant d'autres ruines de l'Algérie romaine[1]! On s'en est servi comme d'une carrière et on y a tellement puisé pour les bâtisses de la nouvelle ville qu'il n'en reste presque plus rien : à peine quelques gradins à demi recouverts par les cactus et les aloès ! L'arène, qui mesurait cent vingt mètres de long et quarante de large, a disparu sous une plantation de maïs.

Ce lieu, aujourd'hui anonyme, a vu, pendant des siècles, des fêtes et des spectacles sanglants dont le faste, la cruauté ingénieuse et décorative

[1] Pour ne rien dire d'autres dégradations sacrilèges, j'émets humblement le vœu que le Gouvernement général de l'Algérie se préoccupe au moins d'entretenir les ruines des nécropoles et des basiliques chrétiennes de Tripasa, qui sont peut-être les plus curieuses, en tout cas les plus émouvantes de toute l'Afrique du Nord.

exaspéreraient nos nerfs ou humilieraient notre luxe. On y donnait des chasses d'apparat, peut-être des naumachies, en tout cas des combats d'hommes et des combats de fauves. C'est ici que fut martyrisée, on ne sait trop à quelle date, une jeune fille de Tigzirt, nommée Marciana, pour avoir brisé une statue de Diane sur une des places de Césarée. Un récit évidemment légendaire nous a conservé les péripéties de son supplice. Il paraît qu'avant de l'exposer aux bêtes, le procurateur de la province avait d'abord livré la vierge chrétienne à des gladiateurs. Mais sa vertu sortit triomphante de cette rude épreuve : un mur miraculeux qui s'élevait chaque fois entre elle et ses agresseurs, protégea, — nous dit-on, — la virginité de la sainte.

Je l'avoue ingénument : j'ai beau relire la pieuse histoire, — trop semblable à une foule d'autres, je n'arrive pas à m'intéresser à cette petite fille de Rusucurru (le nom ancien de Tigzirt) qui fut blessée au sein par un taureau sauvage et mangée ensuite par un léopard. Les gladiateurs qui l'assaillirent si méchamment me passionnent davantage. Comme dans toutes les grandes villes de l'Empire, ces farouches aventuriers avaient leur caserne à Cherchell. On a même retrouvé sur un bas-relief funéraire l'effigie d'un de leurs chefs, un certain Flavius Sigerus. Il est armé de la longue baguette qui lui servait à tracer sur le sable de l'arène le

cercle où s'enfermaient les couples de combattants.

Parmi les souvenirs nébuleux qui se rattachent à l'amphithéâtre détruit de Césarée, cette figure de gladiateur est l'unique témoignage matériel et certain, la seule qui se détache avec quelque précision !... Elle me poursuit obstinément, tandis que je monte par d'étroits sentiers obstrués d'herbes folles, vers le quartier des riches, celui où s'élevaient jadis les plus opulentes villas.

...Quelle existence prodigieuse, à la fois héroïque et frivole, poétique et absurde, que celle de ces hommes de joie, faits uniquement pour le plaisir de la foule, bétail de mort et de parade, parqué dans ses casernes, comme un bétail d'amour dans ses lupanars !...

— *Ave, Cæsar, morituri te salutant !*

« César, ceux qui vont mourir, te saluent ! »... Ce cri des gladiateurs, chaque fois que je l'évoque, il me pénètre jusqu'aux moelles, il m'emplit de la plus poignante émotion. Je l'entends qui plane, par une chaude soirée d'août, dans le grand silence de l'amphithéâtre, où ne palpitent que les éventails des femmes et les banderoles des mâts, au sommet des gradins... Cet adieu funèbre, si calme et si sûr, si élégant dans sa bravoure, il répond pour moi à cette autre clameur, extatique et délirante, que poussaient à cette même place, le même matin, les troupeaux de misérables attachés au poteau et qui défiaient les lions, en affirmant leur foi invincible :

— *Christianus sum !... Christianus sum !*

« Je suis chrétien ! » ... Cela est sublime aussi, mais d'un sublime si différent ! L'élu qui meurt dans toute la folie de la croix et qui, au mépris de son corps, se précipite impatiemment vers le royaume de Dieu, celui-là sans doute, par un exemple de vertu si peu ordinaire, remue fortement le cœur et l'imagination, mais peut-être qu'aux yeux de l'artiste, ce pieux désordre ne vaut pas l'intrépidité, même théâtrale, du mirmillon ou du rétiaire, qui, sans l'appât d'aucune récompense céleste, sans autre souci que de tomber avec grâce, — entrait décemment, d'un pas mesuré, le geste harmonieux et le sourire aux lèvres dans cette arène, où il laisserait son cadavre ! *Ave, Cæsar, morituru te salutat !...* Quand l'homme casqué jetait ces paroles hautaines vers le pulvinar impérial, où le maître du monde se tenait immobile parmi les tapis de Babylone, sous les ailes déployées des Victoires, — sûrement, tandis que ces images triomphales passaient devant ses yeux, il voyait en même temps le croc de l'esclave qui allait traîner sa dépouille sur le sable encore tiède de son sang !...

Mais aussi quelle idolâtrie entourait ces histrions qui jouaient avec la mort ! Quels applaudissements populaires ! Quelle ivresse de gloire !... Ces pauvres gens, sortis de la plus basse plèbe ou venus des pays barbares, de quel amour ils furent aimés ! Cer-

tains d'entre eux ont couché dans les lits des impératrices. Beaucoup ont eu pour amantes des femmes illustres. Qui ne se rappelle l'aventure, — lamentable et touchante, — de cette femme de sénateur, cette Eppia si durement injuriée par Juvénal ?... En esclave soumise, elle avait suivi jusqu'à Alexandrie un gladiateur nommé Sergiolus. Cette femme était de noble extraction ; riche, elle avait grandi « dans la plume profonde des coussins paternels », et toute petite elle avait dormi dans des berceaux incrustés de pierre rares. Or voici qu'elle a méprisé tout cela pour un homme de l'amphithéâtre ! Elle n'a pas eu peur de la mer, du moment qu'elle était avec lui. Elle a affronté les vagues houleuses de la mer tyrrhénienne, et bien d'autres mers encore ! Elle qui autrefois, pendant ses voyages, était languissante, à côté de son mari, et toujours étendue dans sa cabine, elle mange maintenant avec les matelots, elle court sur le pont, elle s'écorche les mains aux cordages... Est-il beau, du moins, ce Sergiolus, pour qui elle mène cette dure vie et pour qui elle a tout quitté ? — C'est un manchot, il a le visage couturé de cicatrices, une bosse sur le nez, un œil chassieux qui suppure... Mais quoi ? Il est gladiateur ! Cela vaut, pour elles toutes, la beauté d'Hyacinthe. Ce n'est pas l'homme, c'est le gladiateur, c'est *le fer* qu'elles aiment : *Ferrum est quod amant !...*

* * *

Je me suis arrêté, à mi-côte d'une colline plantée d'oliviers, sur l'emplacement d'une villa, où l'on a pratiqué quelques fouilles sommaires. On en a exhumé une statue de Bacchus qui figure au musée de Cherchell, et l'on peut y voir encore les restes de deux mosaïques, à demi dissimulées sous une couche de terre, et dont l'une représente une scène de chasse, l'autre, le groupe classique des Trois Grâces.

Des travaux méthodiques seraient nécessaires pour qu'on pût reconstituer l'ordonnance de cette habitation. Très probablement, elle n'avait ni les dimensions, ni la splendeur des antiques villas italiennes disséminées aux environs de Rome et sur tout le littoral de la Campanie. Mais à en juger seulement par cette statue de Bacchus et par ces deux mosaïques, elle devait être luxueuse, elle aussi, et, au dedans comme au dehors, tout éclatante de marbres.

Je regarde les petits cubes aux couleurs amorties qui se désagrègent à mes pieds : ce n'était là qu'un simple pavement, ouvrage d'utilité bien plus que de beauté. Il en existe, en Afrique, un très grand nombre d'autres, beaucoup plus vastes et d'une ordonnance décorative infiniment plus variée. Si les pavés des maisons recevaient un revêtement aussi

magnifique, on se demande alors ce que pouvaient être les immenses fresques en mosaïques qui s'étalaient sur les murs et les voûtes des atriums, des exèdres, des chambres à coucher, des salles à manger, des bibliothèques et des salles de bains. La coupole de Saint-Marc de Venise en donne une idée lointaine. Mais les figures byzantines qui s'enlèvent sur les fonds d'or de la cathédrale vénitienne ont une raideur hiératique qui exclut le mouvement et la vie. Au contraire, les mosaïques de l'antiquité rivalisaient avec la peinture, non seulement pour l'ampleur de la composition, la vérité du dessin, mais aussi pour l'illusion de la perspective et du clair-obscur, le rendu des chairs et la finesse des tons. *L'opus vermiculatum*, comme on l'appelait, était un véritable tableau où l'artiste, au lieu de couleurs factices, employait les couleurs naturelles des pierres.

En fouillant les veines des porphyres, on arrivait à découvrir des roses tendres qui simulaient l'incarnat du visage, des rouges enflammés qui jouaient l'afflux du sang sous l'épiderme. Certains albâtres imitaient la pulpe transparente et pâle des tissus graisseux. Il y avait des lapis-lazuli pour le bleu des yeux comme pour le bleu du ciel, des malachites pour les verts des paysages, comme pour les colorations glauques de la mer, des serpentines pour la peau bigarrée des monstres marins, des marbres numi-

diques tachetés de jaune et de blanc pour le pelage des bêtes...

Qu'on ait tiré de ces combinaisons polychromes un art singulièrement original et approprié aux exigences décoratives des riches maisons romaines, cela n'est pas douteux, si l'on considère la vogue insensée dont la mosaïque jouit dans toutes les régions de l'Empire, depuis l'Égypte jusqu'à la Grande-Bretagne, et depuis les bords du Danube, jusqu'aux derniers confins de la Maurétanie. A partir de l'époque des Antonins, ce fut une véritable folie, au point que la peinture proprement dite en mourut. Pour ce qui est de l'Afrique, c'est par milliers qu'on a découvert des mosaïques dans les ruines des villes et des villas. Il y en a de toute espèce, à commencer par le simple *emblème* incrusté au milieu des rinceaux et des arabesques d'un pavé, pour aboutir aux grands tableaux d'ensemble qui embrassent des scènes variées et toute une figuration nombreuse d'animaux et de personnages.

Les sujets sont d'une diversité étonnante. Tantôt l'artiste copie telle œuvre fameuse d'un peintre grec, tantôt il suit sa propre inspiration. La mythologie, la légende, la poésie, la vie familière lui fournissent une matière abondante, sans cesse renouvelée. Et ces sujets sont appropriés à la destination du local ou de la pièce qu'ils décorent. Pour une salle à manger, ce seront, par exemple, — comme

ici même, — les péripéties d'une chasse : un cavalier poursuivant un cerf ou un lion ; des pêcheurs, sur une grève qui tirent le câble d'un filet, ou tout simplement des natures mortes : pyramides de fruits ou pièces de gibier. Pour les chambres à coucher, les sujets érotiques se présentent en foule, — entre autres, le mythe de Psyché et de l'Amour, rendu populaire en Afrique par le roman d'Apulée. Dans une bibliothèque, des épisodes de l'*Énéide*, — le combat d'Énée et de Turnus, le sacrifice de Didon, — conviendront davantage. Dans des thermes publics, toutes les divinités d'eau douce ou d'eau salée, toutes les flores et toutes les faunes aquatiques seront mises à contribution : algues, roseaux, étoiles de mer, nymphes et néréides, Neptunes armés de tridents, vieillards océans, à longue barbe ondulante et à chevelure vagueuse, chars d'Amphitrites escortés de tritons aux conques sonnantes. Ce que j'ai vu de plus original peut-être, en ce genre, c'est une mosaïque conservée à Tunis, au Musée Alaoui et qui représente un intérieur de taverne. On dirait un café maure. Les personnages, presque de grandeur naturelle, sont tout semblables à leurs descendants : mêmes costumes, mêmes attitudes, ou peu s'en faut ! Comme les Arabes d'aujourd'hui, ils portent des « chapeaux » de feuillages entrelacés autour des tempes et ils boivent dans des tasses d'argile aux peintures grossières. On y

retrouve la flûte et le tambourin, dont les sons rauques, les aigres mélodies excitent les danses et les disputes. Toute cette vie antique se continue doucement à travers les siècles.

Mais ce qui me frappe surtout dans ces bouquets de couleurs éblouissantes qu'étaient les mosaïques, c'est l'emploi ingénieux du marbre pour la décoration intérieure ou extérieure des édifices. Rien de plus plausible, dans des pays où le marbre est presque commun. On devait être tenté de marier les lignes brillantes, les surfaces miroitantes et polies des albâtres et des porphyres avec les architectures végétales que forment les arbres et les plantes du Midi. Ces arêtes vives des contours, ces verdures luisantes ou sombres comme des bronzes, ces masses profondes, arrondies ou élancées, comme des dômes ou des colonnades, — tout cela encadré par des murs ou des portiques de marbre, — quel ensemble joyeux et grave, éclatant et grandiose, cela devait composer sous la lumière d'argent des plages africaines !

L'Afrique est le pays du marbre, autant que le pays du soleil. Toutes ses provinces en regorgent. Cette Cherchell, où je suis, avait, pour orner ses palais et ses temples, une réserve inépuisable presque à ses portes : les flancs du Chénoa dont la coupole colossale domine ses rivages. La montagne de marbre a donné généreusement sa substance pour embellir l'impériale Césarée. On a eu beau l'éven-

trer, elle ne semble même pas porter la trace des mutilations anciennes. Quand, par les matins de grand calme sur la mer, on passe, en barque, autour de son promontoire, elle étincelle toujours de tous ses trésors, de tous les feux secrets cachés aux veines de ses pierres. Elle déploie, autour d'elle, une telle fantasmagorie de nuances délicates et changeantes, que les grèves marines et les campagnes d'alentour en sont illuminées !...

Mais le Chénoa n'est qu'un affleurement de cet immense filon de marbre qui traverse la Proconsulaire, la Numidie et la Maurétanie. Rome s'y est largement approvisionnée : elle n'était pas moins avide des marbres que des blés numides. Beaucoup des colonnes éparses dans les églises de Ravenne, de Cordoue et de Venise sont peut-être sorties du sol africain.

Aujourd'hui encore notre Algérie moderne offre une profusion de marbres qui provoque l'émerveillement des Barbares du Nord. Les maisons des pauvres en ont dans leurs escaliers et dans leurs corridors. Et (pour ne citer qu'un seul édifice moderne) l'hôtel de ville de Constantine, dont l'architecture est pourtant médiocre, laisse l'impression d'une chose très belle, grâce à ses colonnes de porphyre rouge et jaune, aux plaques de marbre vert, de marbre noir, aux brèches de toute espèce qui en revêtent les salles, les vestibules et les cours.

Avec cette richesse de matériaux, on comprend que l'Afrique ait été la mère des sculpteurs et des architectes. Nous ne faisons encore que soupçonner l'étendue et la variété de leur œuvre. Des villes entières, avec leurs monuments presque intacts, sont sorties de leurs décombres. Tout un peuple de statues a pris place sur les socles de nos musées. Mais d'autres surprises nous attendent, dans cette patrie du marbre... Pour moi, quand j'essaie de ressusciter quelque vision de cette Afrique latine, ce que j'aperçois d'abord, comme le symbole de toutes ses splendeurs, — splendeurs du ciel, splendeurs de la mer, splendeurs des végétaux et des pierres, — c'est, sur une colline du Sahel, entre une double rangée de cyprès noirs, pareille à un cortège d'obélisques funéraires, — une petite chapelle de marbre blanc, enguirlandée de roses, où s'incline et sourit une Vénus pudique : toute la joie de la vie et toute la sérénité de la mort !

J'évoque ces calmes images devant les mosaïques éteintes de la villa écroulée. Mes yeux s'égarent sur les tas de pierres qui m'environnent. Je ne cherche point à me figurer l'édifice opulent qu'elles supportaient jadis, mais je songe à tous les raffinements de civilisation qui s'accumulèrent entre ses murs, raffinements tels que les nôtres paraissent misérables et bourgeois en comparaison !

Nos architectes s'avisent-ils, comme ceux d'au-

trefois, de capter la lumière et la chaleur du jour, grâce à une orientation convenable des pièces, à une disposition habile des ouvertures, pour combiner cette chaleur et cette lumière naturelle avec des chauffages et des éclairages factices ? Avons-nous cette sagesse de ne pas mépriser la nature et de nous emparer de toutes les ressources qu'elle nous offre ? Eux, les anciens, ils aimaient mieux s'exposer aux rayons du soleil qu'à la vapeur d'un calorifère et ils n'ouvraient les tubes à air chaud qui traversaient leurs appartements, que si la température était tout à fait inclémente. Ils avaient des chambres d'hiver et des chambres d'été, que dis-je ? des chambres pour toutes les heures du jour, des promenoirs largement aérés et munis de baies vitrées qui s'ouvraient ou se fermaient, selon que c'était l'Auster ou le Zéphyr qui soufflait, — des bibliothèques en forme d'absides, coupées de hautes fenêtres qui permettaient de jouir de tous les points d'un beau paysage et, suivant le charme de l'heure ou de la saison, de trouver le cadre approprié à une lecture de choix, — des canaux d'eau courante pour rafraîchir les exèdres estivales, ruisseaux minuscules qui, serpentant parmi les fleurs et les verdures des mosaïques, favorisaient l'illusion d'une prairie, — des étuves, des salles de massage, des piscines pour les bains froids, des salles à manger, suspendues sur des rochers, ouvertes aux coups de

brise et à l'écume des vagues, de façon à ce que les convives pussent se croire en pleine mer, sur le pont d'un navire...

Savons-nous enfin placer et ordonner si heureusement nos villas que, d'un côté, comme de l'autre, le paysage se compose en un véritable décor? Il faut remonter aux palais de Versailles pour trouver, chez les modernes, quelque chose d'analogue. Et encore les architectes du Grand Roi ne se préoccupèrent-ils que de ménager une seule perspective devant la façade...

De l'endroit où je suis, j'embrasse tous les horizons qui se déployaient autour de la villa maurétanienne. Ses jardins, parfumés de violettes, de crocus et d'hyacinthes, plantés de charmilles et de quinconces, peuplés de buis à forme humaine ou animale, — ses jardins descendaient-ils jusqu'à la grève, par une série de terrasses, d'escaliers et de portiques?... Qu'importe! Vers quelque point que l'on se tourne, la vue est satisfaite : à droite, le dôme du Chénoa, à gauche les pylônes du Cap Ténès, par devant, la mer; derrière, une colline à montée douce qui vient mourir sur le bleu du ciel. Cette colline est une toile de fond admirable. Des oliviers sauvages, vigoureux et touffus, en escaladent les pentes, d'un tel élan de sève, d'un mouvement si impétueux, avec de telles crispations de leurs racines, de telles torsions de leurs bras noueux,

qu'on dirait un assaut rué vers les remparts d'une citadelle. Les uns bondissent en avant, les autres chancellent comme des blessés. Celui-ci, tout près de moi, avec son torse renversé, d'où s'écartent deux branches puissantes couronnées de ramilles échevelées, évoque l'image d'un légionnaire qui brandit des faisceaux de torches flamboyantes au bout de ses deux mains...

Mais rien ne me plaît autant que les couronnes brillantes de ces beaux arbres, aux petites feuilles allongées et ciselées, telles des lamelles d'argent. Parfois une brise passe et tout l'arbre, qui frissonne, scintille de miroitements et de reflets, comme si des milliers de lampes s'allumaient dans ses branches et comme si toute l'huile contenue dans son écorce s'allumait soudain au souffle du vent!

On voudrait se fixer à l'ombre de ces oliviers, vivre toute une vie paisible, au milieu de cette nature pastorale et souriante... Je me rappelle une inscription funéraire découverte à Cherchell, où transpire peut-être le même vœu. C'est l'épitaphe d'un Espagnol qui mourut dans cette ville, au cours d'un voyage :

« *La Bétique m'a donné le jour*, — disait l'Ibérien. — *Désireux de connaître le pays de la Libye, je suis venu à Césarée. Ma destinée s'est accomplie*

et maintenant je repose sur un rivage étranger... Allez, ô vous qui fûtes mes compagnons, retournez sans moi, vers les miens qui sont restés en Espagne ; et, toi, passant, dis-moi, je t'en prie : Que la terre te soit légère et que tes os reposent mollement ! »

Moi aussi, comme l'Espagnol de la Bétique, j'ai envie de m'écrier : « Allez, ô vous qui fûtes mes compagnons ! Retournez sans moi vers ceux des miens qui sont restés au pays natal !... Je ne désire ici aucune des choses luxeuses ou rares qu'on y vit autrefois : ni mosaïques, ni statues, ni portiques dallés de marbre ! Rien qu'un toit de pisé, une masure crépie à la chaux, comme un gourbi arabe, — et la mer de Cherchell devant mes yeux ! »

* * *

Je m'en reviens à regret, par les rues banales de la ville moderne, vers le musée en plein air, où l'on a rassemblé le plus grand nombre des débris exhumés des ruines.

Ah ! il ne ressemble guère à nos musées d'Europe ! C'est une simple cour entourée de préaux, où sont entassés, dans un assez beau désordre, chapiteaux, fûts de colonnes, statues et bas-reliefs. Avec sa grille en bordure sur le trottoir, sa porte de fer forgé, à claire-voie, la poignée de la sonnette qui

pend le long du linteau, cette cour vous représente d'abord le jardin du notaire.

Mais on entre, — et tout de suite cette première impression s'efface, malgré la vulgarité des bâtisses avoisinantes. Le soleil qui tombe d'aplomb sur les marbres les fait resplendir avec une intensité presque insoutenable à l'œil. Toutes ces formes blanches paraissent bouger sur leurs socles, et tous leurs pores se dilater, pour boire l'air et la lumière.

Un hâlo de nacre tremble autour des lignes qui se fondent moelleusement dans l'atmosphère ambiante. Des veines de flamme s'entre-croisent sur les beaux seins des déesses, les rondeurs des épaules se nuancent du plus doux orient des perles ; les torses des dieux marins luisent, comme aspergés par la rosée des vagues. On s'approche, on touche ces corps olympiens qu'a pénétrés l'ardeur du jour et qui ont la mollesse à la fois brûlante et fraîche d'une chair en sueur. Par les cassures du marbre, ainsi que par la bouche béante d'une plaie, on voit au vif la pure matière dont ils sont pétris : cela est léger et compact comme un pain de froment, immaculé comme la neige, scintillant comme le mica, étoilé et bleuâtre comme le diamant !

Sincèrement, j'aime mieux ces anonymes, mais vivantes effigies, sous ces hangars, au milieu de cette cour pareille à un chantier de démolition, que les plus célèbres statues, dans toute la morne

pompe de notre Louvre. Quelle nécropole que ce palais, où il fait sombre en plein midi et où l'on a froid au cœur de l'été ! C'est le crépuscule des dieux, dans les limbes de l'Hadès ! Ici, au contraire, la fête païenne se continue à la face du ciel, et la nudité des Immortels s'épanouit dans la splendeur des saisons !

Il faut s'en tenir à cet éblouissement de l'entrée et ne point regarder de trop près ces sculptures, dont il n'y en a pas une qui soit vraiment supérieure. Mais si ce ne sont point des chefs-d'œuvre, beaucoup d'entre elles sont du moins des copies de chefs-d'œuvre.

Ce jeune satyre qui porte une peau de panthère sur son épaule, cette Vénus sortant des flots, le type original en a été inventé par Praxitèle. Cet Apollon, d'une raideur encore toute primitive, à la chevelure divisée en boucles symétriques, il a été exécuté d'après celui de Calamis. Ces deux hautes statues de femmes, drapées dans des tuniques aux plis nombreux et réguliers, nous en reconnaissons le style : c'est celui de Phidias. La grandeur sereine du maître athénien respire encore dans ces décalques affaiblis. Ainsi les images les plus familières de l'art hellénique nous accompagnent sans cesse, à travers ce petit musée de Cherchell. Le monde antique tout entier y est représenté comme en raccourci. Voici une statue égyptienne, en pierre noire, mutilée tout

près de la base : ces jambes roides comme des poteaux, ces pieds plats aux orteils largement espacés, ce sont les jambes et les pieds de Thoutmôsis Ier, roi de Thèbes, « le maître qui fait les choses, le fils du Soleil donnant de son flanc la vie à jamais ». Voici, plus loin un ex-voto punique représentant un sacrifice à Baal. Voici enfin les reliques de la Rome conquérante. Statues d'hommes et de femmes revêtues de la toge ou de la *stola*, en cuirasses ou en manteaux militaires ! Matrones et jeunes filles, administrateurs, centurions, légionnaires, auxiliaires barbares ! Je m'arrête devant la stèle funéraire d'un jeune cavalier dalmate, « mort à vingt-sept ans, après onze ans de service », dit l'inscription gravée au-dessous. Il est sur son cheval de bataille lancé au galop contre des soldats ennemis qu'il renverse et qu'il frappe de sa lance...

La figure est grossière jusqu'à la caricature, mais la signification en est tellement précise qu'il me semble avoir le personnage devant les yeux. Je songe aux zouaves du second Empire que j'ai revus, en lithographies coloriées, sur les murs de mon hôtel. Ces vieilles gravures militaires, c'est déjà de l'archéologie, presque au même titre que la stèle de mon cavalier dalmate. Mais, dans cette poussière des ruines, où les siècles et les pays se mêlent et se confondent, les différences d'époques finissent par s'atténuer, jusqu'à en devenir insensibles, et toute

l'histoire nous apparaît dans un perpétuel présent.

En réalité, rien ne meurt, tout se recommence. Cette idée me saisit plus fortement encore devant le buste du roi Juba II, qui fut le fondateur de Césarée, qui construisit ce grand temple d'albâtre, dont les débris jonchent l'Esplanade de Cherchell. Il est vrai que ce buste est affreusement mutilé, le nez a disparu, une longue balafre coupe le visage, du menton aux sourcils. Pour retrouver les traits du roi maure, je suis obligé de faire appel à mes souvenirs et de me reporter, par la pensée, à cet autre buste de lui qui est actuellement au Louvre, dans la salle des Antiquités africaines.

Il n'est pas besoin de détailler longuement cette tête pour y reconnaître immédiatement une physionomie toute locale. Les pommettes rondes et saillantes, l'ovale gras du visage, le nez court et légèrement épaté, tels sont encore les signes caractéristiques qui distinguent le Maure du littoral barbaresque. Cette persistance du type ethnique à travers tant de révolutions, d'invasions, de croisements de races, est une chose qui déconcerte. Ce prince débonnaire et flegmatique, il me semble que je l'ai vu tout à l'heure, dans la grande rue de Cherchell, en turban jaune, en veste galonnée et en culotte bouffante. Il se tenait dans une petite boutique bariolée de vert et de rouge, et il vendait du tabac à des coquins en burnous... J'ai besoin de faire un réel effort de mé-

moire pour me rappeler que cet excellent homme fut le gendre de Cléopâtre et que sa femme, — Cléopâtre Séléné, — était la fille de Marc-Antoine et de la célèbre Lagide. Quelle ironie dans ce simple rapprochement !

Mais en est-il une plus forte que la vie même de ce Juba, — fils de rois guerriers et pillards, — qui usa toute son existence à des besognes de scribe affolé de copie et de compilation ? Car il obtint dans l'antiquité la réputation d'un savant encyclopédique : histoire, géographie, sciences naturelles, grammaire, critique d'art, poésie même, il dévora tout cela avec une égale avidité. Il entassa volumes sur volumes, et — suprême ironie, — ce Maurétanien écrivit un traité sur la corruption du langage attique.

Pourtant ne nous moquons pas trop de ce polygraphe couronné. C'est à lui que Cherchell fut redevable de devenir une des grandes capitales de l'Empire. Il la décora de ses plus beaux monuments, il se montra un des plus actifs propagateurs de la culture gréco-latine dans l'Afrique occidentale. Mais surtout ce Juba nous intéresse comme le personnage le plus *représentatif* peut-être de son époque et de sa patrie. Il symbolise à merveille ce que fut l'Afrique sous la domination romaine : je veux dire le lieu de rencontre de toutes les races et de toutes les civilisations du monde antique. L'histoire de ce roi maure

qui fut élevé à Rome, dans la maison d'Auguste, qui épousa la fille de Cléopâtre, qui savait le punique et le latin, qui écrivit en grec, qui s'entoura d'artistes hellénistiques, qui vécut dans des palais à la romaine, c'est l'histoire même de cette Afrique du Nord, sur qui l'Égypte, la Phénicie, Carthage, la Grèce et Rome ont laissé tour à tour leur empreinte. Mais celle de Rome fut la plus profonde et la plus durable.

Non loin de Cherchell, sur la crête d'une colline, se dresse un immense mausolée qui domine tout le pays et qui s'aperçoit pendant des lieues, aussi bien de la haute mer que des plaines interminables de la Mitidja : c'est, à ce que l'on croit, le tombeau de Juba II. Il est aussi symbolique dans son architecture que la figure du prince dont il recouvrit la dépouille. Ce mausolée est un gigantesque tas de pierres, tout pareil à celui que les Numides, dès les temps les plus lointains, élevaient sur la tombe de leurs chefs. Mais ce tas de pierres a été revêtu d'un cylindre en maçonnerie, surmonté d'un entablement et flanqué de colonnes à chapiteaux ioniques. Le cœur de l'édifice est barbare, la carapace en est toute latine.

* * *

Après le musée, il ne reste plus guère à visiter, dans Cherchell, que les Thermes de l'Ouest. — le « Palais du Sultan », comme l'appellent les indi-

gènes. Il y a bien aussi un théâtre et un cirque, dont les vestiges précaires s'éparpillent à fleur de sol. Mais les quelques moellons qui en subsistent sont si peu de chose, en comparaison de ces Thermes !

Des constructions modernes les recouvrent en partie : d'un côté, la prison civile, de l'autre, la manutention militaire. Néanmoins tout incomplets et démantelés qu'ils sont, ils offrent la ruine la plus intéressante, à coup sûr la plus imposante de Césarée. Cet amas de décombres a l'air d'une forteresse désaffectée. Très probablement l'édifice entier serait aujourd'hui debout, si les hordes d'envahisseurs qui se sont succédé en Afrique ne l'avaient tour à tour saccagé. Il suffit d'examiner ces pans de murs épais, véritables agglomérats de petites pierres et de cailloux noyés dans un ciment indestructible : on dirait des quartiers de roches, roulés au bas d'une falaise. Pourtant l'appareil de la bâtisse, si extraordinaire qu'il soit, ne vous frappe pas autant que l'ordonnance intérieure. On la devine encore assez facilement. C'est ici qu'il faut venir pour juger de l'ampleur et de la somptuosité des thermes antiques, et en même temps pour savoir quelle entente ingénieuse de la commodité, quel instinct subtil de tous les raffinements, quelle esthétique voluptueuse présidait à l'aménagement de ces bains, aussi magnifiquement décorés que nos palais, aussi hospitaliers, aussi vivants que nos cercles et nos cafés

modernes, et, sans en avoir la banalité, capables de satisfaire le goût d'une race d'hommes avant tout amoureuse de loisirs et de beaux spectacles.

On entrait dans les grands thermes de Cherchell par un portique de granit vert, dont les colonnes, hautes de huit mètres, étaient couronnées de chapiteaux ioniques. De là, on pénétrait dans le *frigidarium*, la salle des bains froids, — vaste pièce toute pavée d'onyx et où se dressaient quatre colonnes de granit qui soutenaient la toiture. La plupart des statues qui sont réunies actuellement au musée proviennent des thermes. La salle où nous sommes en était toute peuplée : c'étaient des satyres, jouant de la flûte, agaçant des panthères, ou lutinant des hermaphrodites. De chaque côté de la piscine, dans les niches latérales, des statues de femmes et de divinités : probablement un Jupiter qui est maintenant au Louvre, un Neptune qui est au musée d'Alger et deux Vénus, dont l'une est fameuse sous le nom de « Vénus de Cherchell » — copie excellente d'une statue alexandrine, inspirée par l'*Anadyomène* de Praxitèle.

A droite et à gauche s'étendaient des promenoirs pour les baigneurs, peut-être aussi des salles de jeu et de conversation. Comme partout, le marbre y triomphait, sous formes de mosaïques, de dallages, de revêtements de toute espèce. Par derrière, c'était le *tepidarium*, ou bain de vapeur tiède, — série de

petites pièces munies de baignoires mobiles pour les bains particuliers. On distingue très nettement les piles de briques qui formaient le sous-sol superposé aux chaufferies, la trace des tubulures en terre cuite qui amenaient dans les chambres la chaleur douce des fourneaux. Enfin, dans le même axe que le *frigidarium,* une salle assez spacieuse communiquait avec le *caldarium*, grande pièce en forme d'abside où se prenaient les bains chauds. Ici encore abondaient les statues. Si l'on veut se représenter la décoration de ces salles, on n'a qu'à choisir parmi les marbres du musée et replacer dans les niches désertes, sur les bases ébréchées, le Tireur d'épine, les deux Femmes drapées, l'Hercule à la massue, l'Esculape, le Bacchus couronné de pampres, ou l'Apollon de Calamis.

Autrefois, des voûtes épaisses recouvraient ce labyrinthe de salles, de cabines et de couloirs. Aujourd'hui, tout cela s'étale à ciel ouvert. Les racines des murs écroulés tracent, parmi les dallages à demi ensevelis sous de la terre, des compartiments réguliers, comme les carrés d'un jardin abandonné; les piscines bâillent au milieu des décombres, telles les caves d'une maison effondrée ; et l'on dirait qu'un effroyable incendie est passé sur cette ruine, a recuit les briques qui saignent d'un rouge de sang caillé, li quéfié les ciments rosâtres, fait voler en éclats les durs granits marqués de stigmates vermeils et

livides. L'abandon et le délabrement sont pitoyables. Les enfants de l'école voisine poussent leurs billes sur les figures exangues des mosaïques qui s'effacent et se dissolvent en amas de petits cailloux décolorés ; des chèvres au poils ras broutent les herbes folles disséminées entre les pierres et achèvent de briser sous leurs pattes les éclats des albâtres et des stucs polychromes qui lambrissaient les plafonds...

Et pourtant ce lieu de désolation et de mort fut autrefois le lieu le plus vivant et le plus joyeux de la cité. Césarée entière s'y rencontrait. On venait flâner ici, pendant les heures brûlantes, on s'y étendait sur des nattes ou des tapis de feutre, on regardait les joueurs de dés et d'osselets ; le soir, on s'accoudait là, pour respirer l'air du large, en face de la mer. Les voûtes sonores de l'édifice retentissaient des clameurs, du tumulte continuel de la foule, du fracas soudain des eaux jaillissantes sur le marbre des vasques : cris des marchands de pastèques et d'oranges, des vendeurs de vin chaud et de boissons à la neige, murmures des conversations, rires et lazzis autour d'une difformité ou d'un geste lascif, claquements des mains sur les chairs moites que triturent les masseurs !... Quel calme maintenant ! quel couche de cendre et d'oubli sur tous ces souvenirs ! Du petit mur où je me suis assis, je n'entends que le clapotement très faible de la mer toute proche qui s'écrase contre les récifs. Il est cinq heures. Le

soleil s'incline déjà. A l'infini, le désert des vagues ondule, d'un gris bleuâtre d'ardoise neuve ; et, sous la lumière apaisée du couchant, tout l'espace céleste rayonne comme une eau plus profonde, où rien ne se mire et où le regard s'éteint...

Alors, dans cette indécision des formes que voile le crépuscule naissant, dans cette fusion délicieuse et lente des images de la terre et du ciel, une scène me revient qui date pour moi de quelques années, mais qui ne me paraît ni plus jeune ni plus vieille que les visions antiques suscitées par ces ruines.

C'était à Alger, dans un bain maure de cette longue rue tortueuse, où se trouve le Musée et qui, après mille détours, se redresse, pour aboutir à mi-côte de la Casbah.

J'y entrai, un soir, vers onze heures, car les bains ne sont ouverts aux hommes que la nuit. Je soulevai le carré d'étoffe qui masquait la porte, au fond du vestibule, et je me trouvai dans un assez vaste patio dont l'atmosphère un peu lourde m'oppressa d'abord. A la lueur des lampes à huile, je ne distinguai qu'un amas de blancheurs, puis mes yeux s'étant accoutumés à la pénombre, je précisai les silhouettes des gens qui étaient là et l'architecture du local. C'était un patio tout en marbre blanc. Au centre, au milieu de l'*impluvium*, où l'on descend par quelques marches, se déploie un bassin circulaire, surmonté

d'une vasque où s'égouttait un jet d'eau. Des linges mouillés pendaient tout le long de la margelle. A côté un individu nu jusqu'à la ceinture, les reins entourés d'une espèce de pagne, foulait d'autres linges qu'il piétinait en cadence, comme un vendangeur dans une cuve...

Très exhaussée au-dessus du bassin, une galerie à colonnes torses encadre tout le patio. Des Arabes couchés y dormaient ; d'autres jouaient aux dames, ou fumaient des cigarettes, en buvant du thé ou du café dans de petites tasses peintes de couleurs crues.

Le foulon, interrompant sa besogne, me conduisit dans la galerie, m'assigna une natte et me convia à me déshabiller. Les pas du foulon s'amortissaient sur le marbre onctueux. Il glissait comme une ombre. Aucun bruit dans le patio, sinon, de temps en temps, une rumeur de paroles échangées à voix basse. On se serait cru dans une mosquée, à l'heure de la prière nocturne.

Je me dévêtis, un peu gêné par la présence de tous ces Arabes. J'étais le seul Européen, avec mon voisin de natte en train de se rhabiller, — un charpentier très blond, qui, assis par terre, enfilait ses longues jambes dans une cotte de velours bleu... Quand je fus prêt, le foulon me noua une serviette autour des hanches, puis il alla quérir le baigneur, — un adolescent, pâle et mince comme un cierge

de cire, et plus trempé. plus ruisselant qu'une naïade. Le torse nu, la peau bronzée et distendue par les côtes saillantes, un simple torchon ficelé à la taille, l'esclave s'agenouilla, m'attacha aux pieds des sandales de bois blanc, et, me soutenant par les aisselles (car je risquais de tomber à chaque pas sur les dalles du patio toutes grasses d'eau savonneuse) il m'entraîna vers l'étuve, dont la porte de chêne retomba lourdement derrière nous.

Une chaleur humide, suffocante me coupa la respiration. Je me sentais défaillir, un flot de sueur m'inonda soudain de la tête aux pieds. Mais, d'un mouvement brusque, mon guide me renversa, m'étendit sur une plate-forme rectangulaire recouverte d'une plaque de marbre noir : elle était chauffée à l'intérieur. Il me sembla qu'elle me brûlait. Je me relevai vivement, mais l'Arabe me força à me recoucher, pesa sur tout mon corps de façon à ce que le contact fût complet entre le marbre et ma chair.

— Reste là ! — me commanda-t-il, — ne bouge pas avant que je vienne !...

Je ne bougeais plus. J'étais comme anéanti. Je me liquéfiais par tous mes pores. La sueur de mon front m'emplissait les orbites et m'aveuglait. Quand la plaque me brûlait trop fort, j'essayais inutilement de me soulever, ma peau adhérait à la pierre rendue visqueuse par toutes les graisses humaines qui s'étaient figées là. Puis, peu à peu, je m'habituai à

ce supplice. Je goûtai une sorte d'évanouissement voluptueux. Ma conscience divaguait : où étais-je? Les sensations que j'éprouvais étaient si nouvelles! Elles entraînaient mon imagination vers des époques et des choses si lointaines!... A travers les buées tièdes qui remplissaient l'étuve, je promenais mes regards autour de moi. Dans le fond, tremblait le hâlo d'une lampe, et je distinguais le sautillement rythmé de l'esclave qui, aidé d'un compagnon, foulait un paquet de linges. Je les voyais obliquement, car je ne remuais pas ma tête, et mes yeux revenaient toujours avec lassitude vers les ténèbres de la voûte, où ils se perdaient dans le noir. De temps en temps, une goutte froide, qui s'en détachait, tombait sur ma joue et me forçait à fermer les paupières. Une invincible torpeur m'envahissait...

Tout à coup, les deux esclaves, ayant fini leur besogne, m'empoignèrent, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et, sans la moindre douceur, ils me déposèrent dans un coin de l'étuve, au bord d'une rigole, où coulaient un robinet d'eau chaude et un robinet d'eau froide. Ils me firent coucher à plat ventre, le nez contre le pavé, puis, saisissant une poignée d'étoupes qu'ils trempèrent dans du savon liquide, ils se mirent à me frotter si vigoureusement que j'en criais. Ils s'interrompaient pour me jeter des gobelets d'eau tiède sur tout le corps, et ils recommençaient leur friction frénétique. Après cela,

ils me donnèrent trois petites claques sur les omoplates et, avec la paume de leurs mains en guise de strigile, ils entreprirent de me râcler l'épiderme. On me nettoya, on me retourna dans tous les sens. Parfois, le grand maigre s'arrêtait et il agitait au-dessus de ma tête ses mains savonneuses :

— Regarde comme tu étais sale !... Regarde ta peau, ta sale peau !...

Je ne m'offensai nullement de ces familiarités, sachant que c'était un simple artifice pour obtenir un salaire plus élevé.

Quand ils se furent fatigués à ce jeu, ils m'arrosèrent d'eau froide répandue à pleins gobelets, et ce me fut une sensation délicieuse, qui me ranima un peu. Alors ils s'attelèrent tous les deux à mes bras et à mes jambes, ils me les tirèrent, ils m'écartelèrent. Ils me firent craquer chaque articulation, et, me tenaillant les muscles entre leurs doigts serrés comme des étaux, ils me les tordirent, ils en exprimèrent les dernières gouttes de sueur. Enfin on me rinça à l'eau froide, on me remit sur pieds, on m'essuya, on m'attacha une serviette autour des reins, une autre sur la tête, et, me soutenant par les aisselles, les deux esclaves m'emportèrent vers le patio. Je ne pouvais plus me traîner, j'étais exténué. Ainsi enveloppé dans mes linges, inerte et les membres raidis, j'étais comme un mort qu'on va mettre au cercueil, après la toilette funèbre.

Sous la galerie du patio, un matelas recouvert d'un drap m'avait été préparé par le foulon. Il m'engagea à m'y reposer jusqu'à l'aube, m'apporta des cigarettes, une tasse de thé, et s'en alla.

Une fois étendu sur les draps frais du matelas, je goûtai un bien-être inexprimable, — quelque chose comme le réveil de la vie, au début d'une convalescence. Mon corps était brisé, mais je constatais en moi une lucidité d'esprit extraordinaire, une agilité, une acuité surprenantes des sens, cette espèce de libération de la matière qu'on éprouve dans les rêves. C'était un état voluptueux et candide. J'habitais un monde étrange et silencieux. Le murmure du jet d'eau dans la vasque, la respiration des dormeurs couchés à côté de moi ne faisaient que rythmer ce silence. La blanche colonnade du patio brillait doucement à la clarté des veilleuses, et, tout le long des murs, les corps disséminés formaient des entassements plus sombres. Des apparences fantômales se levaient par instants, semblaient flotter sous les arcades. Et l'air tiède était tout chargé de parfums : odeurs de cigarettes musquées, de cumin, de santal et de girofle...

Lorsque je sortis de ma somnolence, les premiers rayons du jour filtraient déjà par les ouvertures du patio. Mes voisins agenouillés se prosternaient pour la prière matinale. L'angélus tintait à la cathédrale prochaine. Je me rhabillai et je m'enfuis au plus vite,

dans la crainte de me gâter cette nuit par le spectacle de misères ou de vulgarités probables.

Je remontai la rue de l'État-Major, dans toute l'allégresse du soleil levant. Mes muscles avaient une élasticité singulière. J'escaladais les marches des rampes aussi lestement que les chèvres maltaises, qui se bousculaient, à mon passage, en agitant leurs grelots. Enfin j'atteignis la trouée de la Casbah. Les maisons en étages se teignaient de toutes les nuances délicates de l'aurore. Devant moi, un cyprès solitaire dressait son aiguille noire entre les quatre murs découronnés d'une masure tout entière peinte en bleu. Ce bleu était aussi beau que celui du ciel, en cette minute. En face, le golfe étalé resplendissait sous les brumes diaphanes. Les phares s'éteignaient... J'étais heureux d'un bonheur sans bornes, débordant d'une jeunesse inépuisable, comme aux plus joyeux matins de Pâques, lorsque le chant de la Résurrection s'envole dans les sonneries des cloches...

Mais j'entends les criailleries des enfants qui jouent aux billes sur les pavés romains... Alger et ses bains maures, ses carrefours et ses ruelles ombreuses, toutes ces images s'effacent. Je suis à Cherchell, sur les murs des Thermes, parmi les mosaïques décolorées qui racontent les triomphes des anciens dieux... Pourtant je me persuade que ma pensée n'a point quitté ces ruines, tellement les émotions qu'elles

engendrent se confondent avec les plus intimes souvenirs de ma vie africaine. Non ! il n'y a pas eu d'éclipse, pas d'interruption dans l'histoire ! Les temps antiques continuent leur cours. L'aigle latine plane encore sur tous les pays de l'Empire !

Ici même, il y a dix-sept siècles, des jeunes gens élevés par les rhéteurs de Rome songeaient comme moi, les yeux tournés vers le rivage ; et leurs esprits nourris des mêmes poètes caressaient sans doute des images pareilles. Assis sur les bancs en hémicycle ou sur les cathèdres de marbre qui bordaient la terrasse, ils se récitaient des vers de Virgile, peut-être les strophes ardentes de ce *Pervigilium Veneris*, composé, dit-on, par un Africain, — ces Vêpres païennes, où l'accent de la volupté la plus brûlante se marie aux plus mystiques effusions :

... Quando ver veniet meum ?
Quando faciam ut chelidon ? Ut tacere desinam ?
Cras amet qui nunquam amavit, quique amavit, cras amet !

— « Oh ! quand viendra mon printemps ? Quand ferai-je comme l'hirondelle ? Quand cesserai-je de me taire ?... Il aimera demain, celui qui n'a pas aimé, et celui qui a aimé déjà aimera demain encore !... »

Il y a dix-sept siècles, la mer qui berçait ce chant d'amour n'était pas plus belle, plus harmonieuse, plus pleine de Vénus que ce soir... Encore une fois, tournons les yeux vers le divin paysage ! Quelle séré-

nité dans l'air! Le vent du Nord s'est calmé. La Méditerranée assoupie est un grand lac de lait, où la face vermeille des dieux couronnés de roses se reflète en traînées d'ambre et de pourpre pâle. Des fumées lilas montent dans le ciel tout blanc. Une barque unique se tient immobile sur le miroir illimité des vagues ; et sa voile qui se répète, aile lumineuse, dans les profondeurs frissonnantes, semble un grand épervier d'or abattu sur les eaux, — l'Épervier sacré apporté autrefois d'Égypte par Cléopâtre Séléné, dans Césarée de Maurétanie !

II

THIMGAD

Le contraste est frappant entre Cherchell et Thimgad.

C'est bien toujours la même Afrique et le même soleil, mais les deux villes et les régions qui les environnent sont si différentes ! Cherchell est maurétanienne, Thimgad est numide. A l'abri de ses collines doucement mamelonnées, sous les verdures de ses orangers et de ses citronniers, la campagne de Césarée est un grand jardin, comme d'ailleurs tout le Sahel, depuis Alger jusqu'à Ténès. L'immense plaine numide, qui va de Sétif à la chaîne de l'Aurès n'a pas cette grâce un peu molle : c'est un champ de blé qui ondule à perte de vue. Le paysage est sévère, parfois rude, ou tristement monotone. Bâtie à l'extrême lisière de ce Tell, dans un pays déjà plus pastoral qu'agricole, Thimgad annonce le voisinage des steppes arides et des sables désertiques. Tandis que Cherchell, — d'abord escale phénicienne, puis résidence des rois maures, — est le municipe provincial peuplé de fonctionnaires civils et de riches

indigènes, lentement embelli par ses princes ou ses décurions, — Thimgad est une cité sans histoire, une colonie militaire élevée d'un seul coup par la main-d'œuvre des soldats. De là, une certaine raideur administrative qui sent la discipline et la caserne, mais qu'on oublie bien vite, tant cette impression s'efface sous le prestige dominateur de la majesté romaine !

Pour s'y rendre, il faut passer par Batna, petite ville née d'hier, centre militaire elle aussi. Cette sous-préfecture africaine n'offre sans doute aucune sorte de curiosités. Mais l'aspect de ses rues toutes géométriques, tracées au cordeau par le Génie, prédispose merveilleusement à goûter le genre de beauté propre aux ruines de Thimgad. Ces murs percés de meurtrières, ces quartiers d'infanterie et de cavalerie, cet hôpital, ces manutentions, ces avenues toutes droites, cette place, — véritable forum, — avec son église, son square, son marché, son hôtel de ville, tout cela strictement aligné, officiel, carré, solide et battant neuf, c'est comme une transposition moderne et sans grandeur de tout ce qu'on admirera quelques lieues plus loin.

Les terrasses des cafés ne sont guère occupées que par des officiers en uniforme, — des lieutenants de tirailleurs pour la plupart. Ils portent sur leurs képis un croissant de lune : le croissant de l'Islam qui fut d'abord le croissant de Tanit, de Diane et

d'Isis. Leurs dolmans de drap rouge qui se moulent sur le torse comme des cuirasses de parade m'évoquent la pourpre du manteau consulaire, le *paludamentum* qu'on déployait, à la façon d'un étendard, sur le front des batailles... Et je me réjouis de retrouver ces symboles de la force française aux lieux mêmes où triompha jadis la force latine !

* * *

En voiture découverte, je suis une belle route ombragée de platanes. Le soleil printanier achève de dissiper les vapeurs humides qui embrumaient l'atmosphère. Pourtant la ligne grisâtre des montagnes est encore indécise. Ce paysage à demi voilé se dessine avec une finesse extrême ; on ne voit partout que des arbres d'Europe, et l'air est si léger qu'on se croirait en France.

De Batna à Thimgad, il y a tout près de quarante kilomètres. Mais je m'arrête un instant à Lambèse, — la *Lambæsis* des Romains, le lieu de déportation si fameux sous le second Empire.

Ce fut d'abord un simple camp retranché, construit, au début du IIe siècle, pour contenir les nomades ; puis bientôt toute une ville se développa autour du camp, et Lambèse devint une cité au moins aussi considérable que Thimgad sa voisine.

Longtemps avant d'y arriver, on aperçoit une haute

bâtisse rectangulaire, dont la masse imposante semble tout écraser autour d'elle. On l'appelle le *prætorium*. C'est là peut-être qu'habitait le commandant en chef de la légion *Tertia Augusta* qui était cantonnée à Lambèse, avec quelques troupes auxiliaires.

En réalité, on ne sait pas trop quelle fut la destination de cet édifice. Il appartenait à un ensemble dont les ruines sont à moitié ensevelies sous les constructions récentes du pénitencier. Mais, malgré les réserves des érudits, je ne puis croire qu'un bâtiment si pompeux et qui est resté debout pendant tant de siècles, alors que tout le reste est par terre, ne fût pas la pièce capitale de cette vaste ordonnance. Qu'importe qu'il ait servi, ou non, de résidence au légat impérial ! A en juger par le poids dont il pèse encore sur les plaines numides, il apparaissait certainement aux yeux des peuples comme le symbole écrasant de l'Empire, comme le sanctuaire même de Rome, tout glorieux de sa présence et de sa domination perpétuelles !...

Le *prætorium* se dresse au milieu d'une grande cour dallée qui n'est déblayée qu'en partie.

Lorsque j'y pénètre, une équipe de pénitenciers, sous la conduite d'un garde de prison est en train de dégager les soubassements de toute une série de cellules. Les uns manient le pic ou la pioche, les autres poussent des wagonnets sur des rails Decau-

ville, des brouettes circulent. Cela fait un semblant de vie dans ce lieu voué au silence et à la mort. Évidemment, ces détenus aux crânes ovoïdes et tondus de près, aux visages glabres, aux bourgerons de treillis serrés à la taille, ce garde-chiourme en uniforme galonné de jaune, qui, le fusil en bandoulière, surveille son bétail humain, — toutes ces rudes silhouettes ne rappellent que de très loin les légionnaires de la *III^a Augusta*. Pourtant, cette escouade de terrassiers militairement disciplinés ne détone pas trop dans cette cour de caserne.

Qu'on ne se laisse point abuser néanmoins par la similitude des mots ! Cette caserne de Lambèse ne ressemble guère aux nôtres ! L'aspect pouvait en être austère et quelque peu farouche, il était tout à fait exempt de vulgarité. On sent que les mains qui en ont dessiné le plan étaient celles-là même qui ont élevé les arcs-de-triomphe et les temples, pour la plus grande gloire du Sénat et du Peuple romains ! La cour tout entière pavée, environnée d'un portique et décorée de statues, avait la magnificence d'une cour de palais. On peut se la figurer telle qu'elle était. Les fûts des colonnes ont été remis en place sur leurs bases, le long des hautes salles voûtées qui s'ouvraient à l'entour ; salles de dépôt pour les enseignes, salles d'archives, salles de réunion pour les collèges de sous-officiers, petites chapelles en abside, où l'on vénérait les effigies des empe-

reurs et celles des divinités militaires. A proximité, il y avait des thermes, dont on a retrouvé les traces, — et probablement des arsenaux, des écuries, des hôpitaux, des bureaux pour l'État-Major...

Mais tout cela s'éclipse devant la masse admirable du *prætorium*. Certes, le style en est sévère, ainsi qu'il convient à un bâtiment de guerre. Cependant il n'a rien de la froide nudité géométrique qui, depuis Vauban, caractérise les constructions de notre Génie militaire.

Les façades sont percées de larges ouvertures en plein cintre, d'une courbe aussi hardie que celle d'une arche de pont. Des rangées de pilastres rompent l'uniformité des plans; et, sur des piédestaux d'une carrure monumentale, se dressent des colonnes corinthiennes qui supportaient un entablement, de façon à former une galerie continue autour de l'édifice. Des statues étaient disposées probablement autour de ce promenoir. En tout cas, les clés des arcades sont rehaussées de sculptures d'une exécution très sobre : ce sont des Victoires, des Aigles, des figures allégoriques tenant la corne d'abondance et la patère, symboles de la Paix romaine!

Encore une fois, chacun de ces détails, pris isolément, n'a pas une valeur d'art extraordinaire. C'est l'ensemble qu'il faut considérer. Alors on en reçoit une impression singulièrement grandiose. Le

profil de ce palais est vraiment impérial. Ces blocs de pierres rougeâtres, qui se développent en cordons symétriques portent l'empreinte d'une volonté tenace et dominatrice qui défie les hommes comme le temps. Cela semble bâti pour l'éternité. Le génie de Rome vit tout entier dans cette maçonnerie indestructible.

Rome a été la grande bâtisseuse de l'antiquité, de même que l'Italien d'aujourd'hui est encore le *muratore*, le maître-maçon par excellence. La ville maîtresse a modelé le monde à son image, elle a façonné la Barbarie anarchique et tumultueuse. Même dans les lignes très simples d'un aqueduc ou d'un pont, elle a su ramasser, comme dans un exemple concret, les quelques préceptes élémentaires qui composaient toute sa politique : ordre, cohésion, stabilité, harmonie ! Partout, on la reconnaît à ces signes. Si les villes de l'Italie moderne ont une beauté architecturale qui nous humilie, c'est parce qu'elles ont conservé jalousement la tradition de la Métropole. Gardons-nous de revoir les nôtres, au sortir de Venise ou de Milan : elles nous paraîtraient des bourgades éphémères et misérables, dont les débris anonymes seront dépourvus de signification pour l'avenir. Au contraire, l'Italien sait inscrire sur des murs qui ne périssent point son obstination à durer, son vieux rêve de force et de grandeur. Ses bâtisses enracinées dans une terre sont comme des titres

de possession imprescriptible qu'il étale à la face des siècles...

Devant le *prætorium* de Lambèse, je contemple cette solidité fastueuse. Elle lui imprime un tel caractère que tout d'abord, — saisi qu'on est par la puissance de cette ruine robuste, on ne s'aperçoit pas que l'édifice est de dimension restreinte, et l'on s'en étonne. J'ai déjà éprouvé ailleurs ce sentiment, par exemple devant l'Escurial, dont l'âpreté farouche, la nudité inexorable, la massiveté brutale, recherchée à dessein pour inspirer la crainte, offrent quelque chose d'analogue à l'architecture militaire des Romains. Le monastère de Philippe II est en somme sensiblement plus petit que le palais de Louis XIV, à Versailles. Et pourtant, comparé à celui-ci, il produit l'effet d'une forteresse à côté d'un château de plaisance. Pareillement, le *prætorium* de Lambèse est loin d'égaler en étendue le pénitencier voisin. Mais la bâtisse moderne a beau être plus haute et plus spacieuse, elle semble étriquée et mesquine à côté de ces vieux murs délabrés. Cela tient à la justesse extrême des proportions, à la stricte subordination des parties au tout. Grâce à cette rigueur élégante de la composition, l'architecte a réalisé une œuvre qui n'est pas loin d'être parfaite ; — et cette perfection a une grandeur idéale qui donne l'illusion de la grandeur matérielle.

Au milieu des détenus qui poussent leurs wagonnets pleins de décombres, je gravis un monticule, d'où l'on embrasse toute la plaine. La silhouette orgueilleuse du *prætorium* couronne l'étendue confuse des champs cultivés. Elle prête non seulement une beauté, mais comme un sens intelligible à tout le paysage. Cette chose morte a l'air d'un visage altier, dont la bouche va prononcer une parole souveraine ; et, en effet, c'est bien la pensée de Rome qu'elle profère toujours en face de l'éternelle Barbarie !

* * *

Par une traverse qui longe les jardins du pénitencier, je rejoins la route de Thimgad. Partout des ruines antiques : des thermes, des aqueducs, un amphithéâtre ! Plus loin, le temple d'Esculape, le capitole de Lambèse, l'arc de Commode, l'arc de Septime Sévère. Cela devient une promenade triomphale, parmi les chapiteaux de marbre, les colonnes, les inscriptions dédicatoires. Les arcs-de-triomphe se multiplient. Le dernier que je rencontre, c'est à trois kilomètres plus loin, à Marcouna, dans un pré d'asphodèles où paissent de petites génisses au poil roux. Le monument, peut-être consacré à Marc-Aurèle, est une simple porte flanquée de pilastres corinthiens. Avec ses pierres noircies, luisantes

comme de l'ébène, il paraît d'une tristesse étrange, sous le ciel gris encore obscurci par le sirocco qui se lève. Perdu dans cette plaine déserte parmi les asphodèles et les immortelles sauvages, il évoque on ne sait quel trophée funèbre élevé dans les limbes de l'Hadès homérique pour glorifier les « ombres vaines » des héros morts.

Ce débris mélancolique s'aperçoit longtemps à l'horizon des steppes. Il est l'unique objet qui sollicite le regard. Pas un arbre, rien que de longues bandes vertes qui ondulent à perte de vue, jusqu'aux montagnes de l'Aurès, dont les parois dénudées transparaissent, aussi lisses que des murailles de granit, au fond de l'air pâle comme un voile de tulle. Tout est vert, en ce moment de l'année. C'est le printemps africain, un printemps hâtif, trop avide d'éclore, et dont la fraîcheur humide est déjà traversée de souffles brûlants. Le vent du Sud, qui arrive du désert, emplit tout l'espace d'une pluie de cendre tiède. Continuellement, on a l'impression d'un jet de vapeur dans un tourbillon de poussière. Sous cette haleine embrasée, les herbes encore gonflées des eaux hibernales vont se flétrir bien vite. Elles s'épanouissent avec une luxuriance maladive. Les fleurs foisonnent. Les coquelicots, d'une flamme trop ardente, s'épanchent en nappes magnifiques, s'étalent dans les champs, comme des lacs de pourpre. Et, par dessus tout cela, brouillant l'atmo-

sphère indécise où éclatent par moments les reflets d'une lumière blanchâtre et douloureuse, flotte une poudre calcaire impalpable qui semble venir de toutes les ruines éparses.

Je chemine ainsi pendant deux longues heures, sans rien découvrir qui égaie la monotonie du voyage. C'est une véritable étape militaire! Je suis l'ancienne route des légions, celle qui conduisait de Lambèse à Théveste. Et je songe que la figure des lieux n'a pas dû changer beaucoup, depuis l'époque où les vétérans de la *III^a Augusta* parcouraient cette ligne stratégique. On est loin ici des grands centres civilisés, des campagnes fertiles du littoral, couvertes de cultures, de jardins, de villas, de métairies. On entre dans la zone de défense : immense région inhabitée, où passent, de loin en loin, des convois de soldats et où l'on ne trouve, entre les villes très éloignées l'une de l'autre, que des fortins ou des postes d'observation...

Tout à coup, mon cocher brandit son fouet dans la direction de l'Aurès. Il me signale un grand tas de pierre qui, de loin, ressemble à un éboulement de la montagne. C'est Thimgad! Nous n'en sommes plus qu'à deux kilomètres environ! Je regarde, essayant en vain de préciser la configuration de la ville morte... Dans le vert illimité de la steppe, à travers la poussière flottante qui salit l'espace nébuleux, je ne distingue qu'une large tache livide, au

bord de laquelle s'enlèvent crûment des taches rouges plus petites. Ce sont des tuiles sur la toiture de quelques cambuses. On dirait l'entrée d'une carrière !... Enfin, je reconnais les deux colonnes jumelles du temple de Jupiter Capitolin, qui montent superbement par-dessus l'amoncellement des décombres...

*
* *

Nous faisons halte devant l'hôtel qu'on a bâti à quelques centaines de mètres en avant de l'enceinte antique.

Tout d'abord, la vue qui s'offre de cet endroit est assez ingrate. On n'embrasse pas encore le panorama de la ville, et l'on n'a devant soi que les débris des remparts qui se développent en une ligne rigide et qui ne s'élèvent guère qu'à hauteur d'appui. Ce premier aspect n'a rien qui surprenne. Tout est régulier, géométrique, sans couleur et sans style. On se rappelle que Thimgad n'est en somme que le quadrilatère développé d'un camp romain. Elle en reproduit les dispositions essentielles, avec ses deux avenues principales qui se coupent à angle droit et son forum central situé à l'intersection de ces deux artères : ce qui donne la figure assez exacte d'un camp avec son *cardo* et son *decumanus* se croisant au *prætorium*.

Mais, dès qu'on s'est placé entre les deux linteaux

de la porte, juste dans l'axe de la grande voie dallée qui conduit au péristyle du forum, il se produit comme un changement à vue. L'immense ruine confuse s'ordonne tout à coup, se distribue symétriquement de chaque côté de l'avenue. Les maisons se relèvent suivant l'alignement des portiques, se groupent en quartiers. Les petites rues parallèles dessinent tout un damier de maçonnerie. C'est une résurrection incomparable !

On s'attend presque à voir sortir un factionnaire de la guérite creusée dans la tour... Traînés par des couples de bœufs, les chariots suspendus sur leurs hautes roues pleines vont rouler encore dans les ornières profondes qui sillonnent ces dalles. La cage d'une litière tout encourtinée de voiles éclatants va surgir et se balancer par-dessus les épaules des esclaves liburniens. Sous les arcades étroites, on va frôler au passage les éventaires des fruitiers, heurter son pied contre les tas de limons et d'aubergines. On va longer les boutiques des selliers, où reluisent les chamarrures d'or des harnais et des caparaçons, les chambres basses des brodeurs où des hommes accroupis dévident des écheveaux de soies; puis ce seront les abreuvoirs, les hôtelleries, les tavernes enguirlandées de roses et de jasmins, où des joueurs sont couchés sur les nattes, le menton sur la paume de la main, tandis qu'un bel enfant couronné d'ache module un air de flûte...

Ébloui par toutes ces images antiques, je remonte le *cardo maximus*, lorsque j'apprends qu'on vient de découvrir une nouvelle mosaïque ! C'est un véritable événement !... Je suis mon guide, à travers les décombres, jusqu'à la cour intérieure d'une maison dont on a dégagé les quatre murs.

Les manœuvres, qui ont déterré le pavement, se tiennent dans le fond, appuyés sur leurs pics et sur leurs pelles : je reconnais en eux ces pénitenciers aux crânes tondus et aux lèvres glabres que j'ai rencontrés tout à l'heure à Lambèse. L'air hostile et narquois, ils se taisent, tout en nous dévisageant. On sent qu'il va se passer quelque chose d'extraordinaire.

La mosaïque s'étale devant nous, à peine discernable sous la couche argileuse qui la recouvre. Les rouges et les bleus pâlis transparaissent faiblement, comme à travers une plaque de verre dépoli ; et les figures mal ébauchés ont une apparence fantômatique. Je songe à l'évocation des âmes, dans l'*Odyssée*, à des morts qui remonteraient à la lumière et qui auraient encore, sur leurs visages blêmes, les vapeurs pestilentielles de l'Orcus...

Mais le chef d'équipe s'avance avec un arrosoir. Les gouttelettes brillantes ruissellent sur les cubes polychromes de la mosaïque, et, à mesure que l'homme arrose, c'est comme un tapis oriental, aux tons vigoureux et chauds, qui se déroule au soleil.

Les réseaux de couleurs s'avivent et s'illuminent, tel un parterre brûlé par le hâle d'un jour d'été et que ranimerait soudain une ondée d'orage... Maintenant la composition entière se déploie sous nos yeux, encadrée d'un rinceau de feuillages où se détachent des attributs et des masques tragiques. Au milieu, émergeant d'un bosquet d'orangers, un petit Eros aux ailes ocellées de pierreries se pavane sur un char de parade traîné par quatre chevaux blancs. Une chevelure botticellienne retombe en boucles égales sur ses épaules. Il est vêtu d'une longue robe collante, lacée sur la poitrine et pincée à la taille comme un corset. D'une main il agite son arc, avec un geste gauche et enfantin, et de l'autre il tient, serrée contre lui, une branche de palme qui monte au-dessus de sa tête. Dans un angle, on lit encore, en lettres capitales : EROS OMNIA PER TE : « Amour tout se fait par toi ! »...

Je regarde cet Eros triomphant sur son quadrige, cette petite ombre puérile qui s'en revient des régions douteuses de l'Erèbe, et il me semble que c'est l'âme même de la ville morte qui ressuscite un instant pour moi, parmi ces murs écroulés et cette poussière de sépulcre !

*
* *

La Maison à la mosaïque est toute proche du forum, qui s'ouvre à mi-chemin du *decumanus maximus*.

On y accédait par un portique monumental que précédait un escalier d'une dizaine de marches. C'est une plate-forme rectangulaire, entièrement dallée, et bordée elle-même d'un portique continu. L'état de conservation en est si merveilleux qu'il suffit du plus léger effort d'imagination pour restituer l'ordonnance primitive de cette belle place, où se concentrait toute la vie du municipe.

En entrant, se développait une large galerie décorée de statues dont les piédestaux sont toujours en place. A gauche il y avait une basilique judiciaire; sur la façade opposée, toute une série de boutiques réservées aux commerçants ou aux changeurs; à droite la curie, la tribune aux harangues, un petit temple probablement dédié à la Victoire. L'espace à ciel ouvert qui s'étendait entre ces différentes constructions, était occupé par une foule de statues qu'on a eu la malencontreuse idée de transporter et d'entasser pêle-mêle dans les misérables salles du musée[1] : c'étaient des effigies des Empe-

[1] Il faut le dire, à la décharge du service des antiquités, que ces sculptures abandonnées sur le forum, risquaient fort d'être complètement anéanties par les Arabes ou les touristes. Les Anglais, comme toujours, se signalaient par leur rage de mutilations.

reurs, à cheval et en char, des images divines, des portraits de donateurs ou de citoyens illustres. Enfin de même que Rome et les principales villes de l'Empire, Thimgad, suivant un usage traditionnel, avait une statue de Marsyas sur son forum.

Sans doute, un voyageur dont l'œil est habitué aux vastes dimensions de nos places publiques trouvera que celle-ci est plutôt restreinte. Elle égale pourtant en superficie les forums les plus fameux, si même elle ne les surpasse point. Mais on ne songe pas à la mesurer, on remarque seulement comme cet ensemble est harmonieux, comme les proportions en sont justes et élégantes. Devant un style si sobre et si grandiose, on demeure confondu, lorsqu'on se souvient que ce n'est là en somme que de l'architecture coloniale exécutée par la main-d'œuvre militaire. En effet, tous ces édifices qui entourent le forum de Thimgad ont été bâtis par les soldats de la IIIe légion.

Que devaient être, en Italie ou en Grèce, des places comme celles-ci, tout entières construites par des architectes et des ouvriers de profession, si le forum d'une simple colonie africaine offrait déjà, dans son plan, une telle perfection ?

Il faut pourtant le reconnaître : ce fait que Thimgad fut élevée d'un seul coup par des cohortes de vétérans, c'est le gros reproche que les partisans de Pompéi formulent habituellement contre la ville numide. Cette création officielle, ce municipe impro-

visé par décret impérial, est, disent-ils, une chose toute factice, sans physionomie propre, ni caractère d'art. J'avoue que ce grief me touche peu. Quand on n'est pas un archéologue ou un critique, la satisfaction de dater un monument ou de déterminer, dans une ville, ses couches de formation successives, devient une jouissance tout à fait secondaire. Qu'importe l'antiquité d'une bicoque, si elle fait tache dans un ensemble réussi à souhait! Ici, rien de pareil n'est à craindre, tout est de valeur égale, tout est sorti de la même pensée et du même moule. Mais surtout, ce qui intéresse ma curiosité, c'est de constater, dans un exemplaire certainement unique au monde, ce que pouvait réaliser, en une fois et sur un point donné, le génie administratif et constructeur des Romains. Cette ville, conçue tout d'une pièce qui se montre maintenant à nous avec la netteté pour ainsi dire schématique d'une épure, elle présente un type dont la symétrie rigoureuse équivaut, dans l'ordre architectural, à ce qu'est, dans l'ordre littéraire, la composition d'une harangue de Cicéron ou d'une ode olympique de Pindare.

Quant à moi, ne fût-ce que par amour-propre d'Africain, je me déclare fanatique de Thimgad, que j'admire jusque dans les dalles de son forum, de même que le bon Flaubert se pâmait sur les murs de l'Acropole et sur les blocs du Parthénon!

Elles sont superbes ces dalles! Pour trouver leurs

pareilles il faut parcourir les vieilles rues de Venise, de Gênes ou de Florence. Et encore les pavés des villes italiennes n'ont pas ces dimensions fastueuses. Les dalles de Thimgad sont plus larges, plus polies, plus soigneusement ajustées. La surface en est douce, onctueuse, faite pour être foulée par des pieds nus, car on devait quitter ses sandales à l'entrée des portiques, comme aujourd'hui encore les indigènes se déchaussent, en entrant dans un café ou dans un bain maures. On étendait son manteau sur ces belles pierres lisses, et l'on s'y couchait pour jouer, pour dormir ou pour flâner. Des tables de jeu tracées à la main sur le dallage sont parfaitement reconnaissables. L'une d'elles porte cette inscription qui semble résumer tout l'idéal du citadin d'alors : « Chasser, se baigner, jouer, rire, c'est vivre! » En effet, l'existence ne s'employait guère à autre chose : partir en chasse dès l'aube, lancer son cheval à travers les steppes, forcer la gazelle ou la panthère; se plonger, au retour dans les piscines des thermes, et, après les frictions des masseurs et des strigillaires, revenir ici, les membres assouplis et la peau fraîche sous le tissu léger des toges estivales, déambuler, en causant, par les xystes, ou, assis sur les talons, former le cercle autour des joueurs de dés...

C'était le soir sans doute, au coucher du soleil, que les oisifs affluaient de préférence au forum.

L'heure était délicieuse !... Peu à peu, l'ombre crépusculaire envahissait la cour intérieure ; les reflets lilas et roses du couchant glissaient sur les marbres des portiques, des basiliques et des temples. Sous leur enduit de minium, les lignes des inscriptions votives resplendissaient, aux flancs des piédestaux, comme des bandelettes de pourpre. Les promeneurs circulaient parmi les statues des Césars, des personnages consulaires, des dignitaires municipaux, à peine plus noblement drapés qu'eux-mêmes. Ils frôlaient au passage les effigies des dieux représentés dans des attitudes qui étaient celles du théâtre, du cirque ou de la palestre. Placés sur des socles très bas, ces images ne dépassaient point sensiblement les têtes des simples mortels. On pouvait presque voir en elles des concitoyens ou des magistrats d'un ordre plus élevé qui présidaient aux amusements publics. On vivait sous leurs yeux, — « et cette familiarité divinisait la vie »...

Du moins, c'était une leçon indirecte de décence ou de pompe extérieure que l'on recevait de tous les objets environnants. Il suffit de considérer les huit belles colonnes qui se dressent sur la façade septentrionale du forum, pour qu'aussitôt s'éveillent dans l'esprit des idées de magnificence. Assurément les hommes en toges immaculées ou en tuniques fleuries de couleurs vives qui se promenaient, chaque jour, sous ces arcades, assez spacieuses pour se prêter aux

évolutions d'un chœur, — ces hommes avaient de leur dignité une opinion un peu plus haute que les piétons mal vêtus qui s'écrasent aujourd'hui sur les trottoirs étriqués de nos villes provinciales. L'éclat des onyx et des porphyres répandus, autour d'eux, à profusion, la plastique exemplaire des sculptures, les grands espaces dallés et miroitants qui se déployaient sous leurs pas, l'ampleur des galeries aérées et sonores, — tout cela se réflétait inconsciemment dans leur pensée, comme autant de symboles d'une vie plus large, plus libre, plus brillante, plus voluptueuse que notre vie moderne. Cette vie antique, elle reste toujours, pour nous, le Paradis perdu ! Chaque fois qu'on s'abandonne à l'illusion de cet âge d'or, on croit s'élever au-dessus des miasmes d'un cloaque et se reposer, au sommet d'une montagne, dans le vent salubre et dans la lumière !...

* * *

De la plate-forme du petit temple voisin de la curie, je domine, avec le forum, la ville tout entière. Par un jeu singulier de la perspective, elle paraît bien plus vaste, de cet endroit, qu'elle ne l'est en réalité. L'imagination y ajoute aussi beaucoup. Involontairement on prolonge ces voies encore à demi enfoncées sous la terre, on continue l'élan des

colonnes tronquées, on élargit les soubassements des temples et l'on y développe de chimériques architectures.

Parmi le foisonnement des colonnes, le réseau enchevêtré des fondations à ras du sol, j'aperçois les Thermes du Nord et les Thermes du Sud, le Théâtre, le Marché, le Capitole, dans le lointain, et tout près de moi, le fameux arc de triomphe jeté sur le *decumanus maximus* et consacré par les habitants de Thimgad à la divinité de Trajan, le fondateur de leur ville. L'édifice est si rapproché que j'en distingue les moindres détails : les quatre colonnes corinthiennes qui décorent la façade et dont chaque paire supporte un fronton cintré, les trois arches monumentales, les deux niches encadrées de colonnettes en saillie et où se dressaient autrefois des statues, les pilastres couronnés de feuillages, les aigles latines tenant la foudre entre leurs serres... De tous les arcs de triomphe, qu'on ait retrouvés en Afrique, c'est assurément le plus grandiose, le plus sobre et le plus pur de goût, le plus élégant dans ses proportions.

Il y en avait d'autres à Thimgad, mais de moindre importance. Deux sont en partie déblayés : à l'extrémité Nord et à l'extrémité Sud du *cardo*. On suppose qu'il en existait encore trois, dont l'un, en face du forum, et les deux derniers à l'entrée et à la sortie du *decumanus*.

Ces arcs de triomphe répandus partout[1], jalonnant les routes, coupant les avenues des villes, ils provoquent sans cesse mon émerveillement. J'y vois inscrite, comme en des trophées indestructibles, cette belle idée latine du *Triomphe*, si contraire à la basse envie démocratique des temps modernes. Rendre à un homme des honneurs presque divins, lui tendre la coupe des hymnes en présence de tout un peuple, inventer pour lui des fêtes sans pareilles, afin que des images plus belles accompagnent son ivresse, s'associer, dans le même moment, à la joie qui gonfle son cœur, prendre sa part de sa louange, cette conception généreuse ne pouvait naître que dans une élite de citoyens libres et tels qu'on n'en reverra plus. Il fallait croire, pour cela, à des natures d'élection, intermédiaires entre les hommes et les dieux : « Oui ! je le pense, — dit Cicéron, — ô Scipion, ô Laelius, vous fûtes des hommes divins ! » ... Or on ne jalouse pas les dieux, on les aime et on les vénère !

Cette exaltation de l'individu trouvait son correctif dans le culte des ancêtres et des traditions domestiques et nationales. Le héros, en ces temps privilégiés, n'était pas le fléau céleste qui brûle et qui saccage autour de lui, le révolutionnaire, au romantique délire, qui trahit ses morts et qui renverse la

[1] Rien qu'à Lambèse, un voyageur du XVIIIe siècle a pu voir debout quarante portes ou arcs de triomphe.

maison de famille, c'était le fils pieux de la Cité, le rejeton accompli en qui s'incarnait toute une race. Aussi la race et la cité se reconnaissaient en lui. Lorsqu'il montait la voie triomphale sur son quadrige attelé de chevaux blancs, suivi des dépouilles et des chefs vaincus, il pouvait crier à la foule qui battait des mains et qui agitait des palmes : « Applaudissez-moi, enivrez-moi de vos clameurs, écrasez-moi sous vos couronnes ! Je suis votre chair et votre sang ! Mon bras et ma pensée n'ont travaillé que pour vous !... O jeunes gens, je donne l'essor à vos désirs, aux convoitises ardentes de vos vingt ans ! O vieillards, ô pères, je suis l'exécuteur de vos volontés, le libérateur du rêve qui, depuis les plus obscures origines, cheminait sourdement dans les veines des aïeux !... »

Triompher ! Vivre de la vie des dieux !... Être des dieux, ne fût-ce que l'espace d'un seul jour ! Quel stimulant cette ambition devait fournir aux énergies juvéniles ! On conçoit que toute une existence se tendît vers ces minutes d'apothéose, pour peu qu'on se figure ce qu'était un triomphe dans l'ancienne Rome. Je songe à tous ceux qu'elle a vus ; — je songe à celui de Scipion-Émilien, au lendemain de la chute de Carthage, à ce défilé interminable des captifs et du butin, à ces théories de chars portant des statues, des vases précieux, des lingots d'or et d'argent !... Une ville allait engloutir d'un coup toute

la richesse d'une autre, tout le fruit d'un labeur plusieurs fois séculaire ! Jamais, sans doute, le monde n'a retrouvé, avec la satisfaction d'un pareil appétit, la convulsion d'une joie aussi formidable !...

Comment ne pas remuer tous ces vieux souvenirs, lorsqu'on est assis, devant l'arc de Trajan, dans le sanctuaire même de la Victoire? Car c'est à la Victoire, sans doute, que fut dédié ce petit temple, d'où je regarde la ville. Des statues de la déesse s'élevaient en avant du péristyle, à chaque angle de la plate-forme, sur des piédestaux octogones, où des inscriptions emphatiques déroulent majestueusement leurs grandes lettres onciales. Mes yeux vont de l'un à l'autre, — de l'arc de Trajan au temple de la Victoire, — et je me complais à méditer sur le sens symbolique des deux édifices.

En réalité, ils signifient les deux faces d'une idée unique. Tandis que le Triomphe glorifiait l'individu, la Victoire glorifiait la Cité, l'âme collective de la Patrie. C'était un culte que la République se rendait à elle-même, c'était sa propre divinité qu'elle installait sur les autels. Ce culte, emprunté à la Grèce, Rome y fut constamment fidèle. La statue de la Victoire habita la Curie jusqu'après l'avènement du christianisme. La Ville savait bien qu'il n'y a pas de trêve possible avec la Barbarie et qu'il faut lutter sans cesse et toujours, ne fût-ce que pour la beauté

de la lutte. Quand on ne lutte plus, c'est que la mort est proche !

Rome, à l'exemple de l'Hellade, en vint à considérer la victoire comme une sorte d'état de grâce habituelle, où elle se maintenait sans effort. Aussi lorsqu'elle se contemplait elle-même sous les traits de la Victoire personnifiée, elle voulait que son image n'eût rien de désordonné ni de farouche, rien qui rappelât le carnage, la fureur des combats, la violence brutale. Victorieuse, elle l'était, pour ainsi dire, par essence, et sa domination s'imposait aux peuples comme un devoir inévitable et presque comme un bienfait. Voyez plutôt dans nos musées les effigies mutilées des Victoires romaines : elles n'expriment que la force mesurée et sûre de soi. Ce sont des corps frémissants de jeunes filles, à la fois vigoureux et délicats ; ce sont les fleurs d'une race, belles comme les blés, opulentes comme une terre féconde et bien cultivée, agiles et rapides comme le feu de l'art, ou l'intuition de la pensée !

Les Victoires !... Quelles syllabes augustes ! Comme elles sonnent sur les lèvres, surtout sur des lèvres françaises déshabituées hélas ! depuis si longtemps à les prononcer avec orgueil ! De quelle lumière fulgurante elles éblouissent les yeux ! Sur la terrasse de ce temple où on les adora jadis, parmi les socles aux inscriptions grandiloquentes, les colonnes et les chapitaux de marbre, j'évoque tout le chœur des

Jeunes filles divines dont les mains ceignirent le laurier aux tempes des ancêtres illustres... Oui ! du fond de l'horizon numide, je vois accourir,

Ailes au vent, l'essaim des Victoires chantantes !

Toutes !... Toutes celles qui ont échappé au marteau des Barbares, les plus jeunes et les plus antiques, les grecques et les romaines ! Celle que Pœonios sculpta pour le fronton d'Olympie et qu'on croirait suspendue dans l'air, par delà le sommet d'une montagne ; celles qui flottent, si légères ! sur les frises du temple athénien : l'une qui rattache sa sandale, l'autre qui traîne par les cornes le taureau du sacrifice ; la Niké de Phidias, dont les seins robustes s'enflent comme les voiles d'une trirème, sous un coup de forte brise ; et celle de Samothrace dont l'élan belliqueux imite la marche puissante d'un vaisseau de guerre ; et celle de Cirta, la dernière du cortège, svelte silhouette de bronze, à la tunique plissée comme la jupe d'une ballerine, qui, d'une main tient le globe, de l'autre, la couronne, — oiseau triomphal fait pour planer au cimier d'un casque de parade, ou veiller sur une console d'onyx, au chevet de César !

Je les vois toutes, réunies sous mon regard ; — et, devant ces ruines amoncelées qui m'entourent, pris d'un pressentiment lugubre pour la Race et pour la

Patrie, j'adresse avec ferveur ma prière aux Victoires :

« Vierges secourables !... Entretenez dans le sang des jeunes hommes de France les mêmes vertus guerrières qui, autrefois, poussèrent leurs aînés vers les plages africaines et qui, après tant de siècles, leur permirent d'arracher aux Barbares ce lambeau de la Patrie Latine. Préservez-les des doctrines serviles qui amollissent les cœurs et qui hébètent les intelligences ! Gardez que, par lâcheté ou par lassitude, ils ne laissent périr leur héritage ! Enseignez-leur que l'art et la pensée s'étiolent et dégénèrent dans les pays sans vigueur qui ont déserté l'épée et la charrue et que toute générosité s'éteint dans les âmes, dès qu'elles ne savent plus se sacrifier jusqu'à la mort. Dites-leur que toute noblesse et toutes sciences viennent de vous ; et, en leur dévoilant la grâce sereine de vos longs corps onduleux et souples, apprenez-leur que vous êtes belles, ô Jeunes filles, autant que vous êtes terribles !... »

Le vent du Sud roule des profondeurs du ciel pâle. Les petites pierres soulevées par son haleine crépitent contre les cannelures ébréchées des colonnes. Je m'imagine entendre un vaste battement d'ailes autour des corniches et des architraves. Le bataillon des Victoires passe en tempête sur les nuées orageuses. Je suis la fougue de leur vol à travers les mon-

tagnes et les plaines. Je m'arrête avec elles dans un port inondé de soleil, pavoisé de couleurs éclatantes, où tout s'apprête pour on ne sait quel départ héroïque... Un haut navire, cuirassé de fer, franchit la passe. Je sens l'odeur de l'iode et du goudron. Le souffle salé me fouette le visage, et je vois à l'infini s'élargir, devant la proue superbe, le cercle étincelant de la mer, — ces grands espaces sans maîtres où montent les mirages vermeils qui fascinent les yeux des conquérants !...

*
* *

Je suis redescendu par l'étroit escalier pratiqué sur le flanc gauche de la plate-forme. J'erre à travers le forum, je parcours les logettes des changeurs, puis les nefs des basiliques. Me voici maintenant dans une grande salle dallée qui leur fait suite et qui communiquait avec les portiques intérieurs.

D'abord, j'éprouve une minute de stupeur et d'éblouissement devant la pompe et la belle ordonnance architecturale de cette bâtisse et surtout devant les magnifiques cathèdres de marbre blanc qui en garnissent tout le pourtour !... Où suis-je ? Est-ce un collège de pontifes, une salle d'apparat pour les délibérations solennelles de la curie ?... Je m'approche des sièges, je veux en examiner les sculptures. Aussitôt un fou rire me saisit... O sacro-saint Aris-

tophane ! Il me semble que j'entends résonner à mes oreilles quelqu'une de ces obscénités énormes, qui interrompent les effusions religieuses et lyriques de tes chœurs !... Au sortir du temple de la Victoire, je tombe dans celui de Crépitus : ces chaises de marbre dignes d'un hiérophante d'Éleusis ou de la Pythie delphique, — ce sont les latrines municipales. Elles sont hautes, spacieuses, resplendissantes, façonnées pour recevoir des carrures héroïques, favoriser les stations complaisantes et les longs loisirs. Il y en a tant que je n'arrive pas à les compter ; et, en ouvrant mon guide, je constate, ô délices ! que les archéologues, avec un zèle touchant qui eût réjoui le père de Bouvard et de Pécuchet, signalent partout, — dans tout Thimgad, — « l'existence de vastes latrines ! » ...

Ne prenons pas un air pincé, comme les petites gens moribondes d'aujourd'hui, homoncules, dont les sens sont abolis et qui ne connaissent plus la beauté ni la bonté du Rire. Selon la parole profonde de Bossuet, dans une grande âme, tout est grand ! C'est ainsi qu'en ce lieu même, autant peut-être que dans les arcs de triomphe, les inscriptions dédicatoires, les statues et les poèmes, on retrouve la majesté du Peuple romain !

En vérité, ces retraits si somptueusement aménagés, sont une merveille de commodité et d'agrément. L'air et la lumière y entraient à flots par de larges

baies. Une ventilation perpétuelle y tempérait l'atmosphère, tout en bannissant les miasmes. Des fontaines qui jaillissaient des murs et se répandaient dans des vasques semi-circulaires, des canaux creusés dans les dalles, — de petits *euripes*, comme on les appelait, entretenaient une fraîcheur constante, emportaient les impuretés ou servaient aux ablutions. Les sièges avaient des appuis élégants en forme de dauphins à la queue recourbée, et quelques-uns, — attention charmante! — offraient des orifices jumeaux, afin que les amis ne fussent point séparés, même ici, et que les conversations commencées au dehors pussent s'achever tranquillement, comme sur les bancs d'un xyste, ou sous les berceaux d'un jardin.

Car, j'aime à le croire, le dieu Crépitus n'était pas seul à parler dans cette enceinte familière. N'en doutons pas, des choses exquises y ont été dites, entre ces dauphins aux gueules de monstres, parmi ces marbres, ces canaux, ces pures fontaines. Les images les plus gracieuses naissaient aux murmures des eaux, brillaient avec les éclairs cristallins des méandres qui coulaient doucement au pied des cathèdres. On pouvait se croire en pleine nature, — dans les bois, au bord d'une source, — ou sur la grève humide d'une plage, devant la mer réticulée et fourmillante de petits poissons d'argent...

Et quel rire, dans ce lieu trivial! Quelles facéties,

écho des atellanes et des mimes! Tout un comique démesuré, dont nous avons perdu l'intelligence, toute une bouffonnerie copieuse, aisément lyrique, dont celle même de Rabelais, alourdie par la graisse du Nord, ne donne qu'une idée très incomplète!

Les modernes ne comprennent plus rien à cette gaîté, à la fois truculente et fine. Une bonne moitié au moins de l'âme antique leur échappe. Ils n'en admettent, au fond, qu'une image conventionnelle corrigée par le faux goût alexandrin, pliée aux exigences de l'esthétisme actuel, et, en fin de compte, si vous les pressez un peu, que les raffinements laborieux et maniérés de la décadence, — ce qu'on pourrait appeler les *pellicules* de l'anthologie.

Cela vient peut-être de ce que, sous l'influence du christianisme, nous avons creusé un abîme entre l'ange et la bête, nous avons dissocié les deux parts de l'homme. Nous ne voulons plus voir le fond solide d'animalité qui faisait la vigueur des littératures antiques. Nous avons jeté un voile de décence et d'hypocrisie sur tous les instincts primordiaux, d'où procède la vie supérieure de l'esprit : la panse de Silène, les biceps d'Héraclès, le phallus de Priape, la croupe de l'Aphrodite Coliade, — nous cachons tout cela! La sensualité féline de Dionysos aux belles boucles nous est un scandale. Nos cœurs sensibles s'indignent contre la cruauté d'Apollon écorchant le

Satyre ou crevant de ses flèches les Pythons informes issus du Chaos et de la Nuit. Nous nions en nous (peut-être hélas ! parce que nous ne l'y sentons plus) la nature dionysiaque, ce riche terroir de l'humanité primitive, sœur des plantes et des bêtes, cette sève terrestre, dont s'alimentent l'art et la pensée et qui leur fait produire leurs fruits les plus beaux et les plus savoureux !

*
* *

Le théâtre de Thimgad, qui est contigu au forum, n'offre guère qu'un intérêt archéologique. Il rappelle d'assez loin les autres édifices du même genre qu'on a découverts, soit en Afrique, soit en France, ou en Italie, — par exemple le célèbre théâtre d'Orange. De dimensions fort restreintes, d'une architecture très simple et un peu sommaire, il n'est point en rapport avec la grandeur et la somptuosité des constructions qui l'environnent. Cela s'explique : nous sommes ici dans une colonie militaire, non dans une ville de plaisir, encore moins dans un centre intellectuel, comme Carthage ou Madaure. Le théâtre devait tenir une place médiocre dans les préoccupations des vétérans !

Je me borne à gravir le tertre auquel sont adossés les gradins et d'où l'on jouit d'une vue complète de la ville. Je reviens sur mes pas, et, par le forum, le

decumanus, l'Arc de triomphe, j'aboutis à la voie du Capitole, où se trouve le marché.

Ce marché, — unique en son genre, le seul qu'on ait retrouvé dans l'Afrique du Nord, est non seulement une des curiosités les plus intéressantes mais encore une des ruines les plus belles de Thimgad. Ainsi que nous l'apprend une inscription il fut, comme la ville elle-même, bâti tout d'une pièce, vers le commencement du IIIe siècle, grâce aux libéralités d'une matrone et de son époux, Plotius Faustus, chevalier romain.

Il se compose d'abord d'une cour intérieure, entièrement dallée, que bordait un portique continu. Six colonnes sont encore en place sur la façade antérieure. Les chapiteaux corinthiens sont décorés de feuilles d'acanthe non découpées, qui les fait ressembler à des troncs de palmiers hérissés d'écailles. Au milieu, il y avait un bassin carré, dont l'eau servait sans doute à nettoyer le sol et à rafraîchir les herbes. Au fond, se déploie un vaste hémicycle exhaussé d'une marche, précédé d'une colonnade qui supportait des arcatures. Adossés aux colonnes médianes, deux piédestaux soutenaient des statues, — probablement celles du fondateur et de la fondatrice. Dans le mur de l'hémicycle sont pratiquées des logettes qui rappellent les petites boutiques du quartier des Souks, à Tunis. Le marchand y entrait de la même façon, en se glissant sous une large

plaque de granit encastrée, comme une table, à l'entrée de l'échope. Cet étal grossier est assez semblable à ceux des boucheries et des poissonneries de l'ancien temps, qui se rencontrent encore dans nos villes du Midi.

Je n'essaie pas de me représenter la figuration antique de ce décor : la mêlée, le chatoiement des couleurs, la foule bariolée qui se pressait sous les galeries. Une seule chose me frappe, c'est le caractère de noblesse et de beauté qui distingue ce simple édifice d'utilité publique. Évoquez devant le marché de Thimgad les plus fastueuses de nos halles modernes, nos gares monumentales, nos palais scolaires, — tout cela paraîtra vulgaire et mesquin par comparaison. Jamais, je pense, on n'a su fondre le beau et l'utile d'une façon plus harmonieuse et plus parfaite. Ici pas de truquage, pas de trompe-l'œil, pas de fausses élégances économiques ! Tout est vrai, solide, scrupuleux et charmant ! Partout apparaît le souci de flatter la vue, d'amuser l'imagination ! Entre chacune de ces logettes qui abritaient des bouchers et des poissonniers, il y avait, pour soutenir des colonnettes et de hautes arcades, des consoles de marbre blanc, dont les pieds étaient tout fleuris de sculptures : feuilles d'acanthes, rinceaux, pampres, cornes d'abondance, patères, figures portant des ceps de vigne... Mais ces jolis détails ne sont rien au prix de l'ensemble. C'est l'ordonnance

totale qu'il faut considérer. Regardons seulement les six colonnes de la façade : le portique de ce marché est imposant comme le péristyle d'un sanctuaire !

*
* *

La merveille, le joyau de Thimgad, c'est son Capitole.

Il n'en subsiste, pour ainsi dire, que les propylées, — une rangée superbe de douze colonnes découronnées de leurs chapiteaux ; et, par derrière, au fond d'un grand parvis dallé, un large soubassement où se dressait autrefois le temple de Jupiter Capitolin et que surmontent deux uniques colonnes, dont le profil triomphal s'aperçoit, à plusieurs lieues, de tous les points de la plaine numide.

Sans doute, les vainqueurs, en construisant ce temple, imitation du Capitole romain, ont prétendu d'abord rattacher par le lien d'un culte commun la colonie africaine à la Métropole latine. Mais ils ont voulu surtout, en lui choisissant pour emplacement le lieu le plus élevé de toute la ville, en lui donnant une magnificence extraordinaire, rendre plus visible et plus formidable la souveraineté de l'Empire symbolisée par cet édifice qui domine tout le pays, et, en même temps, frapper les vaincus d'une sorte de terreur religieuse devant le faste et la grandeur de Rome.

Du haut de la plate-forme, où s'ouvrait jadis la cella du temple, on embrasse non seulement la ville entière, mais les campagnes avoisinantes, depuis les régions vagues du Tell jusqu'à la ligne hautaine et dure de l'Aurès. Suivant un plan incliné, le quadrilatère des ruines, dévale vers le Nord, pareil à un immense damier, où les colonnes debout figurent les pièces d'ivoire d'un jeu d'échec. Ces colonnes, par leur nombre, par leur foisonnement invraisemblable, provoquent, à la longue, une espèce d'hallucination. On dirait une forêt de pierre dévastée par quelque cyclône. A la limite des remparts s'étendent les champs incultes, espaces sablonneux et confus où le regard se perd.

Ce soir, le sirocco a tellement brouillé l'atmosphère que le ciel a pris une pâleur de fièvre et que le soleil brûlant semble décoloré. La poussière tourbillonne. C'est comme une pluie de cendres qui s'abattrait sur la ville morte. Un voile grisâtre recouvre la terre, et, çà et là, les décombres épars, avec leur teinte ocreuse et violacée, ont l'air d'ossements qu'on vient d'exhumer et qui sont encore enduits du terreau livide et de l'argile grasse des fosses. Au loin, les montagnes dénudées et lisses comme des murailles de prison, se dessinent en noirceurs formidables et menaçantes. Et pourtant, malgré les tons lugubres du paysage, malgré cette panique du vent déchaîné comme un messager de désastre, la

ville reste sereine et belle sous la parure mutilée de ses ruines. Assise à l'extrémité de cette plaine aride, elle chante, — telle une strophe de chœur dans la désolation d'un drame antique !

Avec quelle splendeur elle devait apparaître jadis aux yeux du nomade ! Pour ce barbare et ce bandit, elle était la Force disciplinée et elle était la Loi. Pour cet errant, cet habitant fugitif de la tente, elle était la « ville aux rues profondes », — l'abri permanent édifié par une sagesse mystérieuse, qu'il ignorait et qui lui inspirait une secrète épouvante. Pour ce pauvre et pour cet affamé, elle était la richesse et la nourriture inépuisables, avec ses trésors, ses marchandises, ses greniers, ses marchés regorgeant d'herbes et de fruits, de viandes et de venaisons : elle était la faim et la soif satisfaites ! Les cornes d'abondance et les patères sculptés sur les arcs de triomphe ne cachaient pas de vains symboles !... Surtout, pour cet homme du désert, elle était la fontaine pepétuelle, la source d'eau vive. Déversée par les aqueducs, l'eau coulait partout, dans les thermes, sur les places publiques, dans les vasques et les abreuvoirs des carrefours. Quel rêve ! Quelle fraîche musique que cette chanson de l'eau courante sous un ciel embrasé !... Deux pas plus loin, c'étaient la sécheresse et l'agonie lente dans les sables torrides !

Maintenant que les aqueducs sont rompus, les

citernes taries, que les murs des temples gisent dans la poussière, quelle souriante image de la mort cette Thimgad n'offre-t-elle pas au pèlerin de la Beauté antique ! Rien qui rappelle la pourriture horrible de la tombe ! C'est un squelette de marbre. Ce chapiteau qui s'enfonce sous l'herbe maigre, à côté de sa colonne décapitée, tel un crâne séparé du tronc, ces fûts blanchis, polis, lavés par les averses printanières, dorés par les soleils d'été, devenus semblables à des tibias et à des fémurs d'ivoire, ce sont les débris d'un colossal cadavre. On songe aux funérailles païennes, à des os qui luisent dans de la cendre, après que le bûcher s'est éteint!

Mais de même que la forme idéale du mort revivait dans l'effigie gravée sur la stèle funéraire, la forme de la ville détruite s'est imprimée à tout jamais au lieu même de sa sépulture. Cette forme, conçue par le génie ordonnateur de Rome, est quelque chose de si parfait qu'elle semble indestructible comme les vers et les poèmes consacrés, sur qui le temps n'a plus de prise!

Devant cette survie miraculeuse, je m'incline, reconnaissant, par delà les siècles, la toute-puissance d'une pensée dominatrice, supérieure aux vicissitudes et à la durée elle-même. Je cueille une tige de pavots sauvages qui a poussé dans les fissures des moellons et j'en sème les pétales sur les

degrés qui conduisaient au temple de l'Empire, en murmurant, avec piété, ce filial hommage : « A Rome ! A Rome immortelle !... A l'Éternité de la Ville !... »

III

CONSTANTINE

Elle s'est d'abord appelée Cirta, — nom punique[1] qui signifie *la ville*. Elle a connu tous les maîtres, adoré tous les dieux. Elle a été phénicienne, carthaginoise, romaine, byzantine, arabe et turque : aujourd'hui, la voici française, — étiquette fictive qui déguise un fond de population en majorité italienne, maltaise et même espagnole. Elle a élevé des temples aux Empereurs, après en avoir élevé à Tanit et à Baal-Hammon : maintenant elle a des mosquées, des synagogues et même une cathédrale catholique, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Cependant, à travers tous ces changements de fortune, malgré l'empreinte de toutes les civilisations qui l'ont conquise tour à tour, elle a gardé une physionomie tellement personnelle, tellement irréductible qu'il suffit de l'avoir vue une fois pour ne plus l'oublier. Il n'y a que Tolède qu'on puisse lui com-

[1] C'est seulement au IVe siècle qu'elle prit celui de *Constantine*, par reconnaissance pour l'empereur Constantin qui la réédifia, après qu'elle eût été saccagée par les rebelles de Maurétanie.

parer ! Et encore l'antique capitale des rois goths, désertée de la vie moderne, caduque et comme écroulée sous la pompe de ses ruines, n'a pas l'animation et la couleur, l'ardeur belliqueuse et tragique, le profil sauvage, la hauteur cyclopéenne de la ville africaine.

Si l'on veut recevoir de Constantine l'impression la plus singulière et la plus saisissante, il faut l'aborder par sa façade septentrionale : prendre la route de la Corniche, ou la route de Philippeville, — mieux encore, un des sentiers qui aboutissent à la Poudrerie, s'asseoir au bord du chemin, et, de là, contempler un des plus étonnants paysages qui soient au monde !

Qu'on s'imagine une forteresse naturelle, surgie comme sous la poussée d'un volcan, au milieu d'un cirque de pierre. La place est toute prête pour un camp retranché. Une ville militaire devait naître là. Constantine est le type de la citadelle numide, le modèle agrandi de tous ces *bordjs* qui s'échelonnent sur les crêtes montagneuse du pays. Mais ce qui excite une réelle stupeur, c'est la forme presque géométrique de ces entassements rocheux dont le faîte monte si haut que, d'en bas, on distingue à peine les bâtiments et les travaux de défense qui les dominent. Cela tombe d'un jet perpendiculaire, plus aérien et plus vertigineux que la chute du Rummel qui, au pied de la Casbah, se précipite en

cascade, à la sortie des gorges. Je ne connais pas de construction humaine, si colossale soit elle, qui égale en hardiesse l'élancement du contrefort arrondi, dont est flanqué, à l'angle oriental, ce bastion formidable. Il est trop énorme pour évoquer l'idée d'une tour. Devant ce mur inaccessible, on songe moins à une œuvre de maçonnerie qu'à une trombe de lave jaillie d'un cratère et qui va tout submerger autour d'elle, sous le débordement de ses flots pétrifiés. Nulle part peut-être, on ne sent mieux la brutalité terrible de la matière, soulevée par les forces cosmiques. Ce rocher de la Casbah paraît plus écrasant encore quand on l'aperçoit, réflété de la base au sommet, dans les eaux du torrent. On le voit terminé par une légère balustrade et par la flèche d'un cyprès dont la pointe renversée s'enfonce dans un ciel chimérique. Instinctivement, on s'écarte de ce miroir liquide qui semble béant comme un gouffre, et on ferme les yeux, pour ne pas choir dans le vide.

Ce pylône basaltique, véritable colonne d'Hercule, se dresse à l'entrée des gorges du Rummel, en face d'un autre massif rocheux, aux assises tellement symétriques, aux lignes si régulières qu'elles composent un prodigieux piédestal, dont on cherche la statue absente. Ces deux escarpements, ce sont comme les linteaux d'une porte géante, par où l'on pénètre dans les gorges de la rivière torrentueuse, que surplombe toute une succession de

voûtes creusées en coupoles, d'arches bizarres jetées d'une berge à l'autre, à la manière de ponts suspendus. Un demi-jour livide éclaire faiblement les hautes parois, qui ont le poli d'une plaque de marbre. Des gouttelettes suintent sans cesse à travers les fissures des voûtes, et, çà et là, des cascatelles qui s'épanchent par les ouvertures plus larges, s'abattent, avec un bruit d'averse continue, dans de grands bassins d'eau stagnante, où pullulent des essaims de moustiques. Entre les cailloux du fond passent lentement des poissons blanchâtres et qu'on dirait aveugles. Des fientes d'oiseaux salissent le sol, coulent en traînées cireuses le long des murs. Des chauves-souris, des éperviers, dont les plumes fauves ont la couleur des rochers, éraflent constamment leurs ailes aux pierres du corridor. Rien que le murmure de l'eau qui s'égoutte, et, de temps en temps, le cri rauque d'un corbeau! On se croit égaré dans un monde préhistorique. Ce lieu sinistre a l'air d'un antre de troglodytes. Et, en effet, c'est bien l'aspect sous lequel vous apparaît d'abord cette farouche Constantine : un nid d'aigles, au-dessus d'une caverne, dans une plaine tourmentée et semée de décombres, comme un champ de carnage, où se seraient battus des Titans.

Pourtant ce dur paysage s'adoucit un peu, quand on le contemple du haut du pont d'El-Kantara. Les soirs d'hiver surtout, après que le soleil s'est couché,

le spectacle est admirable. On a devant soi, — pareils aux deux piliers d'un arc de triomphe, dont le cintre est rompu, — les deux grands rochers qui commandent l'entrée des gorges, celui de la Casbah et celui de l'Hôpital. Au bord du premier, une frêle balustrade se penche sur l'abîme, avec un cyprès minuscule qui se découpe en noir, comme le style d'un cadran solaire. En face, un ruissellement d'or revêt tout le rocher de l'Hôpital, depuis le bois de pins qui le couronne jusqu'au fond du ravin.

A cette hauteur, un air vif vous dilate les poumons, vous allège le sang, comme si l'on y respirait des bouffées d'éther. La lumière limpide, fluide, cristalline, est d'une pureté miraculeuse, et le ciel sans vapeur a la splendeur incolore et calme du diamant. Dans le lointain, à travers l'écartement des roches comme par la baie d'un porche monumental, la campagne aride se déploie en un rutilement de cuivre. Les myrtes, les lentisques, les cactus, les aloès y éclatent, tels des ornements de métal, et, de distance en distance, émergent de hautes efflorescences calcaires qui ressemblent à des ruines d'édifices... Tout au fond, dans le poudroiement vermeil du couchant, se dessinent, en arêtes vives, les cimes violettes des monts d'El-Kantour.

***

Telle est l'impression de l'arrivée. Elle ne se modifie pas sensiblement dans la suite. Partout se retrouve, dans Constantine, ce caractère d'âpreté et de rudesse primitive.

Cependant, du côté de l'Ouest, quand on s'arrête sur la terrasse de l'hôtel de ville et qu'on regarde devant soi, on est tout surpris d'apercevoir des montagnes aux pentes vertes, — d'un vert qui rappelle celui du Nord, — et qui font un contraste inattendu avec le désert pétré de la façade septentrionale. On pense à une Suisse moins grasse et moins peignée. Mais il suffit d'une minute d'attention pour reconnaître les tons poussiéreux de ces verdures chétives. Le sirocco, qui est passé par là, a tout brûlé sur son passage. Nous sommes dans le Nord, sans doute, mais un Nord africain, où les alternatives de chaud et de froid forment les plus extraordinaires contrastes. Constantine est froide. Je me rappelle, un jour de janvier, avoir cassé la glace des ruisseaux, le long des trottoirs. En revanche, pour peu que le soleil s'élève, elle devient immédiatement torride. Les dimanches de printemps, si des hordes d'Arabes circulent sur la chaussée de la rue Nationale, on suffoque dans un air chargé de poussière et saturé d'émanations animales. La ville fume, comme un

brasier sur une colline. C'est bien la capitale des pays numides, vastes régions monotones et grossièrement fertiles qui n'ont rien de la grâce toute latine des rivages ni de la mollesse campanienne de Cherchell ou d'Alger.

Les mœurs, en rapport avec le climat, sont avant tout utilitaires. Regardez les maisons neuves qui bordent les rues européennes : elles sont strictement appropriées à leur destination. Rien n'y est sacrifié au luxe ni à l'apparat. Les costumes des indigènes eux-mêmes n'ont point les riches couleurs du Sud, ni l'élégance un peu efféminée des Maures. Leurs burnous offrent les teintes bises des champs moissonnés, dans la grande plaine sétifienne qui vient expirer sous les murs de Constantine ; quand ils sont tassés en groupes compacts sur une place, ou devant une mosquée, ces paquets de linges s'étalent en une tache boueuse, uniforme et grisâtre. Ainsi du reste! Même les boutiques de selliers ou d'orfèvres ne présentent nulle curiosité, rien qui trahisse un effort d'art original. On ne s'occupe que de négoce, d'intérêts immédiats ; et c'est l'intérêt encore qui domine, — ici plus qu'ailleurs, — les luttes politiques, extrêmement passionnées et très souvent sanglantes. L'édifice vraiment symbolique de Constantine, celui qui exprime le mieux le tempérament positif des habitants, c'est la Halle aux blés qui s'élève sur la butte du Coudiat-Aty. Il faut la voir, les jours de marché, lorsque

les chariots des campagnes avoisinantes y déversent leurs sacs de froment. On comprend alors que cette Halle est le centre et comme le sanctuaire du pays.

Dans un milieu aussi dénué de poésie, le voyageur en quête de couleur locale est réduit à se rejeter sur les masures du quartier arabe. Bien inférieures aux maisons mauresques d'Alger, elles sont basses pour la plupart, appuyées sur de petites colonnes trapues, peintes en rouge cru, ou badigeonnées d'un vilain bleu savonneux. Ces cambuses qu'on dirait trempées dans du sang de bœuf ou dans des résidus de lavage, la puanteur des ruelles et des culs-de-sac, la sauvagerie des femmes aux joues fardées de vermillon qui vous happent sur les seuils des portes, — tout cela peut bien procurer quelques sensations violentes qui secouent fortement les nerfs, mais le pittoresque en est singulièrement monochrome. Une fois ces émotions épuisées, plus rien d'étrange ne vous sollicite. En dehors de ce ghetto, c'est la banalité moderne qui commence. Les bâtisses et les mœurs européennes ont tout envahi.

Sous cette couche de vulgarité, comment ressaisir la Cirta antique, la patrie du rhéteur Fronton, le maître de Marc-Aurèle, — la résidence de Salluste, propréteur de Numidie, la capitale que Syphax et Massinissa embellirent de temples et de palais gréco-puniques ?... Ce ne sont point les quelques sculptures alignées autour des quinconces de l'Esplanade-Vallée,

les maigres collections du musée, les débris des thermes romains épars dans la banlieue, qui sont capables d'en ressusciter l'image. Et pourtant malgré cette disette de vestiges anciens, malgré les tramways, les cafés, les magasins, tout ce mouvement de trafic, on ne peut pas voir dans Constantine une contemporaine des autres villes algériennes. Est-ce sa position de vieille citadelle campée en nid d'aigle au bord d'un précipice, qui produit cette illusion ? Mais, perpétuellement, on y est hanté par le souvenir d'une antiquité très lointaine qui se perd dans la nuit des origines...

Pour goûter ce sentiment dans sa plénitude, pour assister comme à une évocation soudaine de la Cirta numide, il n'est que de descendre dans les gorges du Rummel et de s'avancer, vers le Sud, jusqu'au Rocher de la Femme adultère.

* * *

Sous l'arche unique du Pont d'El-Kantara, j'ai pris le sentier suspendu à mi-côte du ravin.

Une végétation abondante tapisse les hautes parois granitiques, dévale jusque dans le lit de la rivière ; partout des cystes en boules, des fusains, des sureaux aux grappes de jais, des genêts mouchetés de corolles jaunes, des hièbles aux petites baies rouges et semblables à des grains de corail. Toutes ces teintes qui

se fondent avec les couleurs brunes ou vermeilles des roches, cette gamme de verts dégradés à l'infini, — tout cela compose, aux flancs de la forteresse, comme une cuirasse métallique d'une somptuosité de tons sans pareille, alliage inouï de toutes les substances précieuses, où se complaisait l'art raffiné des toreuticiens antiques. Dante, en traversant son Purgatoire, a rencontré de ces montagnes chimériques, faites de bronze et d'émeraude. Ici, elles se resserrent tellement qu'on se sent écrasé par elles et qu'on étouffe au creux de ce bas-fond, sous l'angoisse d'un malaise indéfinissable.

Je m'arrête à l'extrémité du couloir, en face de la corne Sud de la ville, au sommet d'une étroite plate-forte en maçonnerie qu'entoure une grille de fer. Devant moi, dans un repli de terrain se cache un abattoir. Tout autour, des sanies rougeâtres découlent en ruisselets qui sillonnent les pentes du ravin. Un Arabe, sa gandoura nouée aux reins, piétine des peaux de brebis toutes sanglantes dans l'eau d'une mare, qui croupit au milieu du torrent desséché. Une fétidité implacable flotte dans l'air. Des essaims de moustiques et de petites mouches vertes tourbillonnent sans cesse, se collent sur mon visage et sur mes mains.

Des hauteurs du ciel, qu'on entrevoit comme par l'ouverture d'un puits, des oiseaux de toute espèce et de toute grandeur s'abattent, en poussant des cris

aigus, sur les détritus de boucherie, les amas d'immondices que les égouts déversent, par des rigoles pestilentielles, dans le lit de la rivière. La queue en éventail, des hirondelles passent, d'un vol oblique ; des milans se précipitent, comme foudroyés, s'immobilisent brusquement, les ailes toutes grandes, les plumes frémissant à peine, puis ils foncent tout à coup vers les profondeurs des gorges. De temps en temps, des vautours érigeant leurs cols maigres, tournoient en longs circuits au-dessus de l'abîme. Ils tombent subitement, de toute leur envergure, avec la pesanteur d'une masse. Alors c'est une panique parmi les rôdeurs de charognes : les ailes claquent, remplissent d'un immense battement le couloir sonore, les cris aigus deviennent une clameur assourdissante. Éperdus, ils s'enlèvent en une lourde nuée d'orage que disperse le vol sinistre des gypaëtes.

Je vois s'enfuir tout près de moi de gros oiseaux au plumage fauve, bordé d'une frange noire. Ces oiseaux funèbres, ils sont innombrables et tenaces. Dès que les vautours ont disparu, ils reviennent par bandes. La clameur affamée recommence. Les ailes rousses palpitent, avec des soubresauts de joie, comme s'il y avait là toute une provende de charnier, une fosse où se décomposeraient des milliers de cadavres !

Surplombant ce trou lugubre, Cirta se dresse à la

cime la plus abrupte du défilé. De l'endroit où je suis, on ne distingue que les murs bleus du quartier arabe. La crudité de cette couleur renforce encore la tonalité brutale du paysage. Je songe aux murailles peintes d'Ecbatane, à je ne sais quelle citadelle barbare que des hommes à demi sauvages auraient tatouée du haut en bas, comme le corps d'un nègre. Dissimulée derrière ses escarpements, la ville a l'air de se tenir là en embuscade, — telle une bête carnassière qui épie sa proie. Elle sait que le piège est infaillible et, qu'une fois entré dans les replis de son antre, l'ennemi ne pourra plus sortir.

En vérité, c'est ici qu'il faut venir pour savoir ce que fut la Cirta numide. On l'y retrouve dans les traits essentiels qui ont servi à définir son type historique aussi bien que légendaire : — un lieu propice à tout les guet-apens et à toutes les traîtrises, un décor tout préparé pour les plus cruelles tragédies, telle est l'image qui s'ébauche d'elle-même, au fond de ce ravin, parmi les cris des corbeaux et des vautours, devant ces écroulements de pierres éclaboussées de sang et empestées d'une odeur de pourriture !

Je regarde, en face de moi, le rocher de Sidi-Rachid, cet éperon méridional de l'enceinte, que les indigènes appellent le Rocher de la Femme adultère ; et, par une association d'idées inévitable, je me rappelle la grande tragédie de Cirta, celle de Sopho-

nisbe, reine des Numides, qui paya si chèrement la faute d'avoir trahi son époux. Je m'attarde au souvenir de cette aventure, je me la raconte à moi-même, telle que je l'entrevois à travers le récit trop oratoire de Tite-Live, — d'abord parce qu'elle est comme un raccourci énergique de toute la psychologie africaine, et ensuite parce que l'horreur d'un tel drame accompagne tout naturellement l'horreur d'un tel lieu.

Enfin, je ne conçois point Cirta sans Sophonisbe. C'est la silhouette de cette belle jeune femme que j'aperçois toujours, à la pointe de la Casbah, dans l'ombre noire des cyprès, penchée sur la frêle balustrade qui la sépare du gouffre, et attendant, toute tremblante, l'issue de la bataille où se joue sa vie avec le sort de Carthage !

* * *

Cette histoire romanesque qui inspira tant de dramaturges, depuis les temps héroïques de la Renaissance et qui fit verser tant de larmes à nos aïeules, — elle est encore dans toutes les mémoires. La princesse carthaginoise qui, après la défaite de son mari Syphax, roi de Cirta, se donne au vainqueur, à ce Massinissa qui d'abord avait été son fiancé ; celui-ci, obligé par les Romains, ses alliés, de leur livrer sa femme ; Sophonisbe suppliant son nou-

vel époux de la tuer, pour lui épargner cette honte et, peut-être, les pires supplices; enfin, Massinissa, dans un coup de désespoir amoureux, se décidant à lui envoyer par un esclave la coupe de poison, — toutes les péripéties de ce drame barbare ont été cent fois traitées au théâtre. Mais, comme on le comprend mieux ici, surtout si l'on se rappelle dans quelles circonstances et à quel moment il s'est déroulé!

L'action, qui se développe avec la rapide simplicité d'une tragédie classique, commence dans la dernière semaine de juin et elle est terminée dès les premiers jours de juillet. Elle inaugure, en quelque sorte, la période brûlante de la canicule. Et ainsi ce drame qui se précipite d'une telle impétuosité vers son dénouement et qui est animé d'une telle flamme de passion, se place, comme par une nécessité naturelle, à l'époque la plus torride et la plus turbulente de l'été africain!

En ce temps-là, les guerres qui étaient beaucoup plus longues qu'aujourd'hui ne suspendaient que par intervalle la vie ordinaire d'un pays. Tandis que les armées s'entr'égorgeaient, les travaux des champs se poursuivaient, au milieu d'une égale indifférence pour le vainqueur ou le vaincu. Au moment où s'ouvre notre tragédie, les moissons s'achevaient dans la région sétifienne et sous les murailles mêmes de Cirta.

Avec leurs brassards et leurs tabliers de cuir, leurs faucilles recourbées en forme de sistre isiaque, les montagnards de la Kabylie étaient descendus de leurs cabanes, pour couper le blé dans la plaine.

Partout, des poussières flottaient au-dessus des aires en plein vent, où les mulets et les chevaux écrasaient les épis sous leurs sabots. Les femmes agenouillées devant les tas de froment y plongeaient leurs bras jusqu'aux coudes, en remplissant les cribles. On se pressait de mettre la récolte en sûreté. Des rumeurs alarmantes circulaient dans tout le pays. Chaque jour, des fugitifs en haillons, les pieds saignants à travers les chaussures trouées, propageaient la terreur autour de la ville ! « Les Romains arrivaient ! Ils allaient tout dévaster sur leur passage !... » Les propriétaires des champs stimulaient le zèle de leurs moissonneurs. L'échine brisée, ceux-ci défaillaient sous le soleil de la méridienne. Alors, suivant une coutume antique, le maître faisait venir sa fille, revêtue d'étoffes précieuses et parée de tous ses bijoux. L'adolescente, agitant des crotales et chantant une complainte rustique, se mettait à danser devant les hommes las. Elle dansait en reculant sans cesse, tandis que les moissonneurs exaltés par le rythme, ranimés par la voix fraîche et puérile, abattaient les blés avec une ardeur nouvelle. D'un mouvement farouche, ils s'avançaient à travers les tiges, comme s'ils poursuivaient la petite vierge qui fuyait

toujours devant eux, dans le tourbillon de ses voiles...

Le soir, tous ces misérables refluaient vers Cirta, où ils étaient sûrs de trouver un abri dans les tavernes et dans les bouges. Le vin coulait. Les courtisanes aux joues bleuâtres frappaient à coup redoublés sur leurs tambourins, la stridente mélodie des flûtes exaspérait les désirs qui avaient couvé tout le jour dans les veines des mercenaires. Ils se ruaient à l'amour et à l'ivresse. Des rixes naissaient. Les lames triangulaires sortaient des gaines de cuir rouge accrochées aux ceintures; et c'était déjà, par toute la ville, le branle-bas d'un assaut dans les hurlements d'un carnage.

Les nuits pleines d'étoiles étaient accablantes. Pas un souffle ne traversait les ruelles fétides ! De toutes les campagnes, où l'on incendiait les chaumes, une haleine de feu montait, plus desséchante que le vent du désert !

Cette atmosphère embrasée et chargée de menaces, un rocher abrupt qui s'abîme au fond d'une gorge sauvage, tel est le milieu et tel est le décor, où se consomma ce sombre drame africain.

* * *

Vraiment, cette tragédie de l'adultère prend un sens en quelque sorte plus actuel et plus présent, au milieu de ces gorges du Rummel, qui charrient

des eaux sanglantes, en face de ce rocher de Sidi-Rachid, d'où l'on précipitait jadis les épouses infidèles. Mais si ce cadre sauvage convient à Massinissa et à ses compagnons, il paraîtra peut-être un peu brutal pour le souvenir de Sophonisbe.

Afin de revoir cette aimable jeune femme dans un lieu moins farouche, je m'achemine, par les ruelles de la Casbah, vers la caserne qui s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de la *regia* numide. J'erre à travers les cours qu'emplit toute une rumeur militaire, je m'accoude sur le rebord de la muraille, à l'endroit où peut-être la princesse exilée vint s'asseoir, et, tandis que le soleil s'abaisse derrière les monts de cristal et d'or, je rêve à Sophonisbe, fille des Suffètes de la mer !...

IV

CARTHAGE

Je n'ai jamais vu Carthage que dans la poussière et dans le vent : je ne le regrette pas trop ! Cette atmosphère hostile et livide, c'est bien celle qui convient à la terre où fut cette ville de violence, de cruauté et de luxure. Carthage n'est plus qu'une vaste nécropole, ensevelie sous un linceul uniforme de plaines et de collines sans caractère. Les ruines mêmes ont péri. On dirait que la malédiction de Scipion-Émilien pèse toujours sur elle. En ces lieux, où l'on a semé du sel et passé la charrue, en prononçant des imprécations terribles, l'œuvre humaine ne peut plus repousser : le sol, creusé comme un sépulcre, s'effondrerait sous le fardeau d'une cité nouvelle !...

J'ai pris, dans la Tunis française, le chemin de fer de La Goulette, dont un embranchement remonte jusqu'au milieu de la presqu'île carthaginoise. Nous longeons le lac de Tunis, grand marécage dont les

bords vaseux exhalent une odeur méphitique et dont les eaux lourdes se moirent de toutes les nuances vénéneuses de la pourriture. De loin en loin, des maisonnettes peintes, ou prétentieusement stylisées par des moulages en plâtre, évoquent l'idée d'une banlieue marseillaise, égarée dans cette pouillerie africaine... Enfin j'entends crier : Carthage ! Je descends devant une petite station isolée, qui semble oubliée à la lisière de la route. Je regarde l'écriteau cloué au mur, et, si puéril que soit ce sentiment, je ne puis me défendre d'une surprise mêlée de tristesse et de déception, en y lisant le nom de la ville illustre dont les syllabes déchiffrées jadis dans les textes latins ont ébloui mon imagination d'enfant. Personne ne s'arrête ici. Derrière la claire-voie de la sortie, je n'aperçois qu'un vulgaire camion où un Maltais, coiffé du feutre colonial, entasse des sacs de pommes de terre.

En ce moment le mistral souffle en tempête, éparpillant par toute la plaine des tourbillons opaques. L'espace brouillé est d'un jaune sale et la campagne, sans verdure donne une impression d'aridité et de platitude. Çà et là, des hameaux habités par des indigènes, des villas environnées de quelques arbres maigres, et, devant moi, au sommet d'une colline, une église un peu théâtrale, écrasée sous un dôme aplati, qu'encadrent deux tours byzantino-mauresques, — construction hybride qui achève

de dérouter mes réminiscences classiques. A droite et à gauche, rien que des champs de blé, des champs de fèves et de haricots! C'est à travers des carrés de légumes que je m'achemine vers la patrie d'Hamilcar!

Par des sentiers de chèvres, j'escalade la colline, la fameuse Byrsa chantée par Virgile, l'antique acropole de Carthage. On n'y voit plus rien aujourd'hui, sauf la basilique archiépiscopale, le couvent des Pères Blancs et deux hôtels pour les touristes : l'*Hôtel Saint-Louis* et l'*Hôtel de Carthage*... L'Hôtel de Carthage! Quelle désagréable confusion d'époques ces deux noms produisent dans mon esprit, et que cela sonne ridiculement à mon oreille!

L'œil cherche en vain où s'accrocher. Cette cathédrale toute neuve aux magnificences économiques et dont le platras s'effrite, laissant comme des plaies galeuses sur les murs, elle a déjà l'air d'une ruine, mais sans grandeur ni beauté. Par derrière, la chapelle de Saint-Louis, rotonde de style troubadour, barbouillée à l'intérieur d'un affreux badigeon, ne se défend du grotesque que par la mémoire héroïque qu'elle perpétue.

Je me détourne de ces pieuses horreurs et, malgré la rafale, je m'avance jusqu'à l'extrémité de Byrsa, d'où l'on domine tout l'emplacement de la Carthage primitive et la mer, jusqu'aux montagnes du rivage opposé.

L'horizon est immense, mais il disparaît à chaque instant, sous un voile de poussière qui l'enténèbre comme un brouillard. A de certains moments, je n'y vois plus, mes paupières se ferment. Et pourtant je me cramponne à ce lieu sacré, un des plus pathétiques qui soient au monde. Sous les coups de vent qui m'assaillent et qui, derrière moi, font craquer les cyprès du monastère, il me semble que je chancelle sous le poids des souvenirs qui déferlent des profondeurs du passé...

Que d'images se pressent sur ce plateau de Byrsa ! Que de noms glorieux s'y évoquent d'eux-mêmes ! Des civilisations y sont passées l'une après l'autre, et, avec elles, des hommes de tous les siècles et de tous les pays ! La Carthage punique, la Carthage romaine, les figures historiques ou légendaires de tant de généraux, de poètes, d'orateurs, d'évêques ou d'apôtres, — tout cela défile instantanément dans la pensée qui déborde. Mais surtout pour une âme française, quel lieu exaltant que celui-ci ! Ceux de chez nous ont véritablement conquis cette colline. Pèlerins de l'art, ou pèlerins de la foi, ils l'ont marquée à l'empreinte de la patrie, depuis saint Louis qui vint y mourir sous le cilice et la cendre de la pénitence, jusqu'à Châteaubriant qui, dans cette métropole de l'église africaine, poursuivait encore les vestiges de ses Martyrs, jusqu'à Flaubert enfin qui conçut, à cette même place, son épopée de

Salammbô !... Flaubert est, ici, omniprésent. Comment ne pas penser à lui, dans ce grand cimetière anonyme qu'est devenue Carthage ! Comment ne pas s'incliner devant la toute-puissance de son génie ? De ces mornes plaines, où s'est appesanti le silence de l'oubli, où les pierres elles-mêmes sont ensevelies sous la terre, il a fait surgir une vision tellement hallucinante que non seulement elle supplée, mais qu'elle efface la réalité misérable ! La Carthage de l'histoire est anéantie à tout jamais : maintenant il n'en existe plus d'autre que la sienne !...

J'ai beau me raidir de toute la force de mon enthousiasme, le mistral qui sévit avec plus de fureur, m'oblige à m'abriter à l'Hôtel Saint-Louis. Je me réfugie dans une grande véranda vitrée, dont les carreaux secoués par l'ouragan gémissent comme un orgue de verre, mais d'où je puis au moins contempler le grandiose paysage, sans être aveuglé par les averses de sable. Des tourterelles que le vent chavire s'écrasent contre les chassis des fenêtres, puis les souffles déchaînés les remportent vers la plaine, au-dessus du palais de Mustapha-ben-Ismaïl. Mon regard suit le vol éperdu des tourterelles, filles des colombes de Tanit, — et je m'enivre de cette immensité, où se précipitent les avalanches sonores de la tempête !...

A mes pieds, j'aperçois l'ancien port militaire de Carthage, avec son îlot qui supportait les bâti-

ments de l'Amirauté ; tout près, le port marchand qui communiquait avec celui-ci par un étroit chenal. Séparés du rivage, envahis par les alluvions marins, ils se rétrécissent en forme de coupelles rondes, dont les eaux denses miroitent comme des disques d'argent. Plus loin, c'est le lac de Tunis, les maisons blanches de La Goulette, toute la banlieue où s'étendait jadis le faubourg des Mappales ; de l'autre côté, le plateau de Sainte-Monique, le phare du Sidi-bou-Saïd ; en face, sur la courbe du golfe, le massif abrupt du Zaghouan, dont les cimes bizarrement échancrées imitent les créneaux d'une citadelle.

Le golfe est couvert d'écume. En ce moment, un navire à la double cheminée rouge tangue fortement contre le ressaut des vagues. La mer houleuse est tachetée de plaques jaunes qui se dissolvent dans des verts d'émeraude et dans des bleus violacés. Un beau soleil printanier illumine l'espace bouleversé par le mistral et la surface mouvante des flots ; mais ses rayons obscurcis par la poussière s'abattent comme les barres transversales d'une pluie torrentielle... Cette mer, à la fois lumineuse et sombre, ces lames démontées que laboure, à grands coups d'ailes, le vent du Nord, on dirait une carrière de marbre, dont le bouillonnement intérieur ne s'est pas encore figé. Cela reluit à perte de vue, sous les ombres mobiles des nuages. L'œil se dilate prodi-

gieusement, le cœur se gonfle d'orgueil, devant ce grand cirque ondoyant et splendide : c'est le vestibule maritime de l'Afrique, un port gigantesque capable de recevoir toutes les flottes de l'Europe latine !...

* * *

Le soir, dès que le mistral s'est calmé, je parcours presque toute l'enceinte de la ville : promenade ingrate et fatigante à travers des fondrières, des citernes éventrées, des tas de décombres informes ! La colline de la Junon Céleste, où Flaubert a placé le temple de Tanit, l'amphithéâtre, les nécropoles de Dermech, le Céramique, l'Odéon, — ce ne sont plus que des terrains vagues, dont les noms seuls disent encore quelque chose à l'esprit.

Pour retrouver un peu de la Carthage punique et de la Carthage romaine, il faut se rabattre sur les musées où l'on entasse, depuis plus de trente ans les trouvailles des fouilles.

J'entre au musée des Pères Blancs, qui occupe le rez-de-chaussée du monastère, derrière la Basilique Saint-Louis, — et, dès le seuil, je respire l'atmosphère spéciale à ces catacombes archéologiques, — atmosphère analogue à celle des hôpitaux, des infirmeries, des caveaux mortuaires. Il y flotte une

odeur fade, complexe, indéfinissable, où se mêlent les émanations des bois pourris, des vieilles pierres rongées de moisissures, des ossements saupoudrés de terreau, des bandelettes effilochées et tout imbibées de liquides noirâtres, des étoffes antiques à la trame amincie et dont les broderies s'effacent comme les caractères tracés sur le papier brûlé.

Ces salles austères, avec leurs gammes de nuances évanescentes, la lumière pâle qui adoucit les contours des objets, l'air pesant et comme chargé d'atomes humains qui baigne toutes ces choses défuntes, elles apparaissent ainsi que des limbes terrestres, intermédiaires entre la vie et la mort, où les siècles peuvent renaître, sans redouter l'atteinte brutale du grand jour.

Dans la pénombre discrète des vitrines, voici d'abord les lampes funéraires en argile rouge, innombrables comme les morts dont elles éclairaient les sépulcres. Elles appartiennent à toutes les époques, elles affectent toutes les formes. Il en est de riches et de pauvres, de grossières et de délicatement modelées. Celles-ci ont un manche en queue d'hirondelle, celles-là sont munies d'oreillettes. Elles sont mollement renflées comme des coquillages, ovales comme des sexes, enroulées comme des escargots, allongées comme des carènes de navires. Telle lampe indigente n'offre guère que des ornements géométriques, qu'on dirait marqués d'un coup

d'ongle. Mais d'autres, plus opulentes, sont décorées de toute espèce de figures : des animaux, des feuillages et des fruits ; ou bien ce sont des scènes familières, des épisodes mythologiques, des effigies de divinités : gladiateurs combattant, groupe d'Éros et de Psyché, ménades agitant des thyrses. Les lampes chrétiennes, plus sévères, ne représentent en général que le monogramme du Christ, encadré d'un rinceau très simple...

Devant ces jolies lampes, travaillées comme des boîtes d'ivoire, puériles comme des joujoux, et qui devaient fournir tout au plus une languette de flamme jaune, une lumière chétive et fumeuse, nulle pensée lugubre ne peut naître. On songe seulement qu'elles accompagnaient les réunions de famille, sur la tombe du mort. On apportait des plats et des coupes, du vin et des gâteaux. On étendait des tapis sur les dalles, et, tout en mangeant et en buvant, on s'entretenait de ceux qui reposaient là : « O bonne mère, — dit une inscription de Satafis, — nourrice qui nous as donné ton lait, qui fus chaste et sobre toujours, nous parlons de toi, et, tandis que les heures s'écoulent à rappeler tes vertus, — pauvre vieille ! tu dors à côté de nous !... »

Ce culte candide avait toute la grâce mignarde des petits jeux de l'enfance, il était affectueux et tendre, comme les effusions et les caresses d'amour filial ou paternel. Et pourtant, la grande idée

païenne de la vie impérissable transparaît encore à travers les pratiques naïves et populaires de cette religion des morts. Ce feu des lampes inextinguibles, brûlant dans des niches noircies, autour de la stèle ou du sarcophage, — ce feu symbolisait l'éternelle durée des formes vivantes victorieuses du chaos et des vicissitudes de la matière. C'était déjà l'audacieux défi jeté par le chrétien à la rapacité de la mort : *lux perpetua luceat eis !*

Pour moi, en regardant ces lampes éteintes, je ne puis songer sans émotion à la pensée pieuse et touchante qui, autrefois, leur dispensait l'huile et la lumière. Je vois toujours, dans les ténèbres tièdes des hypogées, le tremblement des petites flammes grésillantes, ce buisson de ferventes lueurs, cette espèce de Chandeleur souterraine qui, devant le cadavre desséché ou réduit en poussière, célébrait la gloire de la vie immortelle !...

* * *

Le mobilier funèbre est ici au complet. Près des lampes, je reconnais les fioles de verre bleuâtre, où l'on conservait les cendres recueillies sur le bûcher mortuaire. Il y a aussi des buires posées sur des soucoupes rondes, de menus flacons à la base ovoïde, qui ressemblent à des bananes et dont les cols très effilés se recourbent comme des tiges de

fleurs. Notre art moderne n'a rien inventé de plus capricieux, de plus flexible, ni de plus mignonnement fragile. Ces verreries, contemporaines des guerres médiques, elles ont gardé de leur long séjour dans la terre une patine d'une délicatesse invraisemblable. Toute une chimie secrète a recuit les teintes primitives du verre, amalgamé les couleurs, dessiné sur les frêles parois des figures chimériques de bêtes ou de végétaux. Les bleus métalliques, les roses de chair, les lilas et les mauves se nuancent de verts oxydés, de nacres laiteuses, où s'étirent, parmi des filets d'or, d'étranges palmes d'un rouge de feu, qui s'évanouissent dans des vapeurs d'argent. Certains semblent couverts de givre, comme les vitres fleuries par les gelées d'hiver, enduits de filaments visqueux et luisants comme des baves de limaçons, ou enveloppées de toiles d'araignées, que la rosée emperle de ses gouttes scintillantes. Ce sont les tons insaisissables, les lueurs éblouissantes des couchants et des aurores ; et c'est toute la fraîcheur des verdures embuées de brumes matinales, qui s'est déposée sur les panses irisées de ces vases millénaires !...

Plus tranchées et plus crues éclatent les colorations des poteries : kylix, alabastres, rhintons, arballes, lécythes et patères, — ustensiles fabriqués à Corinthe, en Sicile, dans les villes campaniennes ! Sur tous, les mêmes silhouettes rudimentaires, les

mêmes rouges et les mêmes noirs, des noirs de suie, des rouges clairs, comme ceux des vieilles briques, ou brunâtres comme des taches de sang desséché. Mais voici des vitrines pleines de bijoux et de statuettes d'argile, dont les teintes amorties sont une volupté pour les yeux. On y retrouve les roses et les bleus effacés, les éclaboussures d'or qui ont laissé leur trace presque imperceptible sur les draperies des Tanagra. Çà et là, les perles des colliers, les chatons des bagues sigillaires, les scarabées d'émail, les boules en pâte de verre, les sphères et les cylindres d'or alternant avec des olives et des barillets d'agate, de cornaline, ou de chrysoprase, les intailles figurant Isis avec le petit dieu Horus, le triangle de Tanit, ou la tête de bélier d'Osiris. Tout cela reluit doucement sur le fond neutre des capitonnages. On dirait des pâtes d'abricots, des éclats de turquoises ou de sulfates de cuivre, des prunes, des grains de raisins jaspés et veloutés de poussière... Parmi ces alignements interminables de joyaux où la curiosité se disperse, une boucle d'oreille, d'un goût subtil et barbare, se distingue, à la façon d'une relique consacrée. Instinctivement, je l'attribue à quelque Carthaginoise illustre, issue d'une famille patricienne ou sacerdotale. Sans doute, Sophonisbe et Salammbô en avaient de toutes pareilles !... Mais comment décrire cette orfèvrerie compliquée ? C'est un croissant de lune qui supporte

au milieu de son arête une tête de divinité, — probablement celle de Tanit, — et dont les deux cornes sont suspendues par des chaînettes à une petite rose d'or. Le croissant repose sur un médaillon ovoïde terminé par une pointe et agrémenté de volutes qui s'épanouissent sous le symbole lunaire... Pourquoi cette boucle d'oreille prend-elle une signification si précise parmi toutes celles qui l'entourent? Je ne sais, mais aucune des vieilles choses qui sont là ne m'a donné ainsi le sentiment du passé tangible et vivant, — au point que j'aperçois derrière ce bijou un visage de femme !...

* * *

Je m'attarde enfin devant deux hauts-reliefs de grandeur naturelle qui servirent de couvercles à des sarcophages, — les deux pièces capitales du musée des Pères Blancs !

Ces hauts reliefs représentent deux jeunes femmes. La première, qui incline légèrement la tête, écarte, de la main droite, le long voile dont elle est drapée tout entière ; de la gauche, elle soutient les plis de sa tunique relevée sur une robe à petits plis qui descend jusqu'à ses sandales. Elle est coiffée à la grecque. Sa chevelure roulée autour des tempes en manière de couronne se termine par deux tresses qui tombent sur ses seins. C'est le style, c'est l'atti-

tude des statues funéraires attiques du IVe siècle. L'autre, également grecque de style et d'exécution, est cependant revêtue d'un costume égyptien, celui que portent les grandes déesses, Isis et Nepthys, et les reines d'Égypte, quand elles se font représenter avec les attributs de leurs divines protectrices. Son vêtement consiste en une tunique d'étoffe légère et plissée, que deux fibules maintiennent au-dessous des seins et qui disparaît, à partir des hanches, sous deux grandes ailes de vautour noir croisées pudiquement sur les jambes. La tête est encadrée de longues boucles, les épaules sont dissimulées sous un lourd gorgerin à zones concentriques et brodées. Un voile court, sur lequel s'étale l'épervier solaire accouvé et que surmonte un calathos, recouvre la chevelure frisée au fer, au-dessus des tempes. Étendue dans une pose toute hiératique, cette statue est dorée et peinte de couleurs vives.

Ces deux morceaux qui datent vraisemblablement du IIIe et du IVe siècle sont d'une extrême importance pour l'archéologie punique. Ils confirment en somme l'enseignement qui se dégage des céramiques, des verreries, des bijoux, des pierres gravées et des stèles funéraires. On finit par croire, en examinant tout cela, que Carthage n'a jamais su s'inventer un style, ni même un costume personnel. Tributaire de la Phénicie et de l'Égypte pendant plusieurs siècles, elle commence, à partir du VIIe, à subir l'influence

grecque. Au IIIe et au IVe siècle, c'est un fait accompli : Carthage est entièrement hellénisée ! Voilà ce que Flaubert ne pouvait pas savoir, lorsqu'il écrivit *Salammbô*. La science de son temps était incapable de le renseigner avec exactitude. Abusé sans doute par Michelet, il a imaginé une ville trop asiatique : c'est la couleur phénicienne qui domine dans son roman. Il y aurait fallu un peu plus d'Égypte et beaucoup plus de Grèce. Peut-être que la Carthage des guerres puniques ne différait pas sensiblement, — du moins pour l'extérieur des mœurs — de Tarente ou de Syracuse, ou même de la Rome contemporaine. C'est ce que l'on soupçonne déjà à travers les récits de ce Tite-Live, si calomnié par les historiens romantiques !

Mais, après tout, l'erreur est superficielle : elle ne concerne que le décor, — où se meuvent d'ailleurs des personnages strictement africains. Là est le grand mérite de Flaubert. Il a créé des êtres qui sont l'expression vivante d'une terre, d'un climat, d'un moment de l'histoire. Peu importent leurs habits, la forme de leurs vaisselles, l'architecture de leurs palais ! L'essentiel, c'est qu'ils soient des Africains. L'Italie et la Grèce pouvaient bien inonder la ville d'Hamilcar des produits de leurs ateliers, cela ne touchait point les âmes, qui demeuraient telles que la tradition et le sol natal les avaient façonnées. Très probablement, il en était de Carthage hellénisée

comme du mausolée de Juba II, ce monument qui domine les crêtes de la Mitidja, aux environs de de Cherchell : l'art grec en avait décoré la façade, mais le cœur de l'édifice était resté barbare !

* * *

Le musée des Pères renferme certainement de nombreuses pièces romaines. Pourtant c'est l'élément gréco-punique, égypto-phénicien qui domine. Si l'on veut se faire une idée plus complète de la civilisation latine dans la seconde Carthage, dans la Proconsulaire et la Byzacène de l'époque impériale, c'est au Musée Alaoui qu'il faut aller. Ce musée, installé dans une dépendance du Bardo, est en passe de devenir un des plus importants de l'Europe, grâce au zèle et à l'activité de son jeune conservateur, M. Paul Gauckler, qui, avec tout l'enthousiasme d'un lettré et toute la science d'un érudit, avec une belle et patriotique ambition, s'efforce de rétablir dans ce pays envahi par l'Islam les titres de propriété et de priorité glorieuses des nations latines.

Il est impossible à un touriste de parler en détail de toutes les richesses qui sont accumulées dans les salles du Bardo, et qui réclament la description compétente d'un homme du métier. Parmi tant de plaques votives, de stèles, de bustes, de statues, de bas-reliefs, de poteries, de lampes, de bijoux, d'us-

tensiles de toute sorte, l'attention défaille. Il y en a de trop ! On est écrasé par l'abondance des objets, et l'œil se perd dans le papillotement des couleurs.

On finit par ne plus distinguer que les mosaïques, qui s'imposent aux regards par leur nombre, leurs dimensions extraordinaires, la vigueur de leurs tonalités. Elles sont admirables, — et tellement suggestives des mœurs antiques ! On n'y voit pas seulement, comme ailleurs, des figures ou des scènes mythologiques : triomphes de Neptune et des Néréides, triomphes des Saisons, épisodes de l'*Énéide,* portraits de Virgile ! Mais la vie familière de la province nous y est racontée par le menu. Ici, c'est une villa romaine, avec sa ferme, ses écuries, ses bâtiments d'exploitation, ses olivettes, ses vignobles et ses troupeaux ! Plus loin ce sont les opérations de la douane : un navire portant des saumons de métal est amarré dans le port ; des manœuvres le déchargent, tandis qu'à côté les employés du fisc sont occupés à peser la marchandise. Plus loin encore c'est un banquet par petites tables, avec un orchestre au centre, des danseurs, des jongleurs, des jours de flûte et de crotales... Cela se déploie sur les murs comme de grandes fresques, dont les couleurs heurtées et le dessin brutal appelle le plein air et le plein midi des soleils africains !

Ce musée, si regorgeant qu'il soit de dépouilles archéologiques, est cependant loin d'épuiser tous

les débris que les fouilles ont ramenés à la lumière. Pour comprendre combien ces régions étaient devenues grecques ou romaines, il faut parcourir le pays tout entier, depuis Madaure et Sicca Veneria jusqu'aux syrtes de la Tripolitaine. Les Arabes n'y ont apporté que leur misère et leur barbarie. Voilà quatorze siècles qu'ils l'occupent, et il n'y ont rien construit que des masures ou des bâtisses grossièrement utilitaires. Au contraire, la tradition latine, si longuement interrompue, y est partout inscrite en traits ineffaçables. Le moindre effort a suffi pour la renouer. Partout les ruines antiques semblent y amorcer une civilisation qui procède des mêmes origines : Utique, Hadrumète (la Sousse moderne) sont pleines de vieilles pierres qui témoignent pour nous. Dougga a son théâtre et son temple de Jupiter Capitolin ; El-Djem a son amphithéâtre, presque aussi vaste que le Colisée de Rome ; Gigthi, qui sort peu à peu de ses décombres, avec ses arcs de triomphe, ses thermes, ses villas, son forum, ses petites rues tortueuses, promet une nouvelle Pompéi africaine, — plus ancienne et plus diverse que Thimgad !

Malheureusement tout cela gît dans la poussière, tout cela est mort ! Il faudrait le génie d'un Flaubert pour ranimer ces ossements de villes !...

* * *

Il est quelqu'un pourtant, dont les livres peuvent servir de vivants commentaires à toute cette archéologie glacée : c'est Apulée, le romancier de l'*Ane d'or*, l'auteur des *Florides*, de l'*Hermagoras* et d'une infinité de compilations. Pour moi, je ne sais pas d'écrivain antique qui me procure une plus saisissante et plus immédiate vision de la Carthage romaine, non pas tant peut-être dans sa physionomie matérielle et dans ses aspects pittoresques que dans ses mœurs et dans sa psychologie. Apulée nous laisse entrevoir ce que pensait, comment agissait un Africain latinisé de ce temps-là.

On ne le lit plus, on le connaît à peine. Et cependant aucun personnage d'alors ne jouit d'une réputation plus universelle. De son vivant, on lui éleva des statues, on le nomma pontife d'Esculape. Après sa mort, il se fit toute une légende autour de son nom. On lui attribua des miracles, que les auteurs ecclésiastiques discutèrent âprement, mais ne contestèrent jamais. Les païens le comparaient au Christ. Les chrétiens voyaient en lui un émule de Simon le Magicien et d'Apollonius de Tyane. Ses compatriotes ont subi profondément l'influence de son style : Tertulien, saint Augustin ont repris le moule de sa phrase. Ils ont tous les défauts d'Apulée !

Cet homme qui naquit à Madaure et qui mourut à Carthage, où il professait la rhétorique, fut, dans toute l'acception du terme, l'homme de son siècle et de son pays.

Africain, il l'a été plus que personne! D'abord par l'ardeur de son imagination, par son amour du clinquant et de tout ce qui reluit, par son mauvais goût, par la frénésie de ses sensations, par la tranquille impudeur de son obscénité! Il reproduit tous les contrastes violents de sa patrie. Comme elle, il est l'antithèse vivante : épris d'occultisme et de rhétorique, luxurieux et dévot, réaliste, impressionniste, idéaliste et classique tout ensemble, opulent et sordide, plein d'or, de pierreries, d'oripeaux éclatants et d'immondices, il rappelle ces rues bariolées et fétides des casbahs algériennes, qui sentent à la fois l'urine et l'encens...

De ses contemporains, il a la manie encyclopédique, à la façon des Juba, des Pline l'Ancien, des Plutarque. C'est lui qui se vantait d'avoir bu à toutes les coupes et d'être le prêtre de tous les dieux. Il avait parcouru l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte et la Cyrénaïque ; il avait été initié aux mystères d'Isis, peut-être à ceux de Mithra. Il écrivait en vers et en prose, en latin et en grec. Il s'essaya dans tous les genres. Histoire, éloquence, philosophie, poésies fugitives, poésie lyrique, comédie et drame, satire, critique d'art, arithmétique, physique, histoire natu-

relle, médecine, — tout y a passé ! Son œuvre, c'est le chaos même de l'Empire qui se décompose !

Enfin il partagea la grande folie de l'époque : il fut un thaumaturge. Bien qu'il ait feint de s'en vouloir défendre, par mesure de prudence, on devine assez, à travers les lignes de son *Apologie*, que non seulement il l'était, mais qu'il tirait vanité de l'être. Comment ne l'eût-il pas été ? C'était alors le moyen le plus sûr pour dominer les foules. Un homme comme lui, si avide de célébrité et d'applaudissements, si fier de sa culture universelle, devait ambitionner la réputation de magicien. La magie était le couronnement de la science antique C'est par là que celle-ci échappait au reproche de n'être qu'un amusement de dilettante. De même que la science moderne, elle tenait à s'affirmer active et bienfaisante. Le christianisme d'ailleurs poussait les païens dans cette voie. On se plaît trop aujourd'hui à le représenter comme un socialisme avant la lettre. Pourtant cette religion nouvelle n'a amené ni une révolution sociale, ni une révolution politique. Charité, pitié pour les humbles ! oui sans doute, elle a pratiqué ces vertus, mais ce n'est point par elles qu'elle a frappé surtout une société où les confréries d'esclaves, les œuvres de secours mutuels abondaient. En réalité, elle a été la guérisseuse des corps autant que la consolatrice des âmes. Elle s'est imposée par ses miracles ; elle offrait à la foi de ses

fidèles le miracle par excellence, — la mort et la résurrection d'un Dieu : vérité que proclamaient, au milieu des supplices des milliers de martyrs!

Qu'une arrière-pensée de concurrence, que le désir d'humilier les chrétiens aient conduit Apulée vers la magie, rien de plus naturel. Mais le merveilleux était, pour ainsi dire, dans l'air, autour de lui. Ce lettré, ce savant est d'une crédulité sans bornes qui annonce déjà le moyen âge!

Avec cela, il ressemble étrangement aux modernes, par l'encombrement de son esprit et par son intellectualisme stérile. Il a encore nos minuties médicales et hygiéniques. Car c'est le propre des générations moribondes de vivre dans une angoisse perpétuelle de la maladie, d'attacher aux soins physiques une importance excessive, de s'étioler ainsi dans une existence factice, si précaire et si misérable, que mieux vaut cent fois la belle insouciance du sauvage. Apulée se soigne méticuleusement. Il croit aux oracles de la science. Il est d'une cuistrerie scientifique qui en devient amusante à force d'ingénuité. Quand il parle de la Science, il en a plein la bouche, et quand il chante ses louanges, c'est avec le lyrisme du pharmacien Homais!

Cette initié de la Grande Déesse cache en lui un cérémoniaire et un sacristain. Il manie avec complaisance les vases sacrés, les effigies et les emblèmes, il se délecte aux singularités de la liturgie, il les

décrit copieusement. Sa piété, toute mécanique et grossièrement matérielle, s'apparente à la dévotion espagnole. Il vénère des fétiches, il se couvre d'amulettes. Et ainsi ce prêtre d'Esculape, qui fut comme le chef-d'œuvre de l'Ecole, qui apparut comme un puits de science, comme un virtuose de la parole et un maître du style, ce civilisé opprimé par l'excès même de sa civilisation, est tout près de se confondre avec un Barbare.

Mais ce qui fait de lui un être à part, ce qui le distingue essentiellement à nos yeux, c'est qu'il est, pour nous, l'incarnation littéraire la plus complète de la décadence latine. Décadent, il a été un rhéteur merveilleux. Cela va de soi. Aux époques où l'on ne croit plus à rien et où l'on est tenté de croire à tout, ne fût-ce que par lassitude du scepticisme, où les idées, réduites au simple rôle de jouets dialectiques, ont perdu leur efficace sur les âmes, tout devient naturellement prétexte à rhétorique, depuis les plus hautes spéculations de la métaphysique jusqu'aux règles de la pisciculture, de la vénerie et de l'art militaire. C'est ainsi qu'Apulée a touché à tout, pour le plaisir de dire avec grâce des choses parfaitement inutiles. Il est peut-être le type de rhéteur le plus extraordinaire que le monde ait vu !

Bigarrée, grouillante, chatoyante, odorante, musicale et splendide comme son œuvre si énorme et si complexe, sa langue envahit tous les domaines et

tous les bas-fonds du vocabulaire : mots archaïques, jargon du peuple et des faubourgs, néologismes, expressions poétiques, terminologie des métiers, des sciences, des philosophies, des religions, — tous les dictionnaires se sont déversés dans sa prose. Mais elle n'en a pas été submergée. Il a su donner une forme à cette débordante matière, il a inauguré une manière d'écrire véritablement africaine. Tantôt sa phrase a l'allure leste et courante du dialogue familier. D'autres fois, elle se développe par grandes masses symétriques, comme une construction romaine. Ou bien, elle est toute en facettes, en jeux de mots, en rimes, en allitérations, ou bien elle se traîne, monotone et interminable, comme une psalmodie. Dans les beaux endroits, le rhéteur, se souvenant sans doute qu'il est prêtre d'Esculape, déploie un appareil vraiment pontifical. Semblable à une procession, la phrase lente se déroule, une et multiple en son ordonnance, harmonique en ses consonnances, rythmée par ses désinences, chargée de vocables antiques, couronnée d'épithètes mystiques, solennisée de formules hiératiques, et, après de longs circuits, elle s'arrête enfin sur un verbe pompeux et largement étoffé comme le reposoir de pourpre où l'Adonis est couché !

Ces affectations puériles sont évidemment agaçantes. La déclamation qui perce, çà et là, trahit l'écolier prodige. Les couleurs du style sont criardes, les

tons ne sont pas fondus, les tableaux se succèdent sans lien, les figures éclatantes sont comme emprisonnées dans des contours rigides. Mais pour peu qu'on s'y habitue, on finit par s'émerveiller de l'ingéniosité et de la richesse du travail, — de ce pailletage même, de ces scintillations continuelles. C'est l'éblouissement des immenses mosaïques qui revêtaient les pavés, les murs, les absides et les coupoles des palais et des villas de Carthage : — abrégé pictural de l'univers, où tout était représenté en figures, depuis la pêche et la chasse, les banquets, les travaux des champs, jusqu'aux légendes des héros et des dieux, jusqu'aux symboles des Saisons, des Constellations et des Éléments...

*
* *

Il y a, dans l'*Ane d'or*, une description de fête printanière dont je me souviens toujours, quand j'essaie de généraliser la signification de l'œuvre d'Apulée. C'est la consécration d'un navire à la déesse Isis, pour appeler les bénédictions de la Divine Mère sur les travaux des marins.

La carène du bâtiment est tout entière en bois de citronnier. Du haut en bas, elle est peinte d'hiéroglyphes, comme une boîte de momie. Les voiles blanches portent une inscription votive; à la poupe resplendit un oiseau d'or, au col onduleux et aux

ailes déployées. Le prêtre le purifie d'abord avec une torche enflammée, un jaune d'œuf et du soufre ; et, aussitôt le rite accompli, tous les assistants se précipitent vers le vaisseau. Ils y répandent des libations ; ils y déposent des coupes de lait, des gâteaux, du blé apporté dans des vans ; il y jettent des aromates, des médailles, des statuettes, toute espèce d'objets pieux : après quoi, on coupe les câbles et on lance à l'aventure, vers la haute mer, le navire mystique, chargé des offrandes de tout un peuple.

N'est-ce point l'image allégorique de ce qu'a fait Apulée dans son œuvre ? A l'aube des siècles barbares, il y a embarqué, comme sur une arche de salut, tout l'héritage de la civilisation antique. Il y a entassé pêle-mêle le meilleur et le pire. En regard des corruptions de la décadence, il a placé les vertus religieuses et morales qui annonçaient la rénovation prochaine... Tout ne sombrera pas au cours du voyage. Son âne symbolique atterrira sur nos plages ; et, aux jours de Noël ou de Pâques, il fera son entrée dans nos cathédrales acclamé par la joie populaire, salué par les sons de l'orgue et par les cantiques de la foi nouvelle...

V

RECONNAISSANCE A L'AFRIQUE

... J'ai quitté Carthage et Tunis par un temps calme, sous une lune épanouie et trop belle qui découpe en clair les crêtes des montagnes et les sinuosités des rivages. Je n'aperçois plus le dôme de Saint-Louis sur la colline de Byrsa ; les dernières lueurs du phare de Sidi-bou-Saïd viennent de s'éteindre. Nous sommes sortis du golfe. Devant nous, derrière nous, ce sont les brumes confuses du large !

Il est près de minuit. Tout le monde dort sur le paquebot. J'abandonne l'entre-pont, où les graillons des cuisines, les résidus huileux de la salle des machines me poursuivent de leur odeur écœurante. J'atteins la passerelle des secondes. Elle est déserte, comme le tillac d'avant. Rien que des corbeilles de primeurs arrimées au bordage et qui ondulent vaguement jusqu'au pavillon de la poupe. Les bancs ont été encapuchonnés de toiles, pour les préserver de l'humidité nocturne. On n'entend que le battement de l'hélice. La quille du navire glisse au milieu des eaux illuminées et silencieuses, comme dans des

étoffes molles et moirées d'argent, où le sillage fait une déchirure d'or, sous le tremblement des reflets lunaires. A la pointe des mats, de petites lanternes luisent si faiblement, qu'on dirait des étoiles prises aux cordages des hunes.

Dans cette paix infinie, cette immobilité de la mer et du ciel, la vitesse trépidante de la course, dont tout le vaisseau gémit jusqu'au fond de sa coque, m'émeut presque comme un prodige. Je me laisse gagner par son élan. Je goûte la même ivresse de l'espace que dans les plaines désertiques, où je viens de passer !.,. Alors, assailli par le flot des souvenirs, je me retourne vers cette Afrique, que je ne puis plus voir à travers les brumes marines, mais que je devine et dont je sens toujours la présence. Il me semble qu'elle se dresse, là-bas, derrière les brouillards, au sommet d'un promontoire invisible, effigie colossale, telle que l'imaginèrent les sculpteurs antiques, matrone aux flancs robustes, auréolée du croissant, enveloppée de la dépouille d'un de ses éléphants, les pieds sur un navire chargé de froment, et tenant dans ses mains des gerbes d'épis mûrissants...

Pays du soleil et de la plus pure lumière ! Nourrice des blés et des raisins, terre des marbres et des essences précieuses, mère des statues et des temples, qui trônes dans la pompe de tes colonnes et de tes arcs de triomphe, de quels bienfaits ne te suis-je point redevable, depuis le jour, où, comme une

amante, tu me pris, jeune homme nubile, pour m'initier à tes rudes délices et me découvrir tes beautés inconnues ou dédaignées du passant! C'est toi qui façonnas mes sens encore débiles, qui les fis s'épanouir au feu de ton ciel, vibrer au choc tumultueux de tes couleurs et de tes formes. Tu me donnas l'être une seconde fois. Tu m'enseignas le culte salutaire de la force, de la santé, de l'énergie virile. Tu rattachas ma pensée égarée au solide appui de la tradition, en étalant sous mes yeux la majesté de tes ruines, en me jetant parmi des peuples venus de tous les bords de la Méditerranée maternelle, et dont la conscience est sœur de la mienne!... Ah! puissent-ils, en se retrouvant sur ton sol, reprendre avec ferveur le sentiment invincible de la fraternité qui les unissait jadis! Puisse cette mer, où je suis, redevenir, comme au temps de Rome la Grande, à la fois le symbole et le chemin de l'Alliance entre les nations latines!... *Mare nostrum!* Qu'elle soit notre mer à tout jamais! Défendons-la contre les Barbares, pour refaire l'unité de l'Empire!...

31 mai 1903.

TABLE

Préface . . . . . I-XIV

Première partie : **VERS LE SUD.**

I. Les Portes de Fer 3
II. Crépuscule sur les montagnes 23
III. La Ville de boue 35
IV. Soir dans le vent 48
V. L'exaltation de la lumière 73
VI. Les grenouilles de Bou-Saâda 85
VII. La Porte d'Or 116
VIII. Un balcon sur le Désert 135

Deuxième partie : **LES VILLES.**

I. Cherchell 160
II. Thimgad 223
III. Constantine 263
IV. Carthage 280
V. Reconnaissance à l'Afrique 306

ÉVREUX. IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Les Livres du Jour



Le Livre d'une Amoureuse
Par J. MARNI

Yves Madec
Professeur de Collège
Par BRENN

Mon Fils, sa Femme et mon Amie
Par PIERRE VALDAGNE

L'Hercule du Nord
Par LÉON VILLE

Dans la Paix des Campagne
Par MAURICE MONTÉGUT

Le Serpent Noir
Par PAUL ADAM

sont les plus récents Succès

DE LA

Librairie Ollendorff

7851 — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.


A 001 023 258 5

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LOS ANGELES
LIBRARY

Uni
S